THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

LA
MER POLAIRE

1170 — PARIS, IMPRIMERIE LALOUX FILS ET GUILLOT
7, rue des Canettes, 7

TRICHON
L. MORIN
SIR J.N FRANKLIN

LA
MER POLAIRE

VOYAGE
DE L'ÉRÈBE ET DE LA TERREUR
ET EXPÉDITIONS

A LA RECHERCHE DE FRANKLIN

PAR

FERD. DE LANOYE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 29 VIGNETTES
ET ACCOMPAGNÉ DE CARTES ET DE PLANS

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878
Droits de propriété et de traduction réservés

A

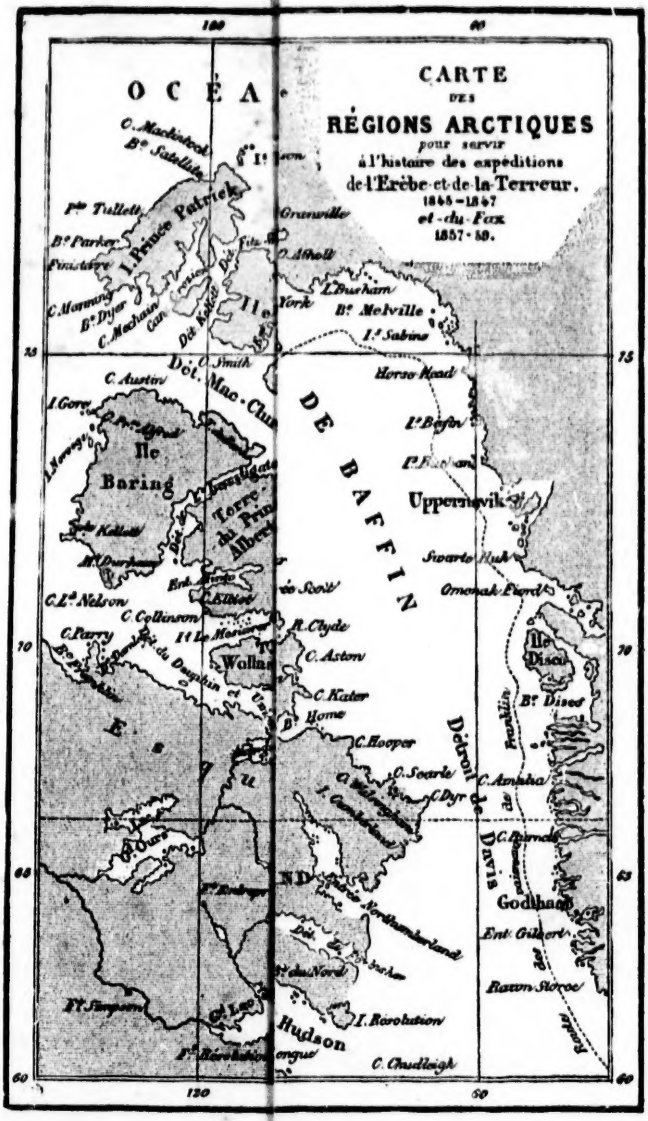
JULES SIMON

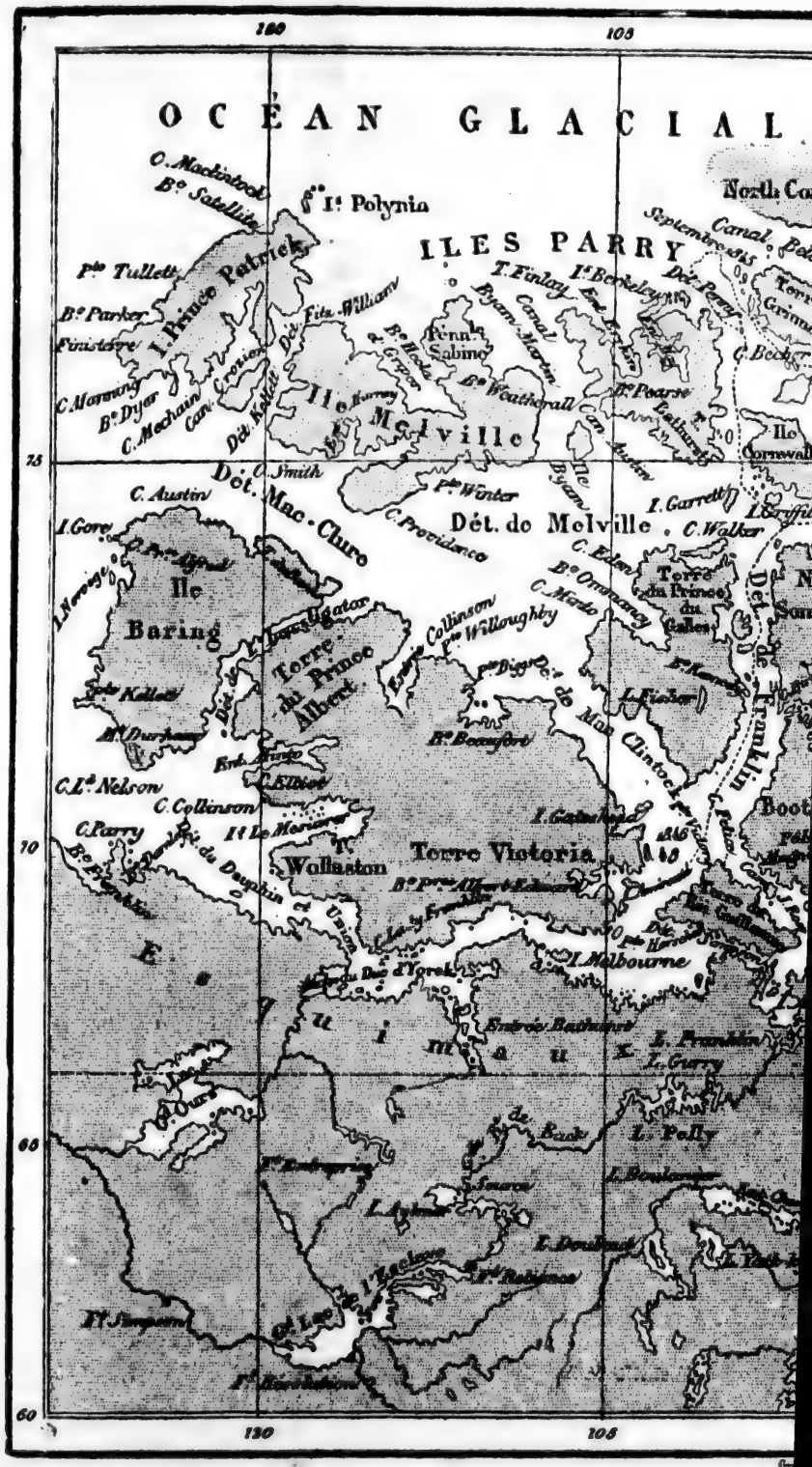
Parmi les faits qui recommanderont notre époque troublée et si souvent défaillante à l'indulgence de la postérité, il en est assez peu qui témoignent d'un dévouement aussi ardent, aussi complet à la science et à l'humanité que ceux dont j'ai essayé de retracer dans les pages suivantes l'enchaînement et le théâtre.

A ce titre, cet humble volume n'est peut-être pas indigne de l'attention du philanthrope et du moraliste, et nul ne s'étonnera de le voir dédié à l'auteur du *Traité du Devoir*.

F^d^ DE LANOYE.

Paris, le 15 novembre 1863.


CARTE
DES
RÉGIONS ARCTIQUES
pour servir
à l'histoire des expéditions
de l'Erèbe et de la Terreur.
1845-1847
et du Fox
1857-59.
OCÉA
DE BAFFIN
I. Prince Patrick
Ile Baring
Upperniwik
Ile Disco
Détroit de Davis
Godthaab
Hudson
C. Mackintosh
Bte Satellite
Pte Tuillett
Bte Parker
Finistère
C. Manning
Bte Dyer
C. Mechan
Granville
O. Atholl
L. Burham
York
Bte Melville
Ie Sabine
Dét. Smith
C. Austin
I. Gore
Horse Head
Ie Baffin
Terre du Prince Albert
Swarte Huk
Omenak Fiord
C. Lte Nelson
C. Collinson
C. Parry
R. Clyde
C. Aston
C. Kater
Bte Home
C. Hooper
C. Searle
C. Dyr
C. Amalia
Bte Disco
Franklin
Pte Northumberland
Bte du Nord
I. Résolution
C. Chudleigh
Ft Simpson
Ft Résolution
Ent. Gilbert
Raven Storee
Route des vaisseaux
100
90
75
70
65
60
120
50


OCEAN GLACIAL
I. Polynia
ILES PARRY
I. Prince Patrick
Ile Melville
Dét. Mac-Clure
Dét. de Melville
Ile Baring
Terre du Prince Albert
Terre Victoria
Wollaston
Terre du Prince de Galles
Canal Parry
Canal Byam Martin
Canal Austen
Canal Prince Regent
Canal Wellington
Canal Barrow
Canal Peel
Canal Franklin
Canal Victoria
Canal Dauphin
Canal Union
Canal Prince Albert
Canal Prince Alfred
Canal Prince Edward
Canal Prince Alexandre
Canal Prince Frédéric
Canal Prince Guillaume
Canal Prince Henri
Canal Prince Georges
Canal Prince Jean
Canal Prince Charles
Canal Prince Arthur
Canal Prince Frédéric
Canal Prince Alexandre

CARTE
DES
RÉGIONS ARCTIQUES
pour servir
à l'histoire des expéditions
de l'Erèbe et de la Terreur.
1845-1847
et du Fox
1857-59.
MER DE BAFFIN
Tre Ellesmere
Tre Prudhoe
North Cornwall
North Lincoln
Entrée Jones
North Devon
Ile Cornwallis
Det. de Barrow
Det. de Lancaster
North Somerset
Ile Cockburn
Boothia
Golfe de Boothia
Ile Southampton
Fox Canal
Ile Cumberland
Détroit d'Hudson
Uppernivik
Ile Disco
Godhaab
Détroit de Davis
Détroit de Franklin
Canal du Pce Regent
Pen. de Melville
Canal Bolsher
Terre Grinnell
Terre du Prince de Galles
Terre Victoria
Terre Wellington
Terre Baring
Terre Banks
Terre Prince Alfred
Terre Prince Albert
Terre Prince Patrick
Terre Bathurst
Terre Melville
Terre Parry
Terre Clinton Parry
Terre Franklin
Terre Boothia
Terre Prince Regent

découvertes géographiques, l'amirauté anglaise était parvenue, dès 1845, à tracer sur la carte du globe la ligne assez exacte des rivages américains, comprise entre la mer de Baffin et le détroit de Behring. Dès lors l'existence d'une communication entre les deux océans était prouvée, et la tâche des navigateurs se bornait à chercher entre les labyrinthes d'îles, de rochers et de glaces, dont est semée la mer polaire, la passe non pas la plus directe, mais celle qui pouvait être le plus longtemps ouverte et la plus favorisée des vents et des courants.

L'attention du gouvernement anglais se concentra donc sur ce point, et Franklin voulut couronner sa carrière en s'efforçant de résoudre enfin une question qui devait surtout à ses labeurs d'être circonscrite à ces termes.

Les distinctions honorifiques et les postes importants dont le gouvernement anglais avait récompensé ses services, s'étaient en vain unis au poids de l'âge pour amortir son activité. Ces récompenses, déjà si méritées cependant, n'avaient fait que lui imprimer une ardeur nouvelle, et qu'entretenir en lui l'ambition d'attacher enfin son nom à la découverte de ce passage qui, en dépit d'une recherche de quatre siècles, se dérobait encore aux plus persévérants efforts.

L'amirauté lui confia deux navires construits

spécialement pour la navigation des mers glaciales : c'était *l'Érèbe* et *la Terreur*. Ils venaient d'accomplir avec succès une glorieuse campagne dans l'océan Antarctique, où, sous la direction du capitaine James Ross, ils avaient porté le pavillon anglais plus avant qu'aucun autre sur la route du pôle[1]. Leur passé semblait garantir leur avenir. Radoubés, regréés, remis à neuf, armés de toutes les mesures de précaution que des siècles d'expérience et de dangers ont acquises à la science nautique, ils portaient quatre années de vivres et cent soixante-huit hommes d'équipage ; Franklin avait en outre sous son commandement les capitaines Fitzjames et Crozier.

Cette dernière expédition, qui devait éveiller sur le globe tant de sympathies douloureuses et d'actives sollicitudes, mit à la voile le 26 mai 1845.

Le 12 juillet suivant, Franklin jetait l'ancre devant l'île groënlandaise de Disco, où les Danois ont un de leurs établissements.

De ce point, il écrivit à l'amirauté; sa lettre respirait la satisfaction et la confiance. *L'Érèbe* et *la Terreur* avaient reçu un supplément de vivres ; ses officiers, ses équipages étaient pleins de zèle et d'énergie ; ses renseignements lui faisaient espérer que, malgré la sévérité de l'hiver, la belle

1. Jusqu'au 78° 30' de latitude sud.

saison ne se ferait pas attendre, et que l'état des glaces lui permettrait de pénétrer sans trop d'obstacles jusqu'au Lancaster-Sound.

« J'espère, ajoutait-il, appareiller cette nuit. »

Quelques semaines plus tard, ses deux navires étaient aperçus par des baleiniers dans la baie de Baffin, voguant, au milieu des glaces, par un beau temps et sous une brise favorable, dans la direction du détroit de Lancastre, distant de 200 milles marins.

C'est à cette dépêche, c'est à ce dernier renseignement qu'un silence de mort a succédé, et cette sinistre conjecture inspire un rapprochement involontaire.

Pendant que sir John Franklin était gouverneur de la terre de Van-Diémen, les deux vaisseaux commandés par Dumont d'Urville relâchèrent deux fois dans cette colonie. Les équipages français, épuisés par une longue navigation sur les côtes pestilentielles de la Malaisie et dans les glaces du pôle sud, reçurent du marin anglais l'accueil le plus empressé et l'hospitalité la plus bienveillante. Lorsque, à ces antipodes de l'Europe, d'Urville et Franklin, les deux plus illustres représentants de la science nautique de leur époque, se séparèrent pour ne plus se revoir, quel pressentiment eût pu leur révéler qu'à quelques années de là, et après qu'ils auraient sillonné toutes les mers du globe,

leurs patries redemanderaient en vain leurs restes disparus, ceux du premier dans les tourbillons de feu d'un chemin de fer de la banlieue de Paris, ceux du second dans les abîmes glacés de l'océan Arctique?

A moins d'un concours extraordinaire de circonstances favorables, on n'espérait pas le retour de Franklin avant les derniers jours de 1847. On ne s'attendait même pas à recevoir de ses nouvelles dans l'intervalle ; mais, lorsque le terme marqué par les moins impatients eut été dépassé sans qu'aucun renseignement sur le sort de l'expédition fût parvenu au gouvernement anglais, celui-ci, vivement sollicité d'ailleurs par les appréhensions des nombreux amis de Franklin et de ses compagnons, reconnut la nécessité d'envoyer à sa recherche, soit que ses vaisseaux eussent été emprisonnés dans les glaces, soit qu'un naufrage sur quelque plage déserte eût laissé leurs équipages sans provisions et sans moyens de transport. Il parut nécessaire de diriger à la fois les recherches sur plusieurs points. Pendant qu'avec deux vaisseaux sir James Ross devait aller demander aux eaux occidentales des détroits de Lancastre et de Barrow les traces des navires de Franklin, *l'Herald* et *le Plover*, commandés par les capitaines Kellett et Moore, se dirigèrent vers le détroit de Behring pour aller à leur rencontre, dans le cas

où ils auraient réussi à traverser le bassin polaire; enfin, le vieil ami de Franklin, le fidèle compagnon de ses premiers voyages et de ses anciens périls, le docteur Richardson, courut au Canada prendre la direction d'une expédition destinée non-seulement à parcourir encore une fois les rives du continent entre les fleuves Mackensie et Coppermine, mais même à franchir les détroits qui les séparent de la grande île de Wollaston et des autres archipels voisins, pour s'assurer si ces parages, découvertes communes de Franklin et du docteur, ne recélaient pas sur leurs écueils quelques indices d'un passage récent ou des débris de naufrage.

Le tableau des épreuves suprêmes de *l'Érèbe* et de *la Terreur* laissera toujours, sans doute, une page vide et désolée dans les annales de la science; mais celle-ci, du moins, peut être fière des rapports des chefs des expéditions envoyées à la recherche de ces deux navires. Ces documents officiels de la marine anglaise peuvent figurer, à bon droit, dans tout recueil destiné à témoigner de l'énergie humaine; car on ne sait ce qu'on doit admirer le plus en eux, ou de la ténacité héroïque de leurs auteurs et de la grandeur des périls, encourus sans ostentation, ou de la mâle simplicité de leur rédaction.

Rapport du docteur Richardson.

La première en date de ces relations est celle du docteur Richardson, que nous retrouvons, à soixante-deux ans, comblé de biens et d'honneurs aussi plein d'ardeur et de dévouement que lorsque, vingt-huit ans auparavant, il soutenait de son exemple les compagnons de Franklin, défaillant sur les bords du Coppermine. Ayant franchi en trois mois l'intervalle qui sépare New-York de l'océan Arctique, voyage de plus de mille lieues, auquel l'impassible docteur consacre à peine vingt lignes, il ouvre son rapport en ces termes :

« Le 3 août, j'atteignis la mer à l'embouchure de la branche orientale du fleuve Mackensie, avec les bateaux et le détachement que l'amirauté a mis sous mes ordres. Le lendemain nous eûmes une entrevue avec trois cents Esquimaux, qui, instruits de notre arrivée par des signaux de feux allumés par ceux de leurs chasseurs qui battaient les montagnes des bords du fleuve, s'étaient réunis pour nous attendre. D'après la manière amicale avec laquelle ils nous ont traités, je ne doute pas qu'ils n'aient accueilli avec humanité les Européens qu'ils auraient pu voir dans la détresse.

« De la pointe Encounter, où nous rencontrâ

mes ce parti, jusqu'à la rivière Coppermine, la distance, y compris les grands détours de la ligne de côtes, est de plus de huit cents milles (1480 kilomètres). Nous ne pûmes faire ce trajet que bien lentement, ayant constamment le vent debout. Nous glissant le long de la côte, nous mettions à terre au moins deux fois par jour pour faire la cuisine, quelquefois pour chasser, presque toutes les nuits pour dormir, et souvent pour explorer le pays du haut des promontoires. Nous eûmes de fréquentes entrevues avec des partis d'Esquimaux, assemblés sur les caps pour chasser la baleine, ou dispersés le long de la côte en groupes de deux ou trois hommes allant à la poursuite des rennes et des oiseaux de mer. Ils vinrent à nous avec confiance, et, grâce à notre excellent interprète, l'Esquimau Albert, qui parle bien anglais, nous pûmes échanger quelques paroles avec eux. Tous nous dirent qu'ils n'avaient vu passer aucun navire, et ils parurent satisfaits d'apprendre, d'après nos questions, qu'ils devaient s'attendre à voir plus fréquemment des hommes blancs sur leurs côtes. A la hauteur du cap Bathurst, environ au tiers de la distance du Mackensie au Coppermine, les Esquimaux nous apprirent que pendant six semaines de l'été, ou, suivant leurs expressions, pendant la plus grande partie des deux lunaisons durant lesquelles ils s'occupent spécialement de

poursuivre les baleines, ils n'avaient jamais vu de glace.

« A l'extrémité du cap Bathurst, mais, aussi près de ce point qu'il nous fut possible de débarquer sans être vus, nous érigeâmes un signal, et nous y enfouîmes une cache de pemmican : nous fîmes un dépôt semblable sur l'extrémité du cap Parry, et nous l'indiquâmes par un tas de pierres peintes.

« Après avoir doublé ce cap, nous aperçûmes pour la première fois des amas de glaces flottantes, dont le nombre augmenta à mesure que nous approchions du détroit du Dolphin et de l'Union ; mais sur cette partie de la côte nous ne vîmes plus d'Esquimaux, quoique nous ayons aperçu quelques traces récentes de leurs détachements de chasseurs.

« Le 22 août, nous eûmes un fort coup de vent d'ouest, à l'aide duquel nous courûmes à la voile pendant quelques heures ; mais la brise ayant rapidement augmenté, de manière à devenir une violente tempête, nous fûmes forcés pour la sûreté des canots de les faire passer au milieu des glaces éparses formant une banquise auprès de la pointe Cockburn. Pendant la nuit, il passa beaucoup de glaces flottantes, et le lendemain matin nous nous trouvâmes enfermés dans une banquise épaisse qui s'étendait aussi loin que la vue pouvait porter. Jusqu'à ce moment nous avions eu la

température habituelle des étés de cette région ; mais l'air devint très-froid et nous eûmes continuellement de la gelée, et fréquemment des tempêtes de neige pendant tout le reste de la durée de notre séjour sur la côte. En nous tenant près de la plage, dans les endroits où le peu de profondeur de l'eau empêchait d'arriver les plus grandes masses de glaces ; en coupant les passages pour les bateaux là où les glaces s'étaient amoncelées contre les rochers ; en halant les bateaux par-dessus les glaces les moins élevées ; en faisant des portages le long de la côte, lorsque les circonstances l'exigeaient ; enfin, en profitant de quelques espaces d'eau libre que nous rencontrâmes, nous parvînmes, avec beaucoup de peine, à arriver, vers la fin du mois, dans une baie comprise entre les caps Hearne et Kendall. J'avais déjà jugé convenable, pour diminuer la fatigue de l'équipage, de laisser un des canots, avec sa charge de pemmican, sous le côté nord du cap Krusenstern ; et pendant le temps qu'il fallait pour nous rendre près du cap Kendall, les deux autres bateaux furent presque mis hors de service par les angles coupants de la nouvelle glace, qui commençait à souder les grosses masses entre elles. La terre était couverte de neige ; aucun espace de mer libre n'était visible du somme des caps les plus élevés, et déjà l'hiver se faisait

sentir dans toute sa rigueur. Je me vis donc, bien malgré moi, forcé d'abandonner les canots, et de continuer par terre notre voyage vers notre résidence d'hiver sur le lac du Grand-Ours. Le pemmican et les munitions furent soigneusement cachés pour servir plus tard; les canots furent halés sur la plage, et je fis prendre pour notre marche rétrograde toutes les dispositions que put me suggérer ma vieille expérience des localités. Le bagage, consistant en provisions pour treize jours, ustensiles de cuisine, haches, instruments astronomiques, quelques livres, les munitions, deux filets et des lignes, le bateau portatif d'Halkett, un paquet de plantes desséchées, mon lit et quelques hardes furent distribués par lots. Chaque homme avait à porter, outre la charge qui lui avait été assignée, sa couverture, ses mocassins et quelques vêtements de rechange. Tous étaient munis de chaussures pour marcher dans la neige. M. Rae portait lui-même la majeure partie de ses effets de literie et d'habillement. On se mit en route le 3 septembre, et le lendemain nous rencontrâmes un camp d'Esquimaux; ils mirent le plus grand empressement à nous faire passer une large rivière à laquelle j'ai donné le nom de Rae. Nous traversâmes ensuite le Richardson à l'aide du bateau en caoutchouc inventé par le lieutenant Halkett, et, suivant les rives du Copperminee

du Kendall son tributaire, nous atteignîmes une des branches de la rivière de Dease ; enfin, le treizième jour, nous arrivions à notre destination, le fort Confidence.

« Notre marche à travers des marais à demi glacés ou sur des montagnes couvertes de neiges a nécessairement été pénible ; mais en ayant soin, autant que possible, de nous tenir dans les vallées des rivières, nous n'eûmes qu'une seule nuit à passer sans feu et sans repos. Pendant une brume épaisse, à travers laquelle cependant nous pûmes continuer notre route dans la bonne direction à l'aide de la boussole, un métis et son compagnon indien, envoyés du fort Confidence à notre rencontre, perdirent leur chemin et nous manquèrent ; mais ayant reconnu les traces de notre marche sur le Kendall, ils jugèrent que nous les avions dépassés, et nous rejoignirent deux jours après notre arrivée.

« Pendant tout le cours de ce voyage, je me suis scrupuleusement conformé aux instructions de l'amirauté concernant l'examen de la côte, et de cet examen il est résulté pour moi la conviction qu'aucun navire n'a passé en vue du continent. Il est, en effet, impossible qu'une apparition aussi remarquable puisse échapper aux regards des nombreux partis d'Esquimaux occupés à explorer la mer pour pêcher les baleines. Nous avons, de

plus, appris des Esquimaux de l'entrée de Back que les glaces avaient envahi leurs côtes pendant tout l'été, et l'état d'agglomération dans lequel nous les avons laissées, le 4 septembre, rendait tout à fait improbable qu'elles dussent encore s'ouvrir à cette époque avancée de la saison pour offrir un passage à des navires.

« J'éprouve un vif regret que les glaces m'aient empêché de traverser jusqu'à la terre de Wollaston, et de compléter ainsi en une saison le programme tracé par les instructions de l'amirauté. Dès les premiers beaux jours de l'année prochaine, le docteur Rae, dont je ne saurais trop louer le zèle et l'activité, ira reprendre la suite de nos recherches communes. Des caches de pemmican et l'attirail d'armement des bateaux ont déjà été échelonnés en avant sur la route qu'il doit suivre.

« Aux ressources dont il peut disposer il est nécessaire d'ajouter celles qu'il peut tirer des contrées même qu'il va traverser. De nombreux troupeaux de daims émigrent au printemps des rivages du continent aux terres de Victoria et de Wollaston en franchissant les détroits gelés, et ils reviennent en automne. Les côtes, peuplées de veaux marins, servent aussi de lieux de pâture à de grandes troupes d'oies de neige. La chasse et la pêche peuvent donc venir en aide à l'expédition de Franklin, et nous avons un exemple récent des res-

sources qu'on peut tirer de ces climats, dans M. Rae lui-même, qui a passé un hiver rigoureux sur les rives désolées de la baie Repulse, sans autre combustible que les tiges desséchées d'une espèce d'andromède herbacée, et sans autres provisions, pour nourrir un nombreux détachement pendant toute une année, que celles que lui fournissait la chasse. »

Rapport du capitaine James Ross.

Presque en même temps que ce rapport, écrit dans les solitudes du nord-ouest, l'amirauté recevait le suivant du capitaine James Clerk Ross.

« Les bâtiments de S. M. *l'Entreprise* et *l'Investigator*, retenus à l'orient de la baie de Baffin par une accumulation de glaces sans antécédents dans cette saison, n'ont pu appareiller que le 13 juin 1848 de l'établissement danois d'Uppernavick.

« Après avoir contourné l'obstacle par le nord, au milieu de difficultés telles que nous n'atteignîmes la mer ouverte que le 20 août seulement, nous nous dirigeâmes directement sur la baie de Pond, où j'avais l'espoir de rencontrer des baleiniers, si quelques-uns avaient pu pénétrer jusque là, et peut-être apprendre d'eux si *l'Erèbe* et *la Terreur*, ou des détachements envoyés de ces bâtiments dans des embarcations, avaient passé

le long de la côte ; j'avais aussi en vue de communiquer avec les Esquimaux qui visitent annuellement ces rivages, et d'obtenir d'eux peut être quelques renseignements sur le sort de nos amis absents.

« Le 23, nous reconnûmes la terre à environ dix milles au sud de la baie de Pond, et nous pûmes suivre la ligne de la grande banquise qui s'appuyait contre la côte, à une distance de quatre ou cinq milles dans le sud. Elle était tellement pressée du côté de terre, qu'il ne restait plus assez de place pour que des navires ou des embarcations pussent passer entre elle et le rivage, où l'on sait que les Esquimaux établissent leur résidence d'été ; nous tirions un coup de canon toutes les demi-heures, et nous examinions, avec nos lunettes de longue vue, tous les points de la côte, mais nous ne parvînmes à découvrir aucun être humain.

« A partir de là nous remontâmes vers le nord-ouest, en rangeant la terre de si près, que rien sur la côte, homme ou embarcation, n'eût pu échapper à notre minutieux examen. Dans le même but je fis explorer la baie Possession. On n'y trouva que le papier que sir Edward Parry y avait laissé, en 1819, en souvenir de son expédition. Ce papier était très-endommagé ; mais, en le lavant soigneusement et en en réunissant les

morceaux, presque tous les mots purent être déchiffrés. Nous l'avons conservé.

« A partir de ce point, nous continuâmes l'étude de la côte avec le même soin ; car nous nous attendions à chaque instant à voir ceux que nous cherchions, et des vigies, placées dans les mâts et sur le pont, exploraient l'horizon avec l'attention la plus vive et la plus soutenue.

« Le 1er septembre, nous arrivâmes devant le cap York ; j'envoyai un détachement à terre pour voir s'il ne s'y trouvait aucune trace de nos compatriotes, et pour fixer, sur ce point remarquable, une marque facile à reconnaître, et à laquelle fut jointe une note pour servir d'instruction à ceux qui la trouveraient. Cette mission fut accomplie avec beaucoup d'intelligence par le lieutenant Mac Clintock, malgré la difficulté des circonstances.

« Chaque jour nous jetions à la mer, de chacun des deux navires, un baril contenant des papiers pour faire connaître notre situation ; quand il y avait de la brume, on tirait le canon ; pendant les heures de nuit, on brûlait des feux de Bengale et des fusées ; les navires étaient d'ailleurs tenus sous une petite voilure, de sorte qu'une embarcation qui aurait vu les signaux aurait pu facilement nous atteindre.

« Le but général des informations ainsi distribuées le long de la côte était de faire savoir à sir

John Franklin, ou à toute personne faisant partie de l'expédition, que les baleiniers n'ayant pu pénétrer jusqu'à l'ouest de la baie de Baffin, il n'y avait à attendre d'eux aucun secours; il leur était ensuite recommandé de se diriger vers le port Léopold, où mon intention était de former un dépôt de provisions et peut-être de faire hiverner *l'Investigator*.

« Cet engagement pris, il fallait le tenir; mais déjà, chaque nuit le thermomètre tombait à 9° ou 10° centigrades sous zéro, et la glace nouvelle se formait si rapidement dans les interstices de la vieille banquise, qu'il nous fallut plusieurs jours d'efforts pour gagner le port désigné. Nous étions déjà au 11 septembre, et si nous n'avions pas atteint le mouillage ce jour-là, il nous eût été impossible d'y pénétrer plus tard; car, pendant la nuit, la grande banquise venant se réunir à la terre, ferma hermétiquement l'entrée du havre et nous força à y prendre nos quartiers d'hiver.

« Quoique je ne pusse être qu'extrêmement contrarié du peu de progrès que nous avions faits dans cette première saison, cependant nous devions remercier la Providence de nous avoir permis d'atteindre des quartiers d'hiver sûrs dans le port Léopold; cette position était, de toutes, la plus convenable, si l'on en avait eu une à choisir

pour cet objet; car, se trouvant à la jonction de quatre grands canaux, le détroit de Barrow, le détroit de Lancastre, celui du Prince-Régent et le canal de Wellington, il était presque impossible que des équipages, après avoir abandonné leurs navires, passassent le long des côtes d'aucun de ces bras de mer sans remarquer des indices de notre voisinage.

« L'hiver se passa comme tous les hivers de ces climats; mais une longue expérience et l'esprit libéral qui avait présidé à l'expédition nous avaient pourvus de bien des ressources, et, par suite, d'un bien-être dont n'avait joui aucune autre expédition; et pourtant il est à remarquer que la santé de l'équipage eut plus à souffrir durant cet hiver qu'en aucune autre circonstance. Le peu de succès de nos tentatives a pu contribuer à abattre l'ardeur de nos hommes, et malheureusement les froids de l'hiver se sont prolongés, d'une manière inaccoutumée, fort avant dans le printemps, avant qu'on ait pu diriger cette ardeur vers de nouveaux efforts.

« Pendant l'hiver nous prîmes dans des piéges une grande quantité de renards blancs vivants. On sait que ces animaux traversent d'immenses étendues de pays pour chercher leur nourriture Je fis river à leur cou des colliers de cuivre sur lesquels on avait gravé l'indication de la position

des navires et des dépôts de vivres, et je les fis mettre en liberté, dans l'espoir que ces messagers d'une nouvelle espèce iraient porter ces renseignements à *l'Érèbe* et à *la Terreur ;* car il n'y avait pas à douter que les équipages de ces navires ne fussent très-empressés à prendre ces animaux s'ils les voyaient.

« Après quelques courses préliminaires faites en avril et dans les premiers jours du mois suivant, pour aller former de petits dépôts de vivres à l'ouest et au sud de notre position, je quittai les navires le 15 mai avec un détachement composé du lieutenant M'Clintock et de douze hommes. Nous avions pris pour quarante jours de vivres qui furent attachés, ainsi que des tentes, des vêtements, des couvertures et d'autres objets nécessaires, sur deux traîneaux.

« La côte septentrionale du North-Somerset borde le détroit de Barrow jusqu'au cap Bunny, où elle tourne brusquement vers le sud. Des hautes falaises qui avoisinent ce cap élevé, la vue s'étend à l'ouest jusqu'au cap Walker, sur l'île Russel, au nord jusqu'au canal de Wellington. Tout cet espace, au moment où je le contemplai, était occupé par un amas effrayant de montagnes et de masses de glaces amoncelées, tandis que du côté du midi la mer gelée offrait une surface comparativement unie et plus favorable pour voyager.

Je me décidai, en conséquence, à ne pas diviser ma troupe comme j'en avais eu d'abord l'intention, et à suivre les sinuosités de la côte dans la direction du sud avec tous mes hommes réunis. Bien nous prit de cette résolution ; car bientôt beaucoup d'entre eux, estropiés et affaiblis, ne purent plus nous être de la moindre utilité, et la nécessité où nous fûmes de porter les plus malades sur les traîneaux et de nous priver des services de plusieurs autres qui avaient à peine la force de nous suivre, ajouta outre mesure à la fatigue de ceux qui étaient encore en état de travailler.

« Cette circonstance, jointe à la diminution de nos provisions, plus qu'à moitié consommées, mit un terme à notre exploration de la côte. Nous étions alors au 5 juin.

« Donnant un jour de repos au gros de ma troupe, je m'avançai, avec les deux plus dispos de mes hommes, jusqu'au promontoire le plus méridional qui fût en vue de notre campement. Il est situé par 72° 38' de latitude nord et 98° de longitude à l'ouest de Paris. L'état de l'atmosphère était on ne peut plus favorable, et l'œil eût facilement distingué à cent milles une hauteur un peu considérable. Le cap le plus élevé que nous eussions en vue dans le sud n'était pourtant pas à plus de la moitié de cette distance, et plus loin la côte se dirigeait vers le cap Nico-

las Ier, point le plus septentrional que j'eusse atteint en 1832, lorsque j'accompagnais sir John Ross sur *la Victory*. Certes il fallait que mon escorte fût tout à fait hors de service pour que je renonçasse à visiter de nouveau ce cap, ainsi que le pôle magnétique qui en est voisin. Nous érigeâmes ensuite un *cairn* ou grand tas de pierres sur un mamelon situé juste au-dessus de nos tentes, et l'on y plaça uu cylindre de cuivre contenant le détail de nos opérations et tous les renseignements nécessaires pour guider ceux des hommes de sir John Franklin qui pourraient arriver sur cette partie de la côte.

« Quoique nos ressources ne nous permissent pas de prolonger davantage nos investigations, nous eûmes du moins la satisfaction d'être sûrs que, si ceux que nous cherchions avaient jamais paru sur la côte nord ou la côte ouest du North-Somerset, nous en aurions trouvé quelques traces. S'ils avaient abandonné leurs navires dans les parages de l'île Melville, ils auraient dû arriver sur ces côtes longtemps avant cette époque ; et là, ils nous auraient trouvés dans la position la plus favorable pour leur prêter assistance et les conduire à nos bâtiments.

« Nous nous étions mis en route pour retourner à nos quartiers d'hiver, dans la soirée du 6 juin ; après avoir surmonté une foule de difficultés inhé-

rentes au sol et au climat, nous rejoignîmes les navires le 23 du même mois. Le détachement était tellement abîmé par la fatigue, que chacun des hommes qui le composaient resta entre les mains du docteur pendant trois semaines, pour un motif ou pour un autre ; et j'ai le regret d'ajouter que deux d'entre eux ne sont pas encore rétablis au moment où j'écris.

« En mon absence, le capitaine Bird et le lieutenant Mac Clure avaient fait explorer quelques points des deux côtes de l'entrée du Régent et des rivages nord du détroit de Barrow. Tous ceux qui faisaient partie de ces détachements revinrent, comme nous, affectés d'ophthalmies, d'entorses ou de débilité, mais sans avoir trouvé la moindre trace de l'expédition perdue.

« Le temps s'écoula sans amener de résultats satisfaisants ; nos équipages, affaiblis par des efforts incessants, étaient dans une situation peu favorable pour entreprendre les pénibles travaux qu'ils avaient encore à accomplir. La saison était tellement arriérée qu'on pouvait à peine apercevoir une flaque d'eau sur toute la surface glacée du port, si ce n'est le long de la ligne de gravier qui avait été entraînée vers l'entrée pendant l'hiver. Aussi y avait-il peu d'apparence que nous pussions nous dégager pendant l'été dans lequel nous entrions.

« Tous les hommes valides commencèrent à scier la glace pour augmenter la largeur du canal, de manière à permettre aux navires d'y passer, et d'atteindre la pointe du port qui était à une distance de plus de deux milles.

« Ces travaux se poursuivirent jusqu'au 15 août ; le canal était alors presque terminé, et la glace du port se rompit dans sa direction en deux parties presque égales, ce qui nous épargna quelques jours de travail. La glace du large paraissait encore aussi solidement fixe que pendant l'hiver, mais nous pûmes voir qu'elle diminuait le long des côtes, et, le 28 août, nous réussîmes à nous dégager du havre. Nous y laissâmes une cabane solidement construite avec nos espars de rechange, des vivres pour douz mois, des combustibles et la chaloupe de *l'Investigator*, que j'avais fait allonger de sept pieds.

« Dans la prévision du passage en ce lieu de l'expédition de sir John Franklin, ces ressources devaient lui servir à atteindre les établissements danois du Groënland, ou nous procurer le même secours dans le cas où quelque malheur arriverait à nos navires sur la route de l'ouest.

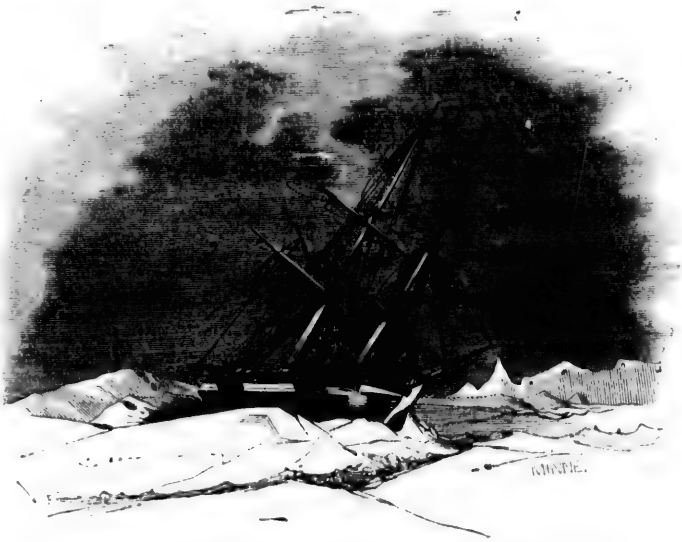
Dangereuse situation de *l'Entreprise* et de *l'Investigator*.

« Nous nous efforçâmes donc de pénétrer dans cette direction ; mon but était d'atteindre l'île Melville ; mais, après un faible trajet, nous nous heurtâmes à la glace qui barrait le détroit d'un bord à l'autre et n'avait pas bougé de la saison. Nous nous débattions vainement dans la première ligne de la banquise, lorsque, le 1er septembre, une forte brise, s'élevant tout à coup, la poussa sur nous et la souda autour de nos navires, dont les coques furent mises à une rude épreuve par la plus épouvantable pression. Du haut des mâts on n'apercevait qu'une seule nappe continue de glaces agglutinées, et les montagnes flottantes qui s'y étaient superposées formaient autour de nous une véritable chaîne.

« Nous fûmes alors pleinement convaincus que les navires étaient arrêtés pour tout l'hiver, et quelque affreuse que fût cette perspective, elle était de beaucoup préférable à celle d'être entraînés le long de la côte ouest de la baie de Baffin ; car les montagnes de glaces échouées sont en si grand nombre sur les bancs qui s'étendent le long de cette côte, qu'il doit être presque impos-

sible à des navires enveloppés dans une banquise d'échapper à une destruction complète.

« Ce fut donc avec plus d'inquiétude que d'espoir que nous vîmes toute la masse de glace dériver vers l'est avec une vitesse de huit à dix milles par jour. Tout effort de notre part était devenu



Vaisseau pris et entraîné par les glaces.

totalement inutile, car aucune puissance humaine n'aurait pu faire dévier les navires d'un seul pouce ; ils étaient ainsi complétement soustraits à notre action, et, fixés au milieu d'un champ de glace de plus de cinquante milles de circonférence, ils étaient entraînés le long de la côte sud du détroit de Lancastre.

« Après avoir dépassé l'entrée de ce détroit, la glace nous emporta au midi, le long de la côte occidentale de la baie de Baffin, jusque par le travers de la baie de Pond, au sud de laquelle étaient amoncelées des montagnes de glace sans nombre, placées de manière à nous barrer le passage, et nous offrant la triste perspective de voir se réaliser nos plus affreuses prévisions. Mais, au moment où nous nous y attendions le moins, nous fûmes dégagés presque miraculeusement. L'immense champ de glace qui nous enveloppait se rompit en mille pièces, comme par l'effet d'un pouvoir inconnu.

« L'espérance était revenue dans nos cœurs ; tout le monde travailla avec énergie, et des remorques furent établies de chaque côté des navires pour leur faire dépasser les grosses masses de glaces. *L'Investigator* atteignit un espace libre dans la soirée du 24, et le lendemain *l'Entreprise* le rallia. Il est impossible de se faire une idée de la sensation que nous éprouvâmes en nous voyant encore une fois libres ; plus d'un cœur reconnaissant adressa ses actions de grâces au Dieu tout-puissant pour cette délivrance inattendue.

« Les approches de l'hiver nous avaient alors ermé tous les ports à notre portée, et il nous était impossible de pénétrer dans l'ouest à travers la banquise dont nous venions de nous déga-

ger; je signalai donc à *l'Investigator* mon intention de retourner en Angleterre. »

Anxiété générale.

A la réception des dépêches que nous venons de traduire, une anxiété pareille à celle qui avait ému la France au temps de la disparition de Lapeyrouse s'empara de l'Angleterre et concentra sur Franklin et sur ses compagnons les vœux du monde civilisé.

Ce que leur destinée inconnue souleva d'hypothèses, de plans sauveurs, d'opinions diverses et contradictoires, formerait de nombreux volumes ; ce que le seul but de leur salut, la seule recherche de leur sort ont lancé sur les flots arctiques de vaisseaux et de marins, dépasse certainement, il faut le dire à l'honneur de la civilisation, tout ce que la plus riche proie réunit jamais d'ardents corsaires sur un point donné de l'Océan.

De 1850 à 1854, le gouvernement anglais ne cessa d'entretenir au moins quatre vaisseaux dans les eaux du détroit de Behring, et jusqu'à six dans celles du Lancaster-Sound.

Il promit une prime de 500000 francs à toute expédition ou à toute personne qui découvrirait les équipages de *l'Érèbe* et de *la Terreur*, et leur

porterait un secours effectif ; une prime de 250 000 francs à toute expédition ou à toute personne qui ferait la même chose pour une partie des mêmes équipages, ou à laquelle on devrait les moyens de le faire ; pareille prime enfin à toute expédition ou à toute personne qui, par son courage ou ses efforts, procurerait des renseignements certains sur le sort de l'expédition.

Le gouvernement des États-Unis s'unit noblement aux recherches de la mère patrie.

Les efforts privés ne restèrent pas en arrière des efforts publics.

Le vieux sir John Ross, aidé dans son entreprise par la Compagnie de la baie d'Hudson et oubliant ses années et ses fatigues, ne craignit pas, monté sur son yacht *le Félix*, de braver de nouveau les mers du pôle à la recherche de son illustre émule.

M. Grinnel, de New-York, arma dans le même objet deux navires.

Dans ce concours de dévouements, l'Europe vit sans surprise, mais non sans attendrissement, figurer la seconde femme du célèbre voyageur, lady Franklin, équipant à ses frais des vaisseaux, prodiguant l'or à toutes les tentatives, et les soutenant de son pieux espoir.

Croisière de 1850-1851.

A aucune autre époque peut-être, il ne fut donné à l'Angleterre de réunir sur un même théâtre nautique un ensemble de talents, de courages et d'abnégations pareil à celui qu'a déployé, quatre années durant, l'état-major de cette croisière de l'humanité et de la science. L'une et l'autre ont eu à gémir sans doute de ce qu'elle n'a pas atteint le but principal, mais les noms des braves chefs qui l'ont dirigée, et celui du jeune Français Bellot, qui a succombé glorieusement au milieu d'eux, resteront unis désormais à la mémoire de Franklin, comme ceux des d'Entrecasteaux et des Rosel à celle de notre Lapeyrouse.

S'ils n'ont pu parvenir à retrouver sur les plages désertes, sur les glaces flottantes du bassin polaire, quelques débris vivants de l'expédition de Franklin, du moins ont-ils fait faire de grands pas à la géographie dans la partie du globe qui semblait la défier le plus puissamment.

Dans l'hiver de 1850 à 1851, le détroit de Barrow abrita plus d'embarcations européennes qu'il n'avait vu probablement de kayaks d'Esquimaux réunis depuis sa création. Deux vaisseaux à voiles et deux steamers aux ordres du capitaine Austin hivernèrent à l'extrémité sud-ouest de la terre de

Cornwallis. A quelques milles de là, dans un port du détroit de Wellington, les capitaines Penny et Stewart, officiers expérimentés de la marine marchande, avaient pris leurs quartiers d'hiver avec deux baleiniers affrétés spécialement pour l'exploration de ces parages, et dans leur voisinage immédiat se trouvaient, outre le yacht du vieux amiral sir John Ross, deux bâtiments américains commandés par les capitaines de Haven et Griffin, et que les États-Unis avaient envoyés prendre part à ce grand concours. Enfin le brick *le Prince-Albert*, équipé aux frais de lady Franklin, devait prendre avant l'hiver la route de la passe du Régent.

Rapport du chef d'escadre Austin.

« Avant notre arrivée, dit le capitaine Austin, le capitaine Penny avait découvert sur l'île Beechey, à l'entrée du canal de Wellington, trois tombeaux de marins européens et d'autres vestiges qui, dès que je pus les examiner, me convainquirent que la baie creusée entre le cap Riley et l'île Beechey avait été le lieu d'hivernage de l'expédition de sir John Franklin, pendant l'hiver de 1845 à 1846. Il m'est impossible de déterminer, d'après ces seuls indices, les causes et l'époque de son départ; mais malheureusement, parmi les objets laissés en

ce lieu par nos compatriotes, on a découvert un nombre immense (un millier peut-être) de ces caisses de plomb qui contiennent les viandes préparées pour les voyages de long cours. Or, ouvertes et empilées dans un ordre régulier, elles semblent n'avoir été abandonnées qu'à la suite d'une inspection, et cet abandon ne pouvant provenir que de la mauvaise qualité ou de la fermentation putride de leur contenu, peut faire naître les plus vives appréhensions au sujet des ressources alimentaires restées à l'expédition perdue.

« Au commencement de l'année, le capitaine Penny étant venu me voir, porté sur un traîneau tiré par des chiens, nous arrêtâmes ensemble nos opérations pour le printemps suivant. Il se chargea de la reconnaissance du canal de Wellington. Je me réservai celle des pourtours du bassin de Melville.

« Toutes les ressources de l'imagination et de l'expérience furent mises en œuvre pour alléger, en faveur de l'esprit et du corps de nos gens, les longues et lourdes journées de l'hiver. A cette fin, on eut recours à des exercices en plein air, à des leçons, à des jeux, à des visites entre les navires de la station, ce qui, grâce à une parfaite harmonie et à une cordiale entente, nous fit supporter gais et bien portants, sous l'œil de la Provi-

dence, la monotonie et les privations inséparables d'un hiver arctique.

« Le 5 avril, la température commençant à s'élever, j'arrêtai le départ des détachements et fis mettre la main aux derniers préparatifs.

« Le 12 fut un jour sans antécédent dans ces régions. Quatorze traîneaux, conduits par cent quatre hommes et approvisionnés pour quarante ou quarante-deux jours, à raison de deux cent cinq livres par homme, furent réunis au large du cap nord-ouest de l'île Griffith. Les chefs de chaque division avaient arboré sur leurs traîneaux les pavillons et les devises qu'ils avaient adoptés. »

Le capitaine Austin a étalé, avec un juste orgueil, sous les yeux de l'amirauté, les couleurs et les légendes de ses lieutenants. Les rappeler ici, c'est moins flatter la vanité héraldique de ces futurs baronnets de l'aristocratique Angleterre [1] que peindre l'esprit chevaleresque qui les animait en ce moment solennel.

Les devises choisies par le capitaine Ommaney étaient :

Seigneur, dirige nous !
Respice finem !

1. Tous les chefs des expéditions arctiques, de 1818 à l'époque actuelle, ont été successivement anoblis.

Par le lieutenant Osborne :

Nil desperandum !
Rien au hasard, rien pour le gain.

Par M. Frédéric Krabbé :

Pour un et pour tous.

Par le lieutenant Aidrich :

Inébranlable et fidèle
Confiance en Dieu.

Par le lieutenant Mac Clintock :

Foi et résolution.
Usque ad finem perseverare.

Par M. Breadford :

Saint George et l'Angleterre
Prospice, respice.

Par M. Mac Dungall :

Notre espoir est en Dieu.

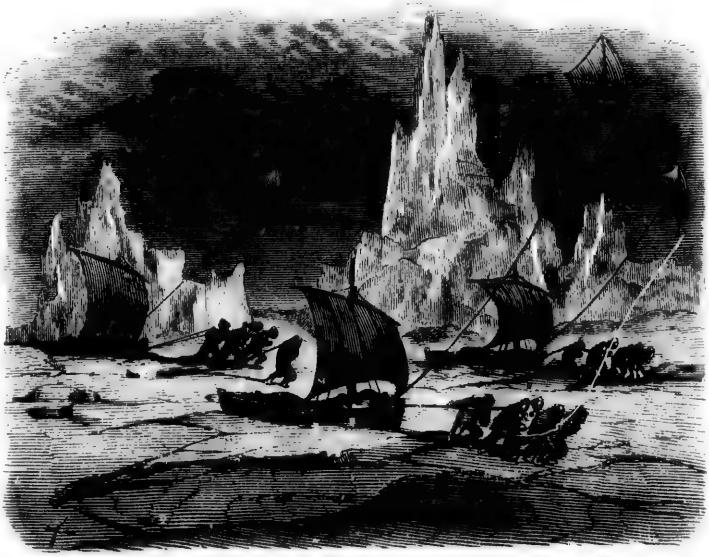
Par M. Robert Allen :

Le cœur ne peut faillir pour autrui.

« .... Après avoir passé, ajoute le capitaine Austin, une inspection minutieuse de tous ces apprêts, et y avoir puisé la plus grande confiance et l'espoir du succès, je fis dresser des tentes sur la glace, et un banquet fraternel nous réunit tous. Puis chacun se retira pour passer le jour suivant,

qui était un dimanche, dans la méditation et la prière.

« Le 15 au soir, le vent, qui depuis deux jours avait tourné à la tempête, s'étant apaisé, et la température étant à — 7° centigrades, tout notre



Départ des traîneaux.

monde se dirigea vers les traîneaux. Lorsque nous fûmes tous rassemblés, un moment fut consacré au repos et au recueillement ; puis, après avoir joint tous ensemble nos prières pour obtenir la protection du ciel, les traîneaux s'ébranlèrent pour diverger sur la face glacée de l'abîme, et chaque division s'éloigna avec plus de résolution

et d'enthousiasme qu'on n'en déploya jamais pour une entreprise dont toutes les phases devaient se composer de travaux pénibles, de grandes fatigues et d'inénarrables privations.

«Il n'était aucun des partants qui ne parût satisfait du rôle qui lui était assigné. Quant à moi, ma position, comme chef responsable du salut de tant d'hommes et de la conservation de tant de navires, exigeait que je laissasse à ceux qui m'entouraient l'honneur de ces expéditions de recherches et de découvertes. Leur âge, leur ardeur, leurs talents, leur expérience les rendaient aussi dignes de cette mission que capables de la bien remplir. J'en avais la conviction; et cependant, je dois l'avouer, si toutefois un sentiment pareil doit exister quand le devoir parle, ce ne fut pas sans quelque peine que je sacrifiai l'ambition bien légitime de prendre une part active et personnelle à ce grand acte d'humanité.

« .... Tous ces détachements revinrent de la fin de mai au commencement de juillet. Leurs excursions avaient été de quarante à soixante jours, et même de quatre-vingts pour celui qui s'était rendu à l'île Melville. Pendant la plus grande partie de ce temps, ils avaient bivaqué sous la tente avec une température qui descendit souvent au delà de 38° centigrades au-dessous du point de congélation.

« Le nombre des accidents résultant d'un froid aussi rigoureux fut considérable ; mais un seul eut une suite funeste. Georges Malcolm, commandant du traîneau *l'Excellent*, frappé par la gelée étant à son poste, mourut, comme un soldat, au champ d'honneur. »

Rapports particuliers des chefs de détachements.

A défaut de renseignements sur les navires perdus, la géographie dut à ces excursions d'importantes acquisitions. Les intrépides éclaireurs ne parcoururent pas moins de douze cents milles sur les pourtours du bassin de Melville, dont huit cents au moins sont de véritables découvertes. Au sud et au sud-ouest du cap Walker, la division du capitaine Ommaney délimita les rivages d'une grande terre parallèle au North-Somerset, et courant par conséquent dans la direction de la terre de Victoria. Entre l'ouest et le nord, les détachements du lieutenant Mac Clintock reconnurent le littoral et les bras de mer de l'archipel de Parry, et le brave lieutenant poussa de sa personne jusqu'au delà du cap Dundas, point extrême entrevu par le premier explorateur ; mais sur cette longue ligne de côtes il ne trouva pas de traces, même d'Esquimaux, postérieures au voyage de 1819-20.

Les intempéries qu'eurent à essuyer les différents détachements dès les débuts de leur voyage furent si rudes, que chacun d'eux dut, avant une quinzaine écoulée, renvoyer aux vaisseaux un traîneau chargé d'invalides atteints d'ophthalmie ou gelés dans quelques-uns de leurs membres.

« En se séparant de nous, fait observer en cette occasion le lieutenant Mac Clintock, ces pauvres gens laissaient percer dans leur triste contenance l'amer désappointement qu'ils ressentaient en se voyant incapables d'accomplir jusqu'au bout la mission qui nous était confiée. »

Le froid était si grand qu'une heure ou deux suffisaient pour geler complétement les bouteilles d'eau que chaque homme portait sous ses vêtements ; le rhum se changeait en sorbet et la graisse de porc prenait la consistance et le cassant de l'albâtre. Il fallait user de grandes précautions pour éviter, lorsqu'on buvait, de laisser une partie de ses lèvres attachée au goulot de la bouteille.

Journal du capitaine Ommaney.

Au début de leur pérégrination, la situation des voyageurs était tout à la fois si pénible et si étrange qu'ils ne pouvaient retremper leurs forces épuisées dans le sommeil. Un extrait du journal du capi-

taine Ommaney peindra bien mieux que nous ne saurions le faire, leur manière de vivre.

Mercredi 16 avril. — « La violence du vent, des tourbillons de neige nous battant en plein visage, les pentes glacées que nous avons eu à franchir ont rendu très-laborieux le halage de nos traîneaux, qui sont fort chargés. — A deux heures du matin la division a campé auprès de quelques monticules de glace. — Vent du sud-sud-est. — Temps couvert et neige. — Après avoir bu du thé nous nous couchons à quatre heures du matin dans nos sacs de campement. — Point de sommeil à cause de la nouveauté de la situation. — Pendant toute la journée, le vent n'a cessé de souffler par rafales avec des tourbillons de neige. — A trois heures de l'après-midi, j'ai fait éveiller le cuisinier pour qu'il préparât le déjeuner. — Entendu plusieurs fois les craquements des glaces marines. — A cinq heures, lu les prières et déjeuné avec du pemmican froid et du thé. — Reçu les rapports du chirurgien et des officiers. — Toutes les escouades sont en bon état, mais personne n'a dormi.

« L'ordre de marche était sur une seule file, chaque traîneau suivant la trace de celui qui le précédait. Deux officiers marchant en avant, à un kilomètre de distance, reconnaissaient et indiquaient la direction à suivre, et toutes les demi-

heures on relevait les hommes qui tiraient les traîneaux, ainsi que le chef de file qui servait de guide, parce que ses yeux ne pouvaient supporter plus longtemps l'éclat de la surface glacée du sol et de la mer. Grâce à l'emploi que l'on fit de temps en temps des tapis de tente en guise de voiles pour aider à la marche des traîneaux, on réussit à diminuer considérablement le tirage, et deux hommes seulement suffisaient alors à chaque véhicule. Quand la brise était forte on voyait même les traîneaux fuir devant le vent, sous leurs voiles déployées, dont la bigarrure rappelait les pavillons des jonques chinoises. »

Dès le huitième jour de marche, la rigueur du froid et la réclusion forcée sous la tente avaient sérieusement affecté la santé des hommes de la division Ommaney. Un jour le thermomètre tomba jusqu'à 40° centigrades au-dessous de glace. Dans ces occasions, des parhélies[1] se montraient fréquemment, et brillaient d'autant plus que la gelée était plus intense, ce qui faisait dire aux matelots que *lorsque ces chiens de soleils apparaissaient, Jack Gelée ne manquait jamais de donner double ration.* Alors aussi ces pauvres gens, blottis dans leur tente, s'enveloppaient de leur mieux dans leurs

1. Image du soleil réfléchi dans des molécules gazeuses ou cristallisées de l'atmosphère.

sacs de campement, et, faute de sommeil, se mettaient à chanter dès qu'ils avaient pris leur grog du souper, et continuaient ce triste concert jusqu'à ce que l'heure de la prière et du déjeuner fût venue. Le café chaud était la boisson qui les soulageait le plus, parce qu'elle était celle qui les réchauffait le mieux. Dans les moments d'efforts multipliés ou d'excessives souffrances, le capitaine Ommaney accordait, à titre d'indemnité ou de consolation, une ration supplémentaire de grog, mais, jusqu'aux derniers jours de sa longue excursion, il lui fut impossible de procurer à ses hommes l'antidote le plus puissant contre le froid, les faiblesses, les douleurs, les crampes et autres calamités arctiques : une ration de viande fraîche. Le sol que parcouraient ses détachements, terrain calcaire incessamment réduit en éclats par la gelée ou balayé par la fonte des neiges, ne nourrit aucune espèce de gibier. Dans leur double émigration annuelle, les troupeaux des ruminants arctiques, les grandes bandes des oiseaux polaires le traversent sans s'y arrêter.

Ce ne fut que pendant les derniers jours du retour, et comme l'été commençait à se déclarer avec la soudaineté propre à ces climats, que les voyageurs rencontrèrent sur leur route quelques pistes de rennes et quelques brins d'herbe et de mousse. Au commencement de juin, ils se retrou-

vèrent en face du cap Walker, terre ou plutôt rocher de promission, où des multitudes innombrables de mouettes viennent déposer leurs œufs. « Enfin, le 12 du même mois, à trois heures de l'après-midi, comme chacun dormait, nous fûmes soudainement réveillés par des aboiements furieux. C'était un de nos chiens annonçant l'approche d'un ennemi, et bientôt après nous distinguâmes les sourds grognements d'un ours. Comme il arrive toujours en des cas semblables, la surprise engendra parmi nous la confusion, et la confusion un trouble tel que nous ne pûmes d'abord retrouver un seul fusil. Cependant maître Martin, nous flairant à travers notre mur de toile, s'avisa d'arracher un des piquets de la tente, qui s'abattit alors sur nous et nous tint, comme dans un filet, à la disposition de notre visiteur, qui était énorme. Heureusement son attention fut absorbée par une couverture et un havre-sac, ce qui nous permit de nous dégager de notre traquenard, à portée, pour ainsi dire, de la gueule monstrueuse de l'ennemi. Campbell, un des nôtres, étant parvenu à saisir un fusil, fit feu sur la bête, qui, blessée grièvement à l'un de ses pieds de devant, se décida à battre en retraite, à notre grande satisfaction. Bien qu'il ne pût trotter que sur trois jambes, nous ne le rejoignîmes qu'après une course d'un bon mille. Je le tirai à vingt pas

et l'abattis d'une balle dans le cœur. C'était un vieux mâle, ayant atteint les plus grandes dimensions de son espèce. Sa chair nous fournit de la viande de boucherie, sa graisse du feu et du luminaire, sa peau une magnifique fourrure.

« Le 14 juin nous rentrâmes à bord, après soixante jours d'absence, rendant grâce au Tout-Puissant de la divine protection qu'il nous a accordée. Je revins, du reste, avec l'intime conviction qu'aucun vaisseau, quel qu'il soit, n'a jamais pu naviguer le long de la plage que nous venons d'explorer, à cause des nombreux récifs qui la bordent.

« La terre, comme la mer, offre dans ces parages un caractère étrange de solitude et de tristesse. De tous les côtés s'y développait devant nous un horizon de neige, où pas un point saillant n'arrêtait nos regards. Notre présence dans ces lieux inanimés semblait être à la fois une discordance et une intrusion. »

Journal du lieutenant Mac Clintock.

Dans l'île Melville, au contraire, la division de l'ouest dut vérifier l'assertion de Parry, qui signale cette terre comme une station privilégiée de la création animale des régions arctiques. En y mettant le pied, le lieutenant Mac Clintock se vit entouré d'une

incroyable quantité de gibier : ours, rennes, bœufs musqués, renards, lièvres et ptarmigans[1], et bien qu'on ne fût encore qu'au milieu de mai, les pentes des collines étaient déjà en partie dégagées de neige et revêtues d'un tapis de mousse, de saxifrages et de gazon. Ce développement de la vie organique, si rare à l'ouest du Lancaster-Sound, doit être attribué à la constitution géologique de l'île, à la condition inconnue des contrées plus occidentales, ou plus probablement encore au voisinage d'une mer ouverte dans le nord.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les pièces de gibier tombées sous les coups du lieutenant ou de ses gens. « Mais, dit-il, l'abondance devint telle parmi nous, que le même jour nous avions à déjeuner un ragoût de pemmican et de ptarmigans, des biftecks d'ours frits dans de la graisse de porc, et enfin du chocolat. Mes hommes ne savaient guère distinguer les différents mets ; leur zèle s'appliquait uniquement à bien remplir la marmite, et, comme tous les appétits étaient également aiguisés, nous n'éprouvions jamais aucune difficulté à la vider.

« Un jour, ayant découvert un troupeau de bœufs musqués à deux milles de nous, la perspective d'augmenter notre ration quotidienne de grosse

1. *Lagopus rupestris*, espèce de gelinotte.

venaison, et surtout le désir de m'assurer les moyens de prolonger mon excursion, me déterminèrent à prendre ma carabine et à me mettre en campagne. Le troupeau consistait en huit animaux parvenus à leur développement. Ils ne commencèrent à m'apercevoir que lorsque j'étais à deux cents pas d'eux. D'abord ils prirent le galop; puis, s'arrêtant brusquement, ils formèrent un demi-cercle très-serré, en baissant la tête et en présentant leurs cornes recourbées, dont l'ensemble rappelait ces rangées de crochets qu'on voit dans les boutiques de nos bouchers. A cent pas je fis halte, épiant un moment favorable; enfin, le plus gros taureau de la troupe ayant fait un mouvement qui mit son flanc à découvert, je fis feu et il tomba. Les autres, sans grand trouble ni émoi, gardèrent leur ordre de bataille tant qu'ils m'eurent en vue; sans faire aucune attention à leur compagnon foudroyé, ils se remirent à chercher leur pâture, en grattant la neige avec leurs cornes. Il ne m'eût pas été difficile de détruire tout le troupeau si je l'avais voulu.

« Le 28 mai, par un temps clair, nous aperçûmes la terre de Bank, dans l'ouest sud-ouest. Elle paraissait très-élevée et composée de rochers escarpés, entrecoupés de profonds ravins. Le même jour, atteignant l'extrémité occidentale de l'île Melville, nous vîmes la côte se terminer au nord-est par un cap d'un aspect majestueux. Au delà s'ou-

vrait le golfe de Liddon; puis, au nord de celui-ci, dans un lointain considérable, on pouvait distinguer une côte d'une grande hauteur, se prolongeant dans l'ouest à perte de vue. »

De ce point, le lieutenant se dirigea, à travers le golfe de Liddon, vers Bushnan-Cove, ce lieu de campement si vanté pour l'abondance du gibier dans la relation de Parry. Dans la supposition que Franklin aurait tenté de revenir du nord vers la terre de Bank, Bushann-Cove lui eût offert une station qui n'était pas à dédaigner. Mais ce lieu ne portait encore que les vestiges du campement de Parry, aussi frais, après trente et un ans, que s'ils eussent daté de la veille.

Les débris d'un chariot abandonné en 1820 fournirent du feu pendant quatre jours aux voyageurs de 1851. Ils trouvèrent aussi, dans un vase de fer-blanc recueilli dans un coin du ravin, un mélange de graisse et d'huile de lin qui leur fut d'autant plus utile qu'ils avaient consommé depuis plusieurs jours tout ce qu'ils avaient en combustible de ce genre, et qu'il ne leur restait plus qu'une lampe à esprit-de-vin pour faire cuire leurs aliments.

Le 2 juin, la petite troupe commença à rétrograder à travers l'intérieur de l'île, et le 7 ils atteignirent Winter-Harbour, où ils purent ajouter une inscription nouvelle à celle qui, gravée par les soins de Parry sur un rocher remarquable

de la côte, rappelle l'hivernage de *l'Hécla* et du *Griper*.

« La faune arctique comptait en ce lieu de nombreux représentants : des bœufs musqués, des rennes, des canards sauvages, des pluviers, des

Rocher monumental à l'île Melville.

ptarmigans et des chevaliers[1] y vaguaient de tous côtés en quête de leur pâture. Quand nous nous approchâmes du rocher où se trouve l'inscription, un lièvre, qui avait établi son gîte sous le mo-

1. *Tringa candida*, échassier longirostre de la classe des scolopax.

nolithe, accourut au-devant de nous, s'assit tranquillement à une vingtaine de pas pour nous contempler, et rentra ensuite dans son trou sans grande hâte. Durant la journée qui suivit, il s'établit des rapports d'amitié entre nous et ce petit animal, qui trottait familièrement autour de la tente et se laissait presque toucher. Quelques-uns de nos gens auraient désiré l'emporter aux vaisseaux comme un échantillon de Winter-Harbour, disaient-ils; mais je m'y opposai, ne voulant pas qu'une confiance touchante fût payée par une aussi noire trahison. Je n'ai jamais vu aucun animal dans l'état de nature qui fût si complètement exempt de la crainte de l'homme; et je trouve dans cette circonstance une preuve de plus que nos malheureux compatriotes n'ont pas passé par là. »

Ainsi, les lièvres, les rennes, les bœufs musqués, toutes les espèces herbivores, qui n'avaient jamais rencontré l'homme, ne semblaient pas effrayés à sa vue. Les loups, et même les ours blancs, quand ils n'étaient pas poussés par la faim, fuyaient au contraire à son seul aspect. N'y a-t-il pas là un sujet remarquable d'étude zoologique, et ne pourrait-on pas en inférer que la méfiance est un instinct inhérent à la férocité?

Après avoir rallié à l'île de Byam-Martin le détachement de M. Bradford, qui avait opéré la reconnaissance complète de cette île et de la côte o-

rientale de la terre de Melville sur près d'un degré et demi de latitude, la division du lieutenant Mac Clintock rejoignit les navires, le 4 juillet, sans avoir éprouvé d'accidents fâcheux.

Exploration du canal de Wellington.

Pendant que les lieutenants du commandant Austin employaient, comme nous venons de le décrire, les jours du printemps de 1851, le capitaine Penny et son état-major effectuaient l'exploration du canal de Wellington. Le commandant avait confié à son second, le capitaine Stewart, l'examen de la partie du North-Devon qui forme à l'orient la côte du détroit, et au docteur Goodsir celui des îles Cornwallis et Bathurst, qui le limitent à l'occident. L'organisation de ces deux divisions était la même que celle des détachements du capitaine Austin, si ce n'est que plusieurs traîneaux étaient tirés par des chiens. Ces animaux, fort utiles comme bêtes de trait pendant le jour, étaient fort gênants pendant la nuit, à cause de leurs aboiements continuels et de leur voracité, qui exigeait une surveillance permanente sur les approvisionnements. Les incidents de ces excursions étant fort semblables à ceux que nous avons déjà rapportés, nous n'en reproduirons ici que les résultats généraux. Le 30 mai, le capitaine Stewart, arrivant au débouché sep-

tentrional du chenal étroit qui, placé entre le North-Devon et l'île Baillie-Hamilton, fait communiquer le canal de Wellington avec le canal de la Reine, se trouva, à son grand étonnement, en face d'une mer complétement découverte et sans glace. De tous les côtés des vols considérables d'oiseaux traversaient l'espace ; des palmipèdes et des phoques se jouaient sur les eaux, tandis que sur les bords de la glace du détroit des ours blancs se promenaient guettant leur proie. C'était enfin le contraste frappant d'une mer animée par des millions de créatures vivantes avec le désert de neige que le capitaine venait de traverser pendant plus de cinquante lieues. Mais n'ayant pas de bateau qui pût lui permettre de profiter de son intéressante découverte, il dut se hâter de revenir sur ses pas pour en donner avis à son chef.

Celui-ci, dans le même temps, monté sur un traîneau à chiens, avait laissé M. Goodsir occupé à la reconnaissance des îles de Bathurst et de Cornwallis, et poussant au nord-est, sur la glace du détroit, vers des hauteurs qu'il avait entrevues de loin dans cette direction, il aborda à l'île Baillie-Hamilton, que le capitaine Stewart avait découverte quelques jours auparavant, de la côte opposée. Parvenu à un cap qu'il nomma pointe Surprise, le commandant Penny aperçut, avec un étonnement semblable à celui qu'éprouvait de son côté son brave

lieutenant, une mer sans glace déroulant ses eaux libres vers le nord-ouest. Sans hésiter un moment, l'infatigable marin revint à ses vaisseaux, fit charger un canot sur un traîneau construit à cet effet, et se remit en route. Le 17 juin, arrivé à la limite des glaces, il lança son canot à la mer et reconnut les bords du canal de la Reine, jusque sous le soixante-dix-septième parallèle. Là, deux caps opposés reçurent de lui les noms de sir John et de lady Franklin; là aussi l'épuisement de ses vivres, ne lui permit pas de profiter davantage de la mer ouverte qui s'étendait à perte de vue vers le nord. Forcé de rétrograder, il ramena son canot au lieu de son embarquement, l'abandonna sur la plage et, à l'aide du traîneau qui l'attendait, il rejoignit ses navires dans la nuit du 25 au 26 juillet, après avoir accompli en six semaines la tentative la plus heureuse de cette campagne si féconde en travaux nautiques.

Retour de la deuxième croisière. — Périls des vaisseaux américains.

Le 1er octobre suivant, l'escadre des capitaines Austin et Penny, ainsi que le yacht de sir John Ross, rentraient en Angleterre. Nous ne doutons nullement que l'état de leurs équipages, épuisés par des efforts surhumains, ne rendît ce retour

nécessaire; cependant le public oisif et blasé, sachant que ces expéditions avaient été approvisionnées pour trois ans, le trouva prématuré et reprocha à leurs chefs de n'avoir pas tenté au moins d'engager leurs vaisseaux dans le canal de Wellington. Mais de l'enquête à laquelle s'est livrée à ce sujet l'amirauté anglaise, et du volume in-folio qui contient ses procès-verbaux, ressort cette conclusion du simple bon sens: *que l'exercice des forces de l'homme et le déploiement de son dévouement au devoir ont des limites dans l'espace comme dans le temps.*

« Tout navire, » a écrit du sein des glaces, où il est resté longtemps détenu, l'un des plus favorisés parmi les explorateurs des régions arctiques[1], « tout navire entraîné au nord et à l'ouest des îles de Parry dans le bassin polaire est nécessairement broyé ! » — « On ne peut pas, dit une autre voix d'une imposante autorité en matière nautique, celle du docteur Scoresby, on ne peut pas prévoir ou éviter, dans ces mers, l'arrivée des glaçons qui vous écrasent de leur poids. Dans le cours d'un seul été, trente baleiniers ont ainsi disparu dans le nord de la baie de Baffin. J'en ai vu un aplati en trois minutes entre deux immenses murailles de glace, qui, se rapprochant avec une effroyable rapidité,

1. Le capitaine Mac Clure de *l'Investigator*.

le firent disparaître, corps et biens, dans leur monstrueux embrassement, sans qu'il en restât d'autres traces que le boute-hors de son mât d'artimon surgissant au-dessus de ce tombeau flottant. J'ai vu un autre bâtiment dressé sur sa poupe entre deux blocs de glace, comme un cheval qui se cabre sur ses jambes de derrière. Deux autres, sous mes yeux, ont été percés de part en part, comme à coup de lances, par des glaçons aigus de plus de cent pieds de longueur, qui se rejoignirent à travers les bordages.

Pour donner une idée des périls courus par l'expédition de 1850-51, il suffit, du reste, de citer l'exemple des vaisseaux américains qui y prirent part. Entraînés dans le canal de Wellington vers la fin de septembre 1850, ces bâtiments y devinrent le jouet des glaçons, des vents et des courants. Enveloppés sous le 75° 25′ de latitude par une banquise qui dérivait vers le sud, ils furent ramenés par une force irrésistible dans le Lancaster-Sound, au milieu de chocs et de secousses d'une telle violence qu'ils ne pouvaient garder ni feu ni lumières à bord, où tout ne tarda pas à geler sous une température de 18° au-dessous de zéro. Durant l'hiver entier, il leur fut impossible de se délivrer de l'étreinte de la glace, dont les convulsions sous-marines les portaient quelquefois sur les flancs et même sur les sommets de ses

aspérités extérieures. Pendant tout ce temps les équipages se tinrent constamment prêts pour l'abandon des navires, et pendant trois semaines n'ôtèrent pas leurs habits. Ce ne fut que le 10 juillet, après dix mois de cet emprisonnement sans exemple, et une dérive non moins extraordinaire de près de quatre cents lieues, que le capitaine de Haven parvint à dégager ses vaisseaux, vers le milieu de la mer de Baffin !

CHAPITRE II.

TROISIÈME CROISIÈRE.

1851-1853.

Le lieutenant Bellot et le capitaine Kennedy, 1851-1852. — Les capitaines Belcher et Inglefield. — Campagne de 1852. — Mort de Bellot. — Rapport de M. de Bray.

Le lieutenant Bellot et le capitaine Kennedy, 1851-1852.

Pendant qu'ils regagnaient les ports des États-Unis, les vaisseaux américains communiquèrent avec *le Prince-Albert*, bâtiment frété par lady Franklin, et qui retournait seul hiverner dans les parages de l'ouest. Cet excellent petit navire, auquel, suivant l'expression de son brave commandant, le capitaine Kennedy, « il ne manquait que la parole, » avait pour second un volontaire français, le lieutenant Bellot, qui avait sollicité et obtenu comme une faveur du ministère de la marine d'aller représenter notre nation dans la grande

croisade entreprise par la marine anglaise contre le sombre et mystérieux génie du pôle.

La rare instruction et la généreuse ardeur de ce jeune officier ont puissamment contribué aux résultats importants de cette expédition, qui, eu égard aux faibles moyens dont elle disposait, a prouvé, à l'égal des plus brillantes de cette époque, ce que peuvent des hommes qui unissent au courage le savoir et l'habileté.

Empêché par les glaces accumulées dans le détroit de Barrow de correspondre avec les capitaines Austin et Penny, qui d'ailleurs effectuaient déjà leur retour, *le Prince-Albert* fut forcé de s'engager immédiatement dans l'entrée du Régent, où il prit un bon mouillage pour l'hiver dans la baie de Batty, sur la côte orientale du North-Somerset. De ce point le capitaine Kennedy et son adjoint français entreprirent une série d'excursions dont le périmètre, de plus de deux cents lieues, comprend toutes les côtes du North-Somerset, la traversée du détroit de James Ross, celle de la péninsule septentrionale de la terre de Victoria, sur laquelle ils croisèrent plusieurs fois les routes des détachements du capitaine Ommaney, et enfin le trajet du cap Walker à la baie de Batty. Nulle part, pas plus que leurs devanciers, ils ne rencontrèrent la plus légère trace de *l'Érèbe* et de *la Terreur*, mais au fond de la baie Brentford ils découvrirent

un court et étroit canal qui unit les eaux de la passe du Régent à celles de l'ouest et sépare le North-Somerset de la presqu'île de Boothia. Ce détroit, qui avait échappé en 1830 et 1848, aux recherches des deux capitaines Ross, a reçu et consacrera dans l'avenir le nom de notre compatriote Bellot.

Ces excursions, dont l'une ne dura pas moins de trois mois, furent menées à terme au plus fort de l'hiver, alors que le soleil restait plongé au-dessous de l'horizon. On regrettera toujours que, contrairement à l'opinion formelle de Bellot lui-même, le capitaine Kennedy, trompé par l'apparence innavigable que lui présentait le détroit de Peel[1] entièrement encombré de glaces et d'écueils, ait dirigé ses investigations vers l'ouest et le nord, au lieu de les pousser dans la direction du sud, où les plages inexplorées de l'*île du roi Guillaume* gardaient depuis trois ans et devaient garder sept années encore inaperçus les funèbres vestiges de l'expédition perdue. Néanmoins, il ressort des recherches dirigées par les deux chefs du *Prince-Albert*, plus que d'aucune autre peut-être, que les constitutions européennes habilement ménagées peuvent supporter les plus extrêmes rigueurs des climats polaires.

1. Aujourd'hui *détroit de Franklin*.

» Notre petite troupe, écrit à ce sujet le capitaine Kennedy, se composait seulement de cinq ou six marins. De légers traîneaux indiens, que des chiens esquimaux aidaient à tirer, portaient les provisions et les bagages. Les premières consistaient principalement en pemmican ; j'y avais fait ajouter quelques sacs de biscuits, avec un peu de thé, de sucre et de farine. Nous avions puisé d'utiles ressources dans l'ancien dépôt des approvisionnements de *la Fury*, qui, après trente ans passés sous le climat polaire, étaient non-seulement parfaitement conservés, mais supérieurs en qualité à la plupart de ceux dont on munit aujourd'hui les vaisseaux destinés aux campagnes de découvertes.

« A six heures ordinairement j'éveillais tout mon monde, et les préparatifs de la marche du jour commençaient aussitôt. D'abord le déjeuner ; ensuite venait l'empaquetage de notre literie et de nos ustensiles de cuisine; puis le chargement des traîneaux, l'attelage des chiens, et enfin le départ. J'ouvrais la marche, et M. Bellot, avec le reste de la troupe et les quatre traîneaux à la file, suivait exactement ma trace. Après chaque heure écoulée, une halte de cinq minutes était accordée pour reposer les hommes et laisser respirer les chiens. Toutes les fois que le temps le permettait, on observait les chronomètres pour déterminer la lon-

gitude et la latitude, et, grâce à ce que nos cadres d'observations étaient chaque soir tracés d'avance pour le lendemain, nous ne dépensions jamais plus d'une demi-heure pour déterminer le point où nous nous trouvions. La construction de la hutte de neige et les préparatifs du souper achevaient notre tâche quotidienne, qui rarement était terminée avant dix heures du soir.

« Nous ne tardâmes pas à devenir tous fort experts dans la construction de ces huttes à la mode des Esquimaux, qui furent notre seul abri pendant tant de nuits. Nous les trouvions bien supérieures aux tentes, trop lourdes d'ailleurs pour être transportées par une troupe aussi faible que la nôtre... Quand nous avions terminé notre cloison de neige et qu'elle était close de toute part comme la coquille d'un œuf, la flamme d'une bougie ordinaire ou d'une lampe à esprit-de-vin suffisait pour entretenir à l'intérieur une douce température et pour chauffer en outre la pinte de thé qui formait la ration de chacun de nous. Nous usions de ce breuvage chaud soir et matin, et dans notre situation il avait pour nous plus de prix que tous les trésors d'Ophir. Lorsque le mauvais temps interrompait la marche, nous ne faisions qu'un seul repas chaud pour épargner le combustible, et les autres repas consistaient simplement en pemmican et en biscuit mélangé de glace. Nous mangions également

tout gelés, faute de moyen de cuisson, les ptarmigans que nous abattions sur la route. Quant aux chiens, quelques morceaux de vieux cuir formaient leur ordinaire, et ils ne souffrirent pas trop de ce régime. Pendant tant de jours de fatigues je n'ai jamais eu qu'à me louer de mon escorte; je l'ai toujours trouvée empressée à me suivre; mais le jeune et noble M. Bellot était le plus actif et le plus vaillant de notre petite bande.

« Je ne puis trouver d'expressions assez vives pour témoigner mon admiration de sa conduite pendant tout le voyage. Par son instruction supérieure, il a constamment assuré la bonne direction de nos opérations, en même temps que, par l'heureuse disposition de son caractère, il a soutenu nos hommes dans leurs travaux les plus difficiles, en partageant tout avec eux, même la fatigue du halage des traîneaux. »

Les capitaines Belcher et Inglefield
Campagne de 1852-1853.

Tel était l'homme qui, toujours le premier à l'heure du dévouement, a péri en août 1853 dans les dangereux parages du canal de Wellington.

Dès l'été de 1852, la lutte de l'art nautique contre les éléments du Nord avait repris de nouvelles proportions. Cinq navires de la marine royale

J. R. BELLOT.

anglaise, *l'Assistance*, *la Résolue* et *l'Etoile-du-Nord*, bâtiments à voiles, et deux steamers, *le Pionnier* et *l'Intrépide*, se trouvaient réunis dans le détroit de Barrow sous les ordres des capitaines Belcher et Kellet. Un sixième vaisseau, le steamer *l'Isabelle*, était allé visiter les recoins septentrionaux de la mer de Baffin, où les récits d'un Esquimau plaçaient une scène de naufrage, l'incendie de deux navires et le massacre de leurs équipages. Chargé spécialement par lady Franklin de diriger cette mission de confiance, le capitaine Inglefiel explora avec le plus grand soin toutes les plages des Higlands arctiques indiquées comme ayant été le théâtre du drame supposé, mais il n'en trouva de preuves et de vestiges nulle part. Des naturels, interrogés en masse ou isolément, il n'obtint aucun aveu, aucune déposition douteuse; de leurs demeures livrées au plus sévère examen, de leurs sépultures fouillées, il ne s'éleva contre eux aucun témoignage; nulle part des débris de bois, de métaux, d'objets européens; partout enfin la négation muette, mais absolue, du récit groënlandais propagé en Europe par le vieil amiral Ross.

Ce devoir rempli, le capitaine Inglefield, pénétrant dans l'entrée de Smith, en avait vu s'élargir devant lui les rivages mal indiqués ou inconnus jusqu'alors. Le 27 août, doublant à portée de pis-

tolet le cap Alexandre, il découvrit une mer sans glace et sans borne du côté du nord. Les pentes des promontoires que rangeait *l'Isabelle* étaient couvertes d'une mousse abondante, et cette végétation arctique revêtait jusque par delà le 78° 35′, limite extrême atteinte par le capitaine Inglefield, les deux côtés du détroit, qu'il faut désormais reconnaître comme le plus vaste et le plus direct de tous ceux qui font communiquer le bassin polaire avec la mer de Baffin.

Rejetée de ces hautes latitudes vers le sud par une redoutable tempête, *l'Isabelle* visita ensuite l'entrée de John, autre grand canal courant à l'ouest et au nord-ouest, entre de hautes falaises volcaniques dont les escarpements abrupts défient le pied de l'homme. Après avoir payé de plus d'un péril l'honneur de faire le premier la géographie de ces côtes de fer, Inglefield regagna l'Angleterre à la fin de 1852.

Au printemps suivant, il repartait de nouveau pour rejoindre l'escadre du détroit de Barrow avec le brick *le Phénix*, le transport *le Breadalbane* et le lieutenant Bellot, dont il s'était empressé d'accepter les services volontaires.

Arrivés au commencement d'août à l'île Beechey, ils n'y trouvèrent que *l'Étoile-du-Nord*, qui restait à ce mouillage comme stationnaire. Le capitaine Pullen, commandant de ce navire, leur apprit que,

pendant l'été précédent, la mer, plus libre qu'elle ne s'était montrée depuis bien des années, avait permis au capitaine Belcher de remonter le canal de Wellington jusque sous le 77° de latitude, où il avait hiverné avec *le Pionnier* et *l'Intrépide*, tandis que le capitaine Kellet, poussant droit à l'ouest, avait enfin pu atteindre l'île de Melville, fermée aux vaisseaux depuis le voyage de Parry; il y attendait ses camarades de *l'Investigator* et de *l'Entreprise*, partis en même temps que lui du détroit de de Behring, mais par la voie du nord-est, tandis qu'il en était revenu par celle du cap Horn.

Mort de Bellot.

Le Phénix apportait d'Angleterre des dépêches de l'amirauté pour le capitaine Belcher. Les lui faire parvenir à travers les glaces, les courants et les tempêtes du détroit de Wellington était une tentative aussi nécessaire que dangereuse. Le lieutenant Bellot s'offrit pour remplir cette mission. Le 16 août il se lança avec un traîneau et quatre hommes dans la direction du nord.

Le 18 août de grand matin, il atteignit la limite des glaces et lança à l'eau pour s'y embarquer un bateau Halkett (canot en caoutchouc) qu'il avait apporté. Mais le vent était violent et contraire, et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que

deux des marins, emportant avec eux le bout d'une ligne, parvinrent à gagner le rivage avec le canot.

Les deux autres, restés sur la glace avec le lieutenant, se mirent à décharger le traîneau et à faire passer à leurs camarades, au moyen de la ligne, tous les approvisionnements qu'il portait. Ils venaient de terminer cette tâche et s'efforçaient de ramener à eux le canot, lorsque, tout à coup, la glace, poussée par une rafale du sud-est se mit en mouvement et les emporta rapidement au milieu du détroit.

L'état de la mer et de l'atmosphère était tel qu'ils ne pouvaient songer à se servir de leur canot, qu'ils étaient parvenus à ramener à eux après de longs efforts. Pour s'abriter du froid et du vent, ils se taillèrent alors, avec leurs couteaux, dans le flanc d'un pli de la glace, une sorte de gîte ; puis ils s'y blottirent tristement. Le lieutenant ne dissimula pas à ses compagnons les périls de leur situation. « Elle me semble désespérée, dit-il, car nous sommes entraînés vers le nord; mais je connais les devoirs d'un officier, et j'aime mieux en ce moment *être ici* qu'à terre. Ayons confiance en Dieu ! »

Il était huit heures du matin quand Bellot se leva pour passer derrière le monticule glacé afin de reconnaître l'état des choses; la tempête en ce

moment rugissait dans toute sa rage. Quelques minutes s'écoulèrent, puis d'autres encore, et les marins, ne le voyant pas revenir, l'appelèrent à haute voix. Ne recevant pas de réponse, ils parcoururent le champ de glace, et n'aperçurent que le bâton de voyage du malheureux lieutenant. Il flottait sur le bord opposé d'une large crevasse où son maître, sans doute précipité par la bourrasque, avait trouvé son tombeau.

Les deux survivants, sans feu, sans aliments, car leur traîneau avait été entièrement déchargé, passèrent vingt-quatre heures sur l'homicide glaçon. Ayant fini pourtant par rencontrer sur leur route un autre champ de glace échoué sur un bas-fond, ils y sautèrent; puis, à l'aide d'une rame qui leur restait, ils accrochèrent un glaçon assez fort pour les porter, assez petit pour être manœuvré comme un radeau. Ils s'en servirent pour gagner le rivage.

Les détails précédents ont été puisés dans les dépositions soigneusement recueillies de ces deux hommes, écloppés et invalides depuis cette terrible nuit. Ainsi périt à vingt-sept ans un homme qui promettait d'être une des gloires de la marine française. Partout où il a passé , dans sa courte carrière, il a laissé d'honorables souvenirs et des regrets. Dans une lettre qui a été rendue publique, lady Franklin a dit de lui : « Il n'est plus, ce brave

et généreux jeune homme que j'aimais comme un fils, à qui je dois tant, qui représentait si noblement l'honneur et la chevalerie de la France, et que tous nos marins aimaient et respectaient comme un frère.... Il est mort comme il a vécu, en héros et en chrétien ! » D'un autre côté, le général Sabine, l'illustre physicien, le savant compagnon de voyage des J. Ross et des Parry, a rendu à notre compatriote ce glorieux témoignage : « En vérité, j'ai rarement rencontré son égal, jamais son supérieur ! » Enfin les Esquimaux eux-mêmes, les pauvres pêcheurs de la baie de Pound, en apprenant du capitaine Inglefield à son retour la mort du jeune marin dont ils avaient éprouvé la bonté et admiré le courage, ont éclaté en pleurs en s'écriant : « Pauvre Bellot ! pauvre Bellot ! »

En élevant, sur une des grandes places de sa métropole, un monument à la mémoire du jeune Français tombé dans les rangs des siens en combattant le grand ennemi de notre siècle — *l'inconnu*, l'Angleterre s'est honorée elle-même.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les préparatifs de l'amirauté anglaise pour la croisière de 1852 avaient dépassé tout ce qu'elle avait fait jusque-là en ce genre et dans le même but. A bord des cinq navires confiés à la direction de sir Ed. Belcher, tout, équipement, approvisionnements, matériel

et personnel, avait été l'objet des soins les plus judicieux, du choix le plus sévère. Leurs équipages, composés uniquement de vétérans des mers arctiques, avaient pour commandants les chefs les mieux trempés des précédentes expéditions. C'était pour les steamers *le Pionnier* et *l'Intrépide*, les capitaines nouvellement promus, Osborn et Mac Clintock; pour *la Résolue* et *le North-Star*, les capitaines Kellett et Pullen, revenant l'un et l'autre du détroit de Behring. Enfin sur *l'Assistance* flottait le pavillon de sir Belcher.

Les opérations de chacun de ces navires ont donné lieu à de volumineux rapports, parmi lesquels nous sommes heureux de trouver celui de M. de Bray, officier de la marine française, qui, à l'exemple de Bellot, servait comme volontaire à bord de *la Résolue*.

Rapport de M. de Bray.

« L'expédition arctique sous le commandement de sir Edward Belcher quitta Woolwich le 16 avril 1852, pour se rendre à Stromness (îles Orcades), afin d'attendre les derniers ordres. Le 29 avril, nous quittions cette dernière place, ayant à bord provisions et combustible pour trois ans, et munis de tous les ustensiles avec lesquels nous allions avoir à lutter contre les glaçons fixes ou flottants.

« Les premières glaces furent aperçues le 20 mai 1852, à environ 50 milles nord du cap Farewell, sans toutefois arrêter notre course, et le 29 mai nous arrivions au mouillage de Kronsprins (îles Whale-Fish), sur la côte ouest du Groënland. *L'Assistance*, *la Résolue* et les deux vapeurs complétèrent leurs provisions à bord du transport *le North-Star*, et le 5 juin nous quittions Kronsprins pour le mouillage meilleur de Lievely, sur l'île Disko, où nous arrivâmes le 6.

« Cette place étant l'un des principaux établissements danois dans la baie de Baffin, nous pûmes nous y procurer facilement des chiens esquimaux, des effets d'habillement et des peaux de phoque pour mocassins.

« D'après les renseignements donnés par le gouverneur de Lievely, la saison ayant été reconnue favorable, nous essayâmes de passer par le détroit de Waïgatz, entre l'île Disko et la terre de Groënland ; mais les glaces nous arrêtèrent, et nous fûmes obligés de revenir sur nos pas et de passer dans l'ouest de Disko, faisant route au nord pour l'établissement de Uppernavick, où nous arrivâmes le 19 juin, rencontrant une grande quantité de glaces flottantes et quelques *icebergs* (ou montagnes de glace).

Dans la soirée du 20 juin, un fort grain de neige nous obligea de quitter précipitamment cette place;

« Pendant ce second hiver, tous les efforts furent mis en œuvre pour préserver la santé des hommes, qui étaient beaucoup plus nombreux que l'hiver précédent, car nous avions en plus l'équipage de *l'Investigator*, et, grâce à la viande fraîche que nos chasseurs avaient pu nous procurer sur l'île Melville, nous fûmes à même d'éviter le scorbut, qui ne se montra que très-légèrement. Un traîneau expédié à l'île Beechey, le 4 mars 1854, pour communiquer avec sir Edw. Belcher, revint à bord le 11 avril, apportant l'ordre d'abandonner *la Résolue* et *l'Intrépide*, et de diriger les hommes sur l'île Beechey où se trouvait *le North-Star*. Les navires furent préparés à cet effet et on les mit en état de prendre la mer, complétement arrimés, la machine du vapeur prête à marcher, de manière à les trouver en état d'être occupés de nouveau si nous les rencontrions en sortant du détroit de Barrow.

« Le 8 mai, je quittai *la Résolue*, avec un convoi composé des malades, et j'arrivai à l'île Beechey le 25; trois jours apres, le capitaine Kellett nous y rejoignit avec tous les officiers et équipages des deux navires.

« Le 2 avril 1854, deux traîneaux avaient été expédiés : l'un sous le commandement du lieutenant Mecham, se rendit aux îles de la Princesse-Royale, dans le détroit du Prince-de-Galles (pre-

« Le 30 juin, nous rencontrâmes les baleiniers à l'entrée de la baie de Melville, n'attendant qu'un moment favorable pour traverser la baie de Baffin.

« Enfin après un mois de rude travail, ayant eu à lutter contre l'étreinte des glaces et contre tous les dangers de cette navigation, *la Résolue*, accompagnée de *l'Intrépide* et du *North-Star*, atteignit le Cap-York le 1er août 1852. Nous espérions rencontrer là *l'Assistance* et *le Pionnier*, que nous avions perdus de vue peu de jours avant; mais, ne les y trouvant pas, nous communiquâmes avec les Esquimaux, leur donnant quelques présents, et fîmes route sur le cap Warrender, pointe nord de l'entrée du détroit de Barrow, ayant la mer ouverte devant nous. Le 9 août, nous arrivâmes à l'île Beechey, où *l'Assistance* et *le Pionnier* nous rejoignirent trois jours après. L'île fut examinée soigneusement pendant notre séjour, mais rien ne fut découvert qui pût ajouter aux notions déjà obtenues par l'expédition précédente. Les trois tombes avec inscriptions et dates prouvent sans aucun doute que sir John Franklin passa un hiver sur cette île; mais tout le reste est un mystère, car rien n'a été trouvé qui puisse indiquer quelles étaient ses intentions quant à la route qu'il avait résolu de suivre. L'île Beechey ayant été choisie comme le centre de nos futures opérations, *le North-Star* reçut l'ordre de se préparer à hiverner,

tandis que *l'Assistance* et *le Pionnier*, sous la direction de sir Edward Belcher, prenaient la route du détroit de Wellington, nous laissant, avec *l'Entreprise*, poursuivre notre route dans l'ouest sous les ordres du capitaine Kellett.

« Ayant traversé l'entrée du détroit de Wellington, nous longeâmes la côte sud de l'île Cornwallis, où *la Résolue* échoua, mais n'éprouva heureusement aucune avarie sérieuse et perdit seulement une partie de sa fausse quille. Les glaces ne nous permettant pas de poursuivre cette première direction, nous nous dirigeâmes sur l'île Loudther, où nous fûmes détenus pendant douze jours. Enfin, après un fort coup de vent du nord-ouest qui libéra des glaces la côte nord du détroit de Barrow, nous fîmes route pour l'île Melville, et arrivâmes le 7 septembre à l'entrée de Winter-Harbour, où sir Edward Parry hiverna en 1819.

« Un dépôt de provisions fut envoyé à terre pour l'usage des traîneaux, qui devaient prendre cette direction dans le printemps suivant, et revenant sur nos pas, nous vînmes prendre position pour notre hivernage à un mille de l'île Dealy. Les préparatifs pour passer l'hiver commencèrent aussitôt, et le 13 septembre la glace était formée autour du navire.

« Cinq traîneaux furent immédiatement organisés pour transporter des dépôts de vivres dans

différentes directions, et, chargé de la conduite de l'un d'eux, je partis le 22 septembre pour le cap Providence, et retournai à bord le 8 octobre, précédant de peu de jours le lieutenant Mecham, qui rapportait des nouvelles très-importantes.

« Ayant visité soigneusement Winter-Harbour, il y avait trouvé un document laissé depuis peu par le capitaine Mac Clure, de *l'Investigator*, annonçant que ce navire avait réussi à se frayer un passage à travers les glaces dans l'ouest, et, longeant la côte nord d'Amérique, était arrivé à la terre de Bank, dans le détroit de Barrow, et avait ainsi trouvé une solution au fameux problème du passage du nord-ouest.

« Le 4 novembre, le soleil disparut au dessous de l'horizon pour ne revenir que le 5 février 1853.

« Afin de passer aussi agréablement que possible les interminables lenteurs de l'hiver, tout fut mis en œuvre pour occuper les hommes. A cet effet, un théâtre et une école furent établis, ainsi que des heures régulières de promenade, soit sur la glace marine lorsque le temps le permettait, soit sur le pont dans le cas contraire. Un système constant de ventilation fut organisé dans toutes les parties du navire, permettant ainsi de conserver toujours, au moyen du calorifère, une température à peu près égale.

« La température la plus basse, marquée par le thermomètre, pendant ce premier hiver fut 52° centigrades au-dessous de zéro. Le commencement de l'année 1853 fut employé à achever nos préparatifs pour le voyage du printemps. Le plan de recherche fut divisé en quatre sections : le capitaine Mac Clintock, de *l'Intrépide*, fut chargé de l'exploration des parages nord-ouest de l'île Melville; le lieutenant Mecham, dut marcher à l'ouest; le lieutenant Hamilton, au nord-est, et le lieutenant Pim dut se rendre à la baie de Merci (terre de Bank), derniers quartiers d'hiver de *l'Investigator*.

« Le lieutenant Pim se mit en marche le premier, quitta le navire le 10 mars, avec un traîneau et sept hommes, qu'accompagnait le docteur Domville, dans un traîneau attelé de six chiens.

« Le 4 avril, tous les autres traîneaux prirent leurs différentes directions, et il ne resta à bord des deux navires que deux officiers et sept hommes.

« J'avais en charge un traîneau de huit hommes, et j'accompagnai le capitaine Mac Clintock dans la première partie de son voyage. Traversant l'île Melville, nous arrivâmes dans le fond de la baie Hécla et Griper ; de là, nous fîmes route le long de la côte, dans la direction du nord-ouest, examinant soigneusement tous les replis de cette

côte. Nous arrivâmes ainsi par la latitude de 76 30′ nord et le méridien de 118° ouest de Paris, où la terre, tournant soudainement vers le sud, nous donnait à présumer que nous allions à la rencontre du lieutenant Mecham, qui allait de l'est à l'ouest, en suivant la côte sud de l'île Melville. Afin d'éviter cette rencontre, le capitaine Mac Clintock quitta l'île Melville et fit route sur une terre éloignée que nous apercevions depuis quelques jours dans le nord-ouest. Je pris congé de lui le 2 mai, lui laissant des provisions pour cinquante-six jours, et je retournai à bord, où j'arrivai le 18 mai, rapportant sur mon traîneau l'un de mes hommes qui était mort soudainement en route.

« Pendant mon absence, le lieutenant Pim était revenu à bord, après avoir découvert *l'Investigator* dans la baie de Merci, et lorsque j'arrivai, une partie de l'équipage de ce navire était déjà installée sur *la Résolue*.

« Le dernier officier qui revint à bord fut le capitaine Mac Clintock, après une absence de cent cinq jours, pendant lesquels il avait exploré 1148 milles de côte et délimité les contours de la terre la plus occidentale de l'archipel de Parry, l'île du Prince-Patrick.

« Le lieutenant Mecham fut absent quatre-vingt-quatorze jours et explora 1006 milles, et le lieu-

tenant Hamilton, en cinquante quatre jours, explora 585 milles, communiquant en même temps avec un traîneau envoyé de *l'Assistance* à sa rencontre.

« Aucune trace de sir John Franklin ne fut trouvée par ces différents officiers, malgré toutes leurs recherches et leur soigneuse exploration des côtes; il fut, dès lors, évident que *l'Érèbe* et *la Terreur* n'ont jamais poussé leurs recherches dans la direction de l'île Melville.

« Les préparatifs pour prendre la mer furent commencés immédiatement après le retour des traîneaux, en même temps que les arrangements intérieurs du navire furent changés, pour y installer les officiers et l'équipage de *l'Investigator*, autorisés à abandonner leur navire dans la baie de Merci.

« Une maison avait été construite sur l'île Dealy, dans laquelle furent déposés deux cents jours de provisions pour soixante-six hommes. Elle devait servir au capitaine Collinson, de *l'Entreprise*, dans le cas où lui aussi eût été obligé d'abandonner son navire. Un mât fut placé sur le sommet de l'île, afin d'attirer l'attention des voyageurs qui passeraient en vue du littoral, et une boîte en fer-blanc renfermant tous les documents concernant notre propre bâtiment y fut attachée.

« Enfin, le 18 août 1853, à une heure du matin,

les glaces commencèrent à se mouvoir sous l'influence d'un vent violent du nord-ouest, et dans le court espace de trois heures nous faisions voile dans l'est, tout paraissant nous promettre un prompt retour à l'île Beechey. Mais nous comptions sans les glaces, qui bientôt nous arrêtèrent sur la côte est de l'île Melville jusqu'au 10 septembre. La saison avançant rapidement, il fut résolu de tenter un dernier effort, et, profitant d'une fraîche brise du nord, nous larguâmes nos amarres, faisant route dans le sud-est, où nous apercevions à travers la brume un large espace de mer ouvert. Nous n'avancions que très-lentement, malgré l'aide du vapeur qui nous remorquait, à cause de la glace qui commençait à se former et atteignait en quelques endroits 5 centimètres d'épaisseur; enfin le 12 septembre le navire s'étant heurté à une barrière infranchissable, malgré tous nos efforts secondés par une brise très-fraîche, nous commençâmes à regarder notre retour comme très-incertain. Ce ne fut cependant que le 26 septembre que tout espoir fut abandonné et que nous commençâmes à préparer nos quartiers d'hiver, au milieu du détroit de Barrow, en latitude 70° 4′ nord, et longitude 103° 48′ ouest de Paris, ayant dérivé dans l'est avec les glaces, depuis le 12 septembre, de plus de 69 milles en droite ligne.

la Résolue n'échappa même que par miracle au danger de se briser sur les récifs qui se trouvent à l'entrée de la baie et que l'épaisseur de la brume nous empêchait d'apercevoir.

« A dater de ce jour nous entrâmes réellement dans les glaces, nous frayant un passage à travers d'immenses *floes* (ou champs de glaces), et essayant de remonter vers le nord, le long de la côte ouest du Groënland. Les steamers montrèrent alors leur immense utilité dans une semblable navigation ; ils étaient lancés à toute vapeur contre la glace, et agissant alors comme un coin poussé par une énorme puissance, l'obligeaient à s'ouvrir pour nous livrer passage. Quelquefois nous avions recours à la mine et à la scie afin de couper un bassin dans lequel les navires étaient halés, pour les mettre à l'abri de la pression occasionnée par des *floes* de plusieurs milles d'étendue, dérivant devant les fortes brises de nord et de nord-ouest qui sont fréquentes à cette époque.

« A plusieurs reprises cependant les glaces arrivèrent sur nous si rapidement, que cette opération ne pouvant être exécutée à temps, les navires eurent à supporter une violente pression. *La Résolue*, dans une de ces occasions, fut renversée violemment sur le côté de bâbord, et les glaces, envahissant le navire, ne s'arrêtèrent qu'à la hauteur des porte-haubans.

miers quartiers d'hiver de *l'Investigator*), pour s'assurer si *l'Entreprise*, en suivant les traces de ce premier navire, n'était point arrivée au même but. L'autre traîneau, commandé par M. Krabbe, master de *l'Intrépide*, se rendit à la baie de Merci pour voir dans quel état se trouvait *l'Investigator*.

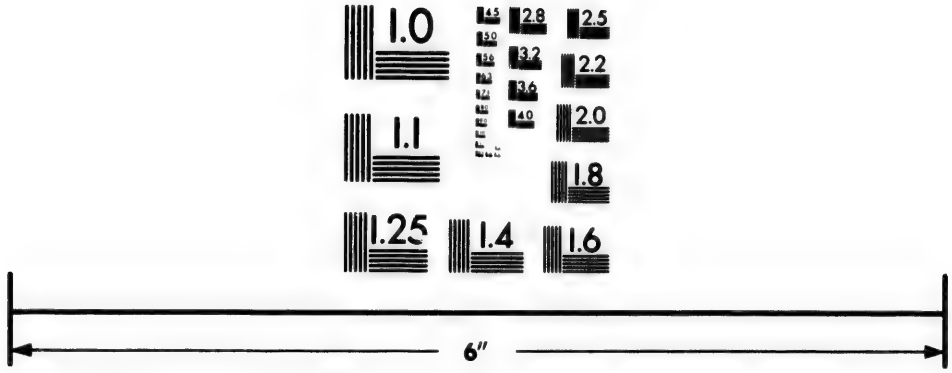
« Ces deux officiers qui avaient été informés de l'abandon de *la Résolue* et de *l'Intrépide* par le lieutenant Hamilton, envoyé dans ce but à leur rencontre, firent route directement pour l'île Beechey, où ils arrivèrent le 12 mai.

« Le lieutenant Mecham avait trouvé au dépôt des îles de la Princesse-Royale un document déposé par *l'Entreprise*, portant que le capitaine Collinson, après avoir suivi la même route que *l'Investigator*, le long de la côte d'Amérique, était arrivé à ces mêmes îles, et que, trouvant le détroit du Prince-de-Galles obstrué par les glaces, il avait essayé de remonter dans l'ouest de la terre de Bank, pour pénétrer dans le détroit de Barrow, mais que, ne pouvant y réussir, il avait été obligé de retourner sur ses pas et d'aller prendre ses quartiers d'hiver dans la baie de Walker, au mois d'août 1852. Le lieutenant Mecham, poursuivant sa route dans le sud, pour atteindre s'il était possible la baie de Walker, arriva à l'île Ramsey, à l'entrée de cette baie, où il trouva un nouveau document annonçant que l'intention du capitaine

Collinson était de poursuivre son voyage, en longeant la côte d'Amérique et de tâcher de pénétrer dans l'est par le détroit du Dauphin et de l'Union. Ayant acquis ces importants documents, le lieutenant Mecham retourna immédiatement sur ses pas, et, stimulé par ses découvertes, accomplit un voyage unique dans les annales des voyages arctiques; il avait parcouru une distance de 1157 milles géographiques en soixante-dix jours, dont huit passés sous la tente à cause du mauvais temps.

« Je fus envoyé immédiatement avec un traîneau et un attelage de dix chiens pour porter ces nouvelles au commandant en chef, qui se trouvait, avec *l'Assistance*, au nord du cap Osborn, dans le détroit de Wellington. Je parcourus cette distance de 60 milles en douze heures, et, après avoir pris un repos de deux jours à bord de *l'Assistance*, je retournai à l'île Beechey, où nous fîmes nos derniers préparatifs pour le départ définitif. »

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.0

CHAPITRE III.

EXPÉDITION DU COMMANDER MAC CLURE.

DU DÉTROIT DE BEHRING A L'ARCHIPEL DE PARRY.

(1850-1853).

Station navale du détroit de Behring. — Campagnes des capitaines Kellett et Moore. — Arrivée du commander Mac Clure sur *l'Investigator*. — Sa confiance et sa résolution. — Il s'engage à l'est, le long du continent américain, dans un chenal où des barques seules avaient passé avant lui. — Rapports fréquents avec les Esquimaux. — Découverte de l'île Baring, du détroit du Prince-de-Galles, de la terre du Prince-Albert. — Lutte et dangers dans le détroit. — Hivernage dans les glaces. — Excursions et chasses sur les terres nouvellement découvertes. — Voyage par terre au détroit de Bank et constatation de l'existence du passage *nord-ouest*. — Les Esquimaux de la terre de Wollaston. — Vaine tentative pour déboucher au nord du détroit. — Navigation périlleuse autour de l'île de Baring. — La mine dans les glaces. — Arrivée dans e détroit de Bank. — Hivernage à la baie de Merci. — Voyage en traîneaux à l'île Melville. — Cruelle déception. — Craintes et projets pour l'avenir. — Troisième hiver. — Apparition inattendue d'un sauveur.

Station navale du détroit de Behring.

Dès 1848, deux navires, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avaient été chargés de stationner dans le

détroit de Behring, soit pour y donner la main à l'expédition de Franklin, dans le cas où elle parviendrait à percer de ce côté, soit pour pousser eux-mêmes des reconnaissances vers toutes les aires de l'horizon qui convergent du pôle vers ce détroit.

Ces navires étaient *le Hérald*, capitaine Kellett, et *le Plover*, aux ordres du commander Moore.

Arrivés dans la mer Glaciale à une époque trop avancée de l'automne, ces officiers ne purent commencer leur croisière que dans le cours de l'été suivant. Du journal de leurs opérations sur les côtes de l'Amérique, de l'Asie et le long de la grande banquise du nord, derrière laquelle, plus heureux que Cook et Beechey, ils entrevirent de hautes et vastes terres, reliant peut-être les archipels de la Nouvelle-Sibérie à celui de Parry, on extrairait une relation pleine d'intérêt pour l'hydrographe et le naturaliste, mais dont les détails excèderaient de beaucoup les limites spéciales qui nous sont tracées. Comme d'ailleurs les commandants du *Hérald* et du *Plover*, dans leurs rapports fréquents avec les indigènes des côtes arctiques, dans leur examen incessant de la nature de ces régions, n'ont rien vu, rien entendu transpiter touchant l'objet spécial de leur mission, nous devons réserver ce qui nous reste de cadre aux rrois entreprises qui sont comme le couronne-

ment de tant d'efforts et de recherches, et à leurs trois chefs dont l'indomptable et religieuse résolution semble résumer les énergies et les dévouements de tous leurs devanciers.

Arrivée de Mac Clure dans le détroit.

Dans l'été de 1850, le capitaine Kellett fut rejoint par un navire arrivant d'Angleterre. C'était *l'Investigator*, confié par l'amirauté au commander Mac Clure, officier qui venait de faire, sous James Ross, la campagne arctique de 1849.

Il avait accompli la traversée du grand Océan, entre les détroits de Magellan et de Behring, avec une rapidité sans exemple; animé par ce premier succès, il déclara sur-le-champ au capitaine du *Hérald* qu'il n'attendait pas pour continuer sa route vers l'archipel de Parry, but que lui assignaient ses instructions, l'arrivée du nouveau chef de la station, le capitaine Collinson, qui le suivait sur *l'Entreprise*. « Je dois, ajouta-t-il en terminant, profiter du temps et de la saison ; je pars sous ma propre responsabilité ; *je découvrirai Franklin ou le passage.* »

Dans la lettre où il a rendu compte de cette entrevue, le capitaine Kellett a écrit encore : « Rien ne m'a jamais frappé comme l'air de résolution et de confiance qui animait Mac Clure en ce mo-

ment. Je suis convaincu qu'il réussira à atteindre l'île de Melville, au moins avec son équipage, si ce n'est avec son vaisseau. »

Depuis cette lettre, trois ans s'étaient écoulés pendant lesquels on n'avait plus entendu parler de *l'Investigator*, lorsqu'à la fin de l'année 1853 une partie de l'équipage de ce navire aborda tout à coup en Angleterre, chargée par son héroïque chef de remettre à l'amirauté un rapport daté de la terre de Bank, et dont nos lecteurs nous sauront gré de trouver ici la plus grande partie.

Rapport de Mac Clure. — Voyage le long de la côte nord de l'Amérique.

« .... Après avoir communiqué pour la dernière fois le 5 août 1850, avec *le Plover*, par 67° 44′ de latitude et la longitude de 162° 16′, *l'Investigator*, poussé par un bon vent de sud-ouest, s'éloigna rapidement dans la direction de l'est.

Au delà du cap Barrow, mon intention était de m'élever droit au nord. Mais constamment repoussé par une banquise solide et continue, je fus ramené le long des rivages du continent américain, dans la route suivie l'année d'avant par les embarcations du *Hérald*.

« Le 8 août, quelques hommes que j'avais envoyés à terre pour élever un cairn sur une pointe

avancée et y déposer une notice de notre passage, rencontrèrent trois Esquimaux. Ceux-ci appartenaient à une tribu de dix tentes, qui était en relation avec la Compagnie russe de la Nouvelle-Archangel.

« Lorsque hier au soir, » dirent-ils à M. Miertsching notre interprète, « nous avons aperçu *ces grand « arbres marchant sur la mer* (les mâts du vaisseau), « toute notre peuplade a été frappée de crainte, « et nous avons été, au nombre de trois, placés « en sentinelles sur le rivage pour épier cette « étrange apparition ! » Ces pauvres gens, parfaitement inoffensifs, mais dont la misère et la saleté étaient affreuses, nous apprirent que la mer était libre sur toute l'étendue de la côte, dans une largeur moyenne de quatre à cinq milles, et qu'il leur fallait deux journées de navigation entre les glaçons pour aller chasser les morses sur la glace fixe, ce qui me parut indiquer une distance d'une quarantaine de milles entre le continent et la partie de la banquise absolument impénétrable aux plus légères embarcations. Jamais, du reste, je n'avais vu des masses aussi compactes que celles qui se montraient dans la direction du nord.

« Ces Esquimaux racontèrent aussi qu'ils avaient vu, l'année précédente, deux bateaux montés par des hommes blancs qui se dirigeaient vers le soleil levant, renseignements qui ne pouvaient dé-

signer que les embarcations du *Hérald* conduites par le lieutenant Pullen [1]. Mais un vaisseau était pour eux une chose toute nouvelle, et qu'ils ne pouvaient qualifier que par l'expression d'*île flottante*.

« .... Le 10, nous passâmes devant l'embouchure du Colville ou Youccou, ce fleuve *russe* qui descend des contre-forts orientaux du mont Saint-Élie et coule parallèlement au Mackensie. Un peu au delà, dans l'île de Jones, nous élevâmes un nouveau cairn et y déposâmes une nouvelle note. Là aussi nous obtînmes, pour un peu de tabac, de quelques Esquimaux attirés de loin par l'aspect inusité de nos voiles, qu'ils appelaient *les grands mouchoirs des hommes blancs*, du gibier et du poisson frais.

« Je saisis avec empressement la première occasion qui se présente pour reconnaître hautement les services signalés que M. Miertsching a rendus à l'expédition. Élevé parmi les frères Moraves du Labrador, ce jeune homme joignait à la patience dévouée de ses coreligionnaires, la plus parfaite connaissance des mœurs et de la langue des Esquimaux.

1. Les trois campagnes du lieutenant Pullen le long des côtes arctiques de l'Amérique, ses deux hivernages dans le bassin du Mackensie et son retour en Angleterre par la baie d'Hudson donneraient lieu à un livre plein d'intérêt et de détails précieux.

Aspect de la mer polaire le long des côtes de l'Amérique.

« Le 21, nous laissâmes à tribord l'île de Garry et le delta du Mackensie. Le 24, un campement d'Esquimaux m'ayant été signalé sur la pointe Warren, j'espérai qu'il pouvait être en communication avec la Compagnie de la baie d'Hudson; je me hâtai donc de clore mes dépêches pour l'amirauté, et je voulus les porter moi-même à terre. Grand fut mon étonnement de voir, en approchant du rivage, les naturels faire les démonstrations les plus hostiles; ils avaient l'arc tendu et le couteau à la main; ils ne se calmèrent que très-difficilement, et grâce à la connaissance parfaite qu'avait de leur langue et de leurs coutumes M. Miertsching, qui avait en outre revêtu, pour cette entrevue, leur costume au grand complet. Nous apprîmes par lui que les tribus de cette partie de la côte, en guerre permanente avec les chasseurs indiens de la Compagnie anglaise [1], n'avaient de rapports commerciaux qu'avec les établissements russes, auxquels, malgré une distance double ou triple, ils préféraient faire passer leurs pelleteries, plutôt que de les céder aux agents anglais.

« Le chef de cette peuplade portait un bouton de cuivre suspendu en manière de boucle d'oreille.

1. Moins de deux mois avant le passage de *l'Investigator*, des Indiens Louchoux, attachés au fort Good-Hope, avaient indignement massacré de sang-froid, dans un guet-apens, six Esquimaux de ces parages.

Je désirai connaître l'origine de ce *bijou*. Il expliqua qu'il provenait d'un homme blanc tué par un des membres de leur tribu, mais que le meurtrier avait pris la fuite à la vue de *l'Investigator*. Cet homme blanc, ajouta-t-il, faisait partie d'une troupe qui avait paru un jour sur la pointe Warren et y avait construit une habitation. D'où venait ce détachement, où était-il allé? nul ne le savait. L'homme tué s'était séparé de ses compagnons, et son corps reposait sous la mousse d'un coteau du voisinage. Interrogé par moi sur la date de cet événement, le chef me répondit que *cela s'était passé l'année dernière ou bien au temps de sa première enfance!* Le lendemain, il me conduisit aux huttes que, suivant lui, avaient habitées les hommes blancs. Leur construction était effectivement régulière, mais remontait à une époque évidemment ancienne, et rien n'y pouvait indiquer quels étaient ceux qui les avaient édifiées. M. Miertsching, qui est si parfaitement au courant des habitudes des Esquimaux, pense qu'il s'agit ici d'un de ces faits dont la tradition seule s'est conservée parmi eux, mais dont l'origine remonte, le plus souvent à une époque déjà éloignée.

Les Esquimaux du cap Bathurst.

« .... Le 30 avril, étant en vue du cap Bathurst, je fis mettre en mer la grande chaloupe, où je pris place avec M. Miertsching et le docteur Amstrong. Le lieutenant Creswell et quelques autres officiers nous suivirent dans le canot. Nous portions avec nous une collection de cadeaux.

« Nous ne trouvâmes à terre que deux femmes, qui nous accueillirent avec beaucoup de cordialité et nous offrirent de nous guider vers le gros de leur tribu, alors occupée à la pêche de la baleine dans les environs du cap Bathurst.

« Acceptant avec empressement cette proposition, j'ordonnai à nos bateaux de nous suivre en longeant le rivage, et de notre côté, escaladant une chaîne de rochers, nous gagnâmes pédestrement une belle et large plaine, recouverte d'un épais tapis de mousse verdoyante, où nous espérions bien rencontrer quelques rennes. Cette attente fut déçue; après trois bonnes heures de marche, nous n'atteignîmes qu'une petite baie solitaire d'où nous n'apercevions ni le cap ni la tribu annoncée. Deux tentes abandonnées s'élevaient seules en ce lieu. Selon nos conductrices, elles avaient servi à abriter, l'année précédente,

les équipages de deux bateaux *kablounas*. Nous comprîmes qu'il s'agissait de l'expédition du docteur Richardson.

« Cependant l'aspect du temps devenait menaçant; il fallait songer à regagner le vaisseau. Ce fut en vain que les deux *dames de ce désert*, nous offrant l'hospitalité sous les tentes, nous pressèrent de différer notre départ jusqu'au lendemain matin. Nous déclinâmes cette généreuse invitation et nous nous hâtâmes de retourner à bord; je fis jeter l'ancre pour la nuit.

« Le lendemain de bonne heure, je repartis pour rejoindre la troupe des pêcheurs esquimaux. Ce ne fut pas sans peine, et seulement après une navigation de dix milles, que nous parvînmes à la découvrir. A l'extrémité du cap Bathurst s'élevait un vaste campement composé de trente tentes et de neuf huttes d'hiver, comprenant ensemble près de trois cents personnes. Toute cette population se mit en mouvement à notre approche. Les hommes armés, se précipitant en toute hâte sur la grève, lancèrent leurs kayaks à la mer, et s'avancèrent à notre rencontre, mais non dans des vues amicales, car leurs arcs étaient tendus et leurs couteaux tirés. L'interprète, en leur affirmant que notre visite était toute pacifique, les ayant invités à déposer leurs armes :

« Nous le ferons, répondirent-ils, si, de votre

côté, vous déposez vos fusils, *car nous avons une grande peur de vous !* »

« Une heure au moins s'écoula en pourparlers. M. Miertsching chercha à persuader le chef de cette peuplade, assez bel homme, de moyen âge et fort intelligent, de se charger de transmettre nos dépêches aux postes anglais du fleuve Mackensie. Un fusil et des munitions devaient être le salaire immédiat de ce service, sans compter une autre récompense à laquelle il aurait droit en remettant le paquet à sa destination

« Le chef accepta le marché et promit de remplir fidèlement le message; mais comme, avant de parvenir jusqu'au premier poste anglais, la dépêche avait à passer entre les mains de trois tribus différentes, j'eus tout lieu de craindre qu'elle ne parvînt jamais à son adresse. M. Miertsching, qui connaît mieux que personne le caractère de ces sauvages, affirma le contraire. Rien ne peut égaler l'étonnement que ce digne interprète éveilla parmi ces hommes simples par sa facilité à comprendre et à parler leur langage. Ils lui firent les plus vives instances pour le décider à fixer son séjour parmi eux. Le chef alla jusqu'à lui offrir pour femme sa propre fille, fort jolie créature d'une quinzaine d'années, qui devait avoir en dot des tentes et un abondant mobilier.

« Pendant que cette négociation se poursuivait,

une centaine au moins d'Esquimaux de tout âge et de tout sexe étaient descendus du camp sur la plage, et je jugeai que, devant tant de monde, l'exhibition du sac aux présents pourrait être imprudente. Je me contentai de remettre au chef le fusil qui lui avait été promis et de lui en enseigner l'usage. Il montra promptement son adresse à se servir de cette arme, témoigna une vive reconnaissance de la posséder, puis retourna triomphalement vers ses tentes, suivi par les principaux personnages de sa troupe. Je fis alors tracer une ligne de démarcation sur le sable, et, dès que les naturels eurent compris qu'ils ne devaient pas la dépasser, l'interprète commença la distribution des présents.

« Nous parvînmes bien pendant quelque temps à maintenir l'ordre ; mais le beau sexe ne tarda pas à devenir si bruyant et si empressé que la ligne fut rompue, et que, pour ne pas être poussés jusque dans la mer, nous dûmes regagner au plus vite notre chaloupe, échouée à une vingtaine de pas de là sur un haut-fond. Nous échappâmes ainsi à tous ceux des assistants qui n'étaient pas munis de leurs grandes bottes de cuir imperméable. Il en vint cependant assez pour entourer l'embarcation, et, bien que l'équipage les empêchât de monter à bord, les femmes déployaient tant d'ardeur et d'opiniâtreté que plusieurs d'entre

elles se laissaient soulever en l'air avec les objets qu'elles avaient dérobés, plutôt que de lâcher prise. On eut la plus grande peine à forcer l'une d'elles à restituer notre boussole, qu'elle était parvenue à soustraire et à cacher sous ses vêtements. Avec un peu de fermeté, nous finîmes pourtant par calmer tout ce monde sauvage; la distribution des cadeaux s'acheva à la satisfaction générale, et nous fîmes nos adieux.

« L'aide vigoureuse des Esquimaux ne nous fut pas inutile pour remettre la chaloupe à flot, et dix-sept kayaks nous accompagnèrent jusqu'au vaisseau, qu'ils atteignirent un quart d'heure avant nous, à l'exception toutefois d'un seul qui, s'étant aventuré un peu trop loin du rivage, fut chaviré par la houle et la brise. Nous diminuâmes de voiles pour repêcher la frêle embarcation et celui qui la montait; et, comme il était tout mouillé et transi, nous lui offrîmes de l'eau-de-vie qu'il avala à pleines gorgées, ignorant la force du breuvage. Quoique les larmes lui en vinssent aux yeux, la sensation que lui fit éprouver cette liqueur ne parut pas lui déplaire, et il se contenta de demander un peu d'eau.

« Plusieurs de ses compagnons montèrent avec lui à bord; mais un seul se hasarda à descendre sous le pont. Il témoigna la plus grande surprise d'y trouver des chambres, lui qui ne connaissai

d'autres habitations que ses tentes natales, et il s'écria qu'il allait avoir des récits merveilleux à faire à ses compatriotes. Ces sauvages forment une belle et intelligente peuplade, remarquable par sa vigueur et par sa propreté. Je regrette vivement qu'on n'ait rien fait jusqu'ici pour les civiliser, et j'espère que le jour n'est pas éloigné où on les arrachera aux déplorables ténèbres de l'idolâtrie.

« Ils revinrent le lendemain. Familiarisés désormais avec nous, ils voulurent tout examiner en détail, gréement et mobilier. Quand ils eurent tout vu, tout parcouru, depuis les mâts jusqu'à la cale, et qu'ils eurent longtemps contemplé les miroirs des officiers, source particulière d'admiration, ils se mirent, hommes et femmes, à danser joyeusement sur le pont avec les matelots. »

Dans cette réunion improvisée, pas plus que dans d'autres moins boréales, il ne manqua de jeunes séductrices aux dents blanches et aux yeux brillants, faisant valoir auprès de leurs nombreux admirateurs, outre leurs avantages personnels ceux de la terre de leur berceau, « où depuis plusieurs jours, affirmaient-elles, les *kablounas* étaient impatiemment attendus, où la venaison rôtissait et la chair de baleine cuisait à l'étouffée, ou enfin toutes sortes de friandises tentantes et de haut goût étaient préparées à leur intention. » Bref, le

cap Bathurst fut pour l'équipage de l'*Investigator* ce que Tahiti avait été jadis pour les compagnons de Cook et de Bougainville.

Sans calomnier ces braves marins, on peut affirmer que, dans la suite, plus d'un d'entre eux, du fond des solitudes de la terre de Bank, jetant des regards en arrière vers le cap Bathurst, aurait volontiers échangé pour la certitude d'une existence paisible dans cette oasis des plages stériles de l'océan Glacial, toutes ses espérances incertaines d'un retour en Europe[1].

« Quand la nuit vint, nous eûmes quelque peine à déterminer nos hôtes à partir, il fallut leur répéter, à bien des reprises, que nous allions nous diriger droit au nord, vers la glace fixe, qu'ils appellent la terre des ours blancs. Ces animaux abondent, en effet, dans ces parages, et paraissent fort redoutés des Esquimaux. Une pauvre mère nous raconta en pleurant que, peu avant notre passage, son petit enfant, jouant à quelques pas d'elle sur la grève, avait été enlevé sous ses yeux par un de ces terribles carnassiers.

« Le 5 septembre, après plusieurs jours de lutte contre les courants chargés de blocs de glace, nous aperçûmes une épaisse colonne de fumée sur le rivage. Ce spectacle éveillant nos es-

1. Osborn, *The discovery of the North-West passage.*

pérances, nous crûmes entrevoir des tentes et des hommes vêtus de blanc. Étaient-ce enfin de malheureux Européens en détresse et appelant du secours ? On conçoit avec quelle hâte et quelle émotion un bateau fut dirigé vers la terre. Hélas ! il n'y trouva que des monticules volcaniques dont

Esquimau pêcheur de phoques dérangé par un ours blanc.

la forme conique, les fumerolles et la teinte cinéraire avaient causé notre illusion. En même temps, des traces toutes fraîches de rennes expliquaient la présence et les mouvements des êtres blanchâtres qu'avaient signalés nos vigies. Ce fut pour nous tous une cruelle déception.

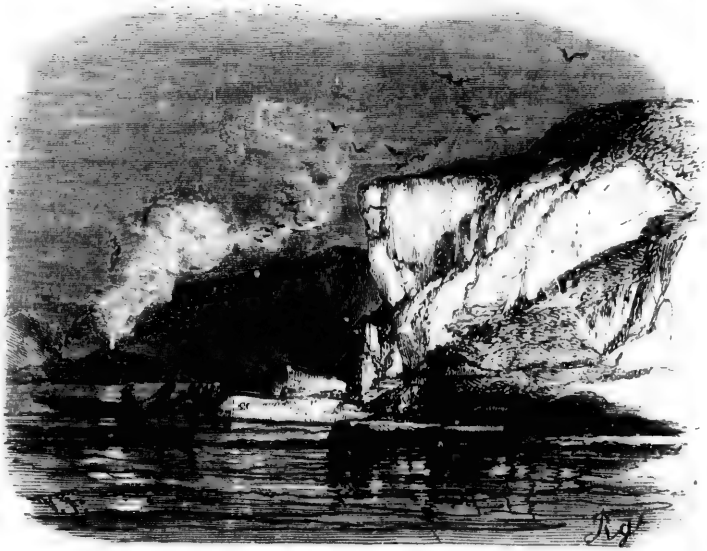
Découverte de l'île de Baring.

« .... Le 6 septembre, à onze heures du matin, nous nous trouvions par le travers du cap Parry; le temps était clair, la mer belle; poussés par un bon vent d'ouest, nous voyions la banquise permanente s'écarter à tribord et remonter vers le nord, lorsqu'on aperçut de l'avant, à une distance d'environ cinquante milles, dans le nord-est, une terre d'une grande élévation.

« Ayant fait aussitôt mettre le cap sur cette côte inconnue, je remarquai qu'à l'occident elle servait de base à la banquise, tandis qu'à l'est au contraire la mer était comparativement praticable. Je pris donc sur-le-champ le parti de suivre cette dernière direction, dans la supposition que je n'avais devant moi qu'une île, et qu'en la doublant je finirais par trouver un débouché dans la mer polaire. Le 7 au matin, nous étions sous l'extrémité méridionale de cette terre, magnifique promontoire formé par des rochers perpendiculaires de plus de mille pieds de hauteur; nous lui avons donné le nom de cap Nelson. Bientôt après, m'embarquant dans la chaloupe, j'allai, suivant l'antique usage, consacré par tous mes devanciers, prendre possession de notre découverte, que je nommai *île de Baring*, en l'honneur du premier lord de

l'amirauté. Un poteau surmonté d'un ballon peint fut élevé sur le rivage par 71° 6′ de latitude et par 125° 24′ de longitude occidentale; puis un baril contenant un procès-verbal de cette formalité fut enfoui à la base du poteau.

« Tout autour de nous, nous observâmes des



Fumerolles volcaniques, près du cap Bathurst.

traces nombreuses et fraîches de rennes, de lièvres et d'oies arctiques; et, au milieu de mousses épaisses, apparaissait, en pleine floraison, un certain nombre de plantes.

« Ayant gravi une hauteur d'environ cinq cents pieds, nous pûmes jouir de la vue de l'intérieur:

partout un tapis de mousse couvrait le sol, et donnait une apparence de verdure à plusieurs rangées successives de montagnes, dont les plus élevées atteignaient deux et trois mille pieds. Les ravins creusés entre leurs pentes semblaient alimenter un grand lac qui s'étendait au centre d'une vaste plaine à quinze milles de nous. L'aspect de la mer n'était pas moins favorable. A l'est, on ne voyait que quelques glaçons flottant à sa surface, qui semblaient ne pouvoir entraver la navigation de ce côté. Je m'empressai donc de remettre à la voile ; mais presque aussitôt la brume nous enveloppa, et pendant deux jours la sonde fut notre seul guide dans ces parages inconnus. Le 9, pendant une éclaircie, nous aperçûmes à l'est, à environ quinze milles de nous, une côte qui se prolongeait au nord, à perte de vue parallèlement à celle de l'île de Baring. Les terres basses de ce rivage étaient seules exemptes de neige, tandis qu'une blanche couche de glace revêtait les hautes montagnes de l'intérieur ; nous distinguâmes quelques pics dont la forme remarquable révélait l'origine volcanique.

Découverte du détroit du Prince-de-Galles ou de l'Investigator.

« Un épais brouillard mêlé de neige nous força bientôt à louvoyer lentement dans le détroit res-

serré que laissent entre elles l'île de Baring et notre nouvelle découverte, qui reçut le nom de *terre du Prince-Albert*. Par 72° 45′, le canal s'infléchit brusquement à l'ouest. Un peu plus loin nous dépassâmes deux petites îles de rochers, auxquelles je laissai les noms d'*îles de la Princesse-Royale*. D'après mon estime, nous ne nous trouvions plus alors qu'à soixante-dix milles du bassin de Melville.... Le vent était redevenu favorable ; la mer paraissait encore libre ; mais elle charriait de nombreux glaçons, et, au moment où nous cherchions à passer entre deux champs de glace, ils se rapprochèrent l'un de l'autre avec tant de rapidité, que le vaisseau fut subitement arrêté dans sa course, et, pendant quelques minutes, fut même soulevé sur la glace. Quand cessa la pression des deux champs en dérive, il se retrouva à flot et nous continuâmes d'avancer ; mais ce fut pour bien peu de temps. Le lendemain 11, nous étions cernés par les glaces ; vers le soir nous parvînmes à nous dégager ; mais le 16, par 73° 10′ de latitude N. et 119° 30′ de longitude, au moment où mon estime ne me plaçait pas à plus de *trente milles* à l'occident de cette série de canaux et de petites Méditerranées qui, sous les noms de Bank, de Melville, de Barrow et de Lancastre, communiquent avec la baie de Baffin, *l'Investigator* vint se heurter à une énorme barrière de glaces fixes.

hermétiquement soudées aux deux bords du détroit, et j'eus de plus le chagrin de constater que le courant avait changé et nous ramenait vers le sud.

« L'abaissement de la température et l'apparition presque instantanée d'une couche de glace

L'Investigator dans le détroit qui porte son nom.

sur les espaces encore libres de la mer, chaque fois que le vent faiblissait, annonçaient clairement la fin de la saison navigable. La sûreté du navire exigeait de moi une prompte décision, je le reconnus avec anxiété. Retourner vers le sud, où la mer était encore ouverte, et chercher un

abri pour l'hiver sur quelques points de la côte sud-est de l'île Baring, c'était une tentative facile; mais si j'échouais dans ma recherche d'un bon mouillage dans cette direction, le navire se trouvait placé dans la plus dangereuse des situations; car il demeurait exposé, dans un vaste espace de mer, au choc et à la pression des immenses champs de glace que les courants polaires poussent incessamment contre les rivages des archipels arctiques. En restant dans le détroit au risque d'hiverner dans la glace même, je conservais au moins la chance d'avancer au nord-est aussi longtemps que je le pourrais et l'avantage de ne pas abandonner l'espace conquis au prix de tant de labeurs et d'inquiétudes, quand la perte d'un seul mille pouvait compromettre toute la navigation de la saison suivante. Je résolus donc de garder ma position actuelle qui, d'ailleurs, se trouvait dans la direction très-probablement suivie par sir John Franklin, s'il avait dépassé le cap Walker.

Hiver de 1850 à 1851.

« .... Quelques beaux jours de plus m'eussent permis de franchir l'issue du détroit et d'atteindre les parages connus de l'archipel Parry, où peut-être nous étions attendus.... Cette faveur ne nous

fut pas accordée. Après avoir consumé en vains efforts le reste du mois de septembre, après avoir fait vingt tentatives successives pour nous faire une trouée et avoir manqué de périr autant de fois, nous fûmes contraints de chercher un asile pour *l'Investigator* dans l'échancrure d'un vaste champ de glace, auquel nous l'amarrâmes étroitement à force de câbles et de chaînes. Dérivant avec notre port flottant, nous fûmes ramenés jusque derrière les îles de la Princesse-Royale. Pendant cette périlleuse navigation, le bâtiment reçu plus d'une rude secousse et plus d'une fois fut entraîné vers les côtes du détroit; mais l'épais radeau qui l'entourait le préserva de toute atteinte. Dans la prévision d'une catastrophe qui nous forcerait à quitter le navire, je fis monter sur le pont des provisions pour un an et distribuer à tous les hommes de l'équipage leurs effets de campement, tels que tentes, couvertures, vêtements chauds et bottes fourrées. Pour prémunir le bâtiment lui-même contre de trop fortes avaries dans le cas où il viendrait à se renverser sur la glace, je le fis entourer d'une ceinture matelassée et composée de nos hamacs gonflés comme des outres. Cela fait et notre havre errant parfaitement consolidé et fixé par 21 degrés au-dessous de zéro, nous complétâmes nos arrangements de ménage et nos préparatifs contre l'hiver du pôle.

« .... Le 10 octobre, accompagné du lieutenant Creswell, du docteur Amstrong, de M. Miertsching et de quelques hommes, j'allai pédestrement prendre possession de la terre du Prince-Albert. Cette formalité fut suivie d'une excursion dans l'intérieur qui nous y fit découvrir de profonds ravins et de grands lacs; mais ce fut en vain que, du sommet d'une colline de quinze cents pieds de haut, nous cherchâmes à apercevoir la mer de Melville. Complétement glacées, ses eaux se confondaient avec la terre dans le lointain.

« .... Notre retour au vaisseau fut marqué par un de ces accidents si fréquents dans les mers polaires. Une crevasse de près de cent mètres de largeur s'était ouverte depuis le matin entre la glace et le rivage. En vain nous suivîmes celui-ci pendant plusieurs milles; l'intervalle béant et liquide était toujours le même, et cependant la nuit commençait à tomber. Nous dûmes nous arrêter et tirer des coups de fusil pour nous faire entendre du vaisseau ; mais nous étions trop loin pour être entendus. A huit heures seulement, des gens de l'équipage, détachés à notre recherche depuis le commencement de l'obscurité, aperçurent par bonheur la lueur des derniers coups tirés, et se dirigèrent de notre côté. Après avoir sondé l'obstacle qui s'étendait entre eux et nous, ils coururent au navire chercher deux *canots Halkett* qui nous

transportèrent à l'autre bord, non sans quelque péril et sans beaucoup de peine.

« Je ne puis trop insister sur le mérite de cette invention. Ces admirables petits esquifs en caoutchouc sont gonflés d'air à bord, puis transportés avec une extrême facilité sur les épaules d'un seul homme, à travers les glaces du plus difficile accès, dont les aspérités tranchantes mettraient en pièces tout autre embarcation. Grâce à eux, ce jour-là, on a réussi à sauver une troupe nombreuse qui, sans tentes, sans couvertures, sans feu et sans aliments, allait être exposée aux rigueurs d'une nuit arctique pendant laquelle le thermomètre tomba à 23 degrés au-dessous de zéro.

Excursions et reconnaissances géographiques.

« Cependant il me fallait à tout prix constater que le canal du Prince-de-Galles (j'ai ainsi nommé le détroit[1]) communiquait avec les eaux de l'archipel de Parry. C'est pourquoi je voulus entreprendre moi-même cette reconnaissance, quoique la saison fût déjà fort avancée pour une telle excursion. Parti le 21 octobre, j'eus, le 26, l'inexprimable joie de planter ma tente par 70° 31′ de latitude et par 117° de longitude, c'est-à-dire sur la ligne même

1. La plupart des géographes ont donné à ce détroit le nom de l'Investigator, que nous croyons qu'il doit garder.

où les cartes de sir Edward Parry placent la terre de Bank, entrevue par lui en 1819, des hauteurs de l'île Melville. Ainsi mes travaux, rattachés à ceux de mon illustre devancier, donnaient la solution tant cherchée du passage au nord de l'Amérique, et la côte nord-est de l'île de Baring était la terre de Bank.

« Cette découverte a été faite par une expédition de six hommes, un officier et moi, avec un traîneau. Il faisait un froid mordant à cette époque avancée de l'année, d'autant que la glace sur laquelle nous étions obligés de dormir n'était pas suffisamment couverte de neige sèche, comme elle l'est d'ordinaire au printemps, et alors on est chaudement et confortablement sous les tentes. Notre excursion heureusement a été courte ; nous n'avons mis que dix jours à faire cent quatre-vingts milles sur la glace. La fin a failli mal tourner pour moi. Le dernier jour, je quittai le traîneau pour arriver un peu avant les autres au bâtiment et faire préparer quelques ravitaillements pour eux. J'avais encore environ quinze milles à faire. Peu de temps après avoir quitté mes compagnons, j'entrai dans un épais brouillard ; cependant, tant qu'il fit jour et que je pus voir ma boussole, je m'en tirai bien ; mais à cinq heures la nuit vint, et je perdis mon chemin. Je me trouvai fourvoyé dans des monceaux de glace aussi difficiles à fran

chir et aussi durs que des tas de pavés, et sur lesquels je trébuchais et tombais à chaque pas au risque de me briser bras, tête et jambes. Je fus obligé de m'arrêter, étant très-épuisé, car je n'avais rien pris qu'un maigre déjeuner à sept heures du matin. Je me fis un lit confortable dans

L'île Melville vue de la terre de Bank.

la neige sous l'abri d'une large dalle de glace, en y enfonçant mes jambes jusqu'aux genoux pour empêcher mes doigts de pied de se geler. Je tombai bientôt dans un profond sommeil, d'où, à environ minuit, je fus tiré par le passage d'un brillant météore traversant le ciel; je me levai, je trouvai une nuit étincelante d'étoiles, illuminée

en outre par une brillante aurore boréale, et je me dirigeai du côté du navire. Mais, ayant usé toutes mes munitions, je ne pouvais attirer l'attention du bord ; alors j'errai jusqu'au jour, et je finis par découvrir que j'avais dépassé le bâtiment d'environ quatre milles. En reprenant ma route, je rencontrai plusieurs traces d'ours ; mais j'arrivai à huit heures, sain et sauf, quoiqu'il y eût 26 degrés au-dessous de zéro et que je fusse resté vingt-cinq heures sans nourriture.

« A mon retour au navire, j'appris, non sans une vive satisfaction, que sept bœufs musqués, tué en mon absence par nos chasseurs sur la terre du Prince-Albert, avaient augmenté notre approvisionnement d'environ treize cents livres d'excellente viande fraîche, ressource inespérée et bien précieuse pour l'hiver.

« Cette saison si redoutable, et dont l'approche avait excité bien des craintes parmi nous, s'écoula fort doucement. Bien qu'en janvier, février et mars le froid descendît parfois jusqu'à 44° et que la température moyenne fût au-dessous de 30°, l'état sanitaire de l'équipage ne fut aucunement altéré. Point de doute que ce résultat remarquable ne fût dû à l'énergie de nos marins, à l'excellence des provisions de toute espèce que nous avions à bord, et au bon système de ventilation de l'intérieur du vaisseau.

« Dès les premiers jours de mars, les préparatifs de la campagne de 1851 furent commencés. Je fis d'abord transporter sur une des îles de la Princesse-Royale une grande chaloupe avec trois mois de vivres, afin que si *l'Investigator* venait à être écrasé au moment de la rupture des glaces, son équipage conservât les moyens d'atteindre *le Plover* dans le détroit de Behring. Une autre chaloupe fut aussi disposée sur le rivage de la terre du Prince-Albert, afin de servir aux divers détachements qui pourraient se trouver, à leur retour, séparés de leurs compagnons par la dérive ou la destruction du navire.

« Le 18 avril, par un beau temps, trois détachements, organisés à l'avance et pourvus chacun d'un traîneau chargé de provisions pour six semaines, s'éloignèrent dans trois directions. Le premier, sous la conduite du lieutenant Creswell, avait pour mission l'exploration de l'île de Baring. Le lieutenant Haswell, avec le second, devait longer les rivages méridionaux de la terre du Prince-Albert, dans la direction de la terre de Wollaston. Enfin, je chargeai M. Winniat, l'un de nos contremaîtres, de reconnaître la partie septentrionale des mêmes terres, et de s'avancer autant que possible vers le cap Walker. »

Entre cette date et le 10 juin, le lieutenant Creswell parcourut l'île de Baring dans toute sa lon-

gueur, de près de quatre-vingts lieues, et pénétra dans sa largeur jusqu'au 125e méridien. Le voyage de M. Winniat, qui dura cinquante jours, se prolongea droit à l'ouest le long d'une même ligne de côtes, sur [illegible] de 10° de longitude. On a su depuis que, le 24 mai, lorsqu'il se décida à rétrograder, il ne s'était trouvé qu'à deux journées de marche du lieutenant Osborn (de l'expédition Austin), qui, la veille, ayant épuisé plus de la moitié de ses vivres, avait pris également le parti de rétrograder vers les vaisseaux stationnés dans le détroit de Barrow.

Une circonstance presque identique se rattache à l'excursion d'où le lieutenant Haswell était revenu dès le 29 mai. Ayant suivi les rivages occidentaux de la terre d'Albert, et traversé deux de ces golfes étroits et profonds qui abondent dans les parages arctiques, et que les marins ont souvent pris pour des détroits, il termina sa course à un point où le docteur Rae, venant des établissements de la baie d'Hudson, a dû parvenir quelques jours après lui [1].

1. Dès l'été de 1849 le docteur Rae avait tenté de remplir la mission dont l'avait chargé M. Richardson, forcé de retourner en Angleterre. Mais pendant toute cette saison et la suivante l'état des glaces et des courants dans le détroit du Dauphin lui présentèrent un obstacle infranchissable. Avec une persistance qu'on ne saurait trop admirer, il revint à la charge en 1851, et

Tribu nouvelle d'Esquimaux.

Les rivages qu'il avait parcourus étaient fréquentés par des Esquimaux qui y venaient chasser les veaux marins ; faute d'interprète, il n'avait pu entrer en communication utile avec eux. Cette circonstance détermina le capitaine Mac Clure à partir au plus vite avec M. Miertsching et quelques hommes pour aller à la recherche de ces nomades et tâcher d'en obtenir quelques renseignements.

A la vérité, ces côtes du détroit autour des îles de la Princesse-Royale présentaient, sur un grand nombre de points, des traces d'établissements d'Esquimaux; mais ces ruines, si on peut donner

le 10 juin de la même année put mander à sir George Simpson, gouverneur des établissements de la baie d'Hudson :

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que je viens d'arriver aujourd'hui même à la station de la rivière Kendall, revenant des parages arctiques avec les deux hommes qui m'accompagnaient. J'ai exploré les rivages de la terre de Wollaston sur 7 degrés de longitude et sur près de 2 de latitude, sans y découvrir de détroit ou de passage conduisant au nord, sans y trouver les moindres traces de l'expédition de Franklin, sans même pouvoir obtenir le plus léger renseignement sur son compte de la part des Esquimaux avec lesquels j'ai communiqué, créatures douces et inoffensives que la pêche et la chasse font vivre dans une abondance relative au sein de ces régions perdues.

« L'aller et le retour de mon voyage comprennent quarante jours et un parcours de 942 milles (plus de 400 lieues). »

ce nom à de pareils vestiges, étaient très-anciennes et couvertes de mousse ; de plus, aucun des indigènes du nord de l'Amérique, avec lesquels *l'Investigator* avait eu des rapports l'année d'avant, n'avait la moindre connaissance d'une terre habitée dans la direction du nord-est.

Partis le 30 mai, le capitaine et M. Miertsching atteignirent le 2 juin le campement qu'ils cherchaient, à l'extrémité sud-est du détroit, sur une sorte de presqu'île qui sépare celui-ci de l'entrée de Minto. L'établissement nomade consistait en cinq tentes, occupées par quelques hommes, cinq femmes et un nombre proportionné d'enfants.

La plupart des hommes faits étant à la chasse lors de l'arrivée des hommes blancs, ceux qui restaient ne surent répondre aux premiers saluts de M. Miertsching que par un cri unanime de : « Oh ! peur ! peur ! vous nous faites grande peur ! » Assertion naïve que certes ne démentaient ni le son de voix ni la contenance de ces pauvres gens. Néanmoins, leur terreur se calma bientôt devant les assurances réitérées et les protestations amicales des Anglais. Un des chasseurs absents revint sur l'entrefaite. Mac Clure le dépeint comme un beau, grand, actif et vigoureux sauvage, portant sur ses épaules un arc et des traits, et tenant à la main un large couteau de chasse encore bien affilé ; il était bien vêtu en peau de phoque, et ses mem-

bres inférieurs, dont les proportions auraient fait envie à un beau fils de l'Europe, étaient protégés par des mocassins et des hauts-de-chausses d'un travail parfait. Bref, sa tenue, sa confiance, sa franchise et ses manières cordiales impressionnèrent vivement les *kablounas*, ses hôtes, et le signalèrent à leur estime comme un remarquable spécimen de cette race hardie de nomades, dont la vie n'est qu'un combat contre la nature marâtre de ces froides régions.

Tous les individus de ce petit clan étaient de simples et honnêtes créatures. Sans propension pour le vol, ce vice si commun chez les sauvages, ils se hâtaient d'offrir, en échange de chaque présent qu'ils recevaient, les objets de leur chétif mobilier qu'ils supposaient être agréables à leurs hôtes. Le capitaine ayant passé un mouchoir de laine rouge autour du cou d'une jeune fille, celle-ci courut demander à l'interprète ce qu'elle devait donner en échange; et lorsque M. Miertsching lui eut fait comprendre que ce n'était de la part du chef *kablouna* qu'un hommage purement gratuit rendu à sa jeunesse, elle trouva, pour exprimer sa gratitude, quelques paroles tout à fait gracieuses, et un sourire que lui eût envié une Européenne. Puis elle demanda *à quelle espèce d'animal avait appartenu cette dépouille.*

« .... Avant notre arrivée sur ces côtes, dit Mac

Clure, ils n'avaient jamais vu d'homme blanc. C'est la race la plus intéressante que j'aie jamais rencontrée. Elle vit uniquement de chasse et ne possède pas d'autres armes que celles que nécessite cet exercice. Les passions les plus violentes de notre nature lui semblent inconnues. Elle m'a rappelé l'idéal charmant de l'homme tout fraîchement sorti des mains du Créateur et non encore souillé par le contact de la civilisation trop vantée. Il est certain au contraire que tous les sauvages qui trafiquent avec la compagnie maudite de la baie d'Hudson sont les plus grands réprouvés de la terre.

« Chose remarquable ! leur langage ne diffère en rien de celui que parlent leurs congénères des côtes du Labrador. Aussi, grâce à notre excellent interprète, nous apprîmes de ces braves gens que la côte sud-ouest de la terre du Prince Albert se prolonge, en contournant beaucoup de golfes, jusqu'en face du continent américain, que nos Esquimaux appellent Nunavaksaraluk. C'est donc cette même côte qui, entrevue en 1821 et 1826 par Franklin et Richardson, visitée en 1839 par Dease et Simpson, et plus tard par M. Rae, a reçu de ces voyageurs la double appellation d'île de Wollaston et de terre Victoria.

« Suivant leur rapport, toute cette région abonde en gibier, et le nombre de leurs compatriotes s'ac-

croît à mesure qu'on descend vers le sud. Ils peuvent même tracer de toutes ces lignes de côtes une esquisse assez exacte, et ils se servaient du papier et du crayon aussi bien que s'ils eussent été habitués aux questions hydrographiques[1].

L'été dans le détroit.

« Aux approches de l'été, les marins de *l'Investigator* ne voyaient pas venir sans une anxiété profonde le moment où devaient se disjoindre les masses formidables qui les protégeaient tout en les retenant captifs. Le 7 juillet, le premier signe du dégel se manifesta par un intervalle liquide qui se forma le long du rivage de la terre du Prince-Albert; puis, sous la double influence de la pluie et de la température remontée à 7° au-dessous de zéro, la glace fondit si rapidement que le 14 elle s'ouvrit subitement et silencieusement autour du navire, toujours enfermé dans son havre de quarante pas de largeur au centre du champ de glace qui nous servait d'asile depuis neuf mois. Sa dissolution graduelle nous rendit libres le 17, mais presque aussitôt le voisinage de plusieurs autres champs flottants nous obligea

1. Le capitaine Collinson, qui hiverna quelques mois plus tard avec son vaisseau *l'Entreprise*, dans les mêmes parages, ne cessa d'entretenir les meilleurs rapports avec cette petite tribu.

à chercher l'abri de l'un d'eux et à nous y amarrer.

« Le mois de juillet est sous le 70° de latitude « le cœur de l'été. Pendant que les marins de « *l'Investigator* luttaient dans le détroit contre les « vents régnants et les courants chargés de gla- « çons, le blanc linceul de l'hiver faisait place « sur les terres des deux rives à des teintes rous- « ses et brunes. Les ravins qui avaient retenti des « détonations et des mugissements des avalanches, « étaient rentrés dans un silence *relatif;* la débâ- « cle ayant cessé, les eaux roulaient avec de mo- « destes murmures entre leurs hautes berges. De « loin en loin, dans l'intérieur des terres, le long « des arêtes de quelque pic élevé, de longues raies « blanches indiquaient les irradiations de glaciers « impénétrables à la chaleur. Mais sur les pentes « opposées au soleil, dans les vallons abrités, « l'humble Flore du Nord étalait ses richesses « éphémères, ses épais tapis de lichens et de « mousses, aussi variés en espèces qu'en couleurs. « Là, les charmantes corolles d'or de l'anémone et « du pavot, les boutons pourprés de la saxifrage, « les blanches fleurettes de la plante nommée *or-* « *gueil de Londres*, et les feuilles légèrement ro- « sées de l'oseille, s'épanouissent pêle-mêle au « sein de la riche verdure du saule nain, cares- « sent l'œil du voyageur et reportent sa pensée

« vers quelque coin chéri de sa terre natale, où les « fleurs, les arbres, le gazon, dépassant incompa- « rablement la beauté de ce qu'il a devant lui, « n'ont pourtant jamais été aussi bien appréciés « de son cœur.

« Le pluvier, le phalarope et le bruant élèvent « là leurs petits, loin des regards de l'homme. « Autour des berges des petits lacs formés dans « tous les plis du terrain par la fonte des neiges, « des palmipèdes de toutes sortes, le grand et le « petit eider, le plongeon, le bernache, viennent « dresser leurs nids en dépit du renard rôdeur et « de l'oiseau-pirate, cherchant l'un et l'autre leur « provende, le premier parmi leurs oiseaux adultes, « le second parmi les œufs; tandis que sur cha- « que saillie de quelque roc chenu, dont la paroi « à pic exposée au midi garantit l'existence d'une « eau libre et profonde à sa base, des bandes de « mouettes criardes, de goëlands et de manchots « tiennent une bruyante assemblée. A cette épo- « que de l'année, il n'y a pas de nuit pour inter- « rompre ces scènes. Pendant douze heures, le « soleil monte, monte dans la partie méridionale « du ciel, puis pendant douze autres il s'incline « vers l'horizon, sans y toucher. Alors il n'y a « pas plus de ténèbres qu'il n'y a de lumière pen- « dant la longue nuit de l'hiver. Il ne faudrait pas « en inférer pourtant qu'à cette époque de l'année

« on ne peut apprécier, dans les régions arctiques,
« les ténèbres qui séparent la portion du jour
« consacrée au travail, de celle que réclame le re-
« pos. De huit heures du soir à quatre heures du
« matin, en dépit du soleil nageant dans les cieux,
« on remarque un changement sensible. La lu-
« mière est moins intense, les teintes de la mer
« et de la terre sont moins vives, et les om-
« bres moins tranchées ; les oiseaux cherchent
« alors leurs perchoirs habituels comme s'il était
« nuit : la nature entière se repose évidem-
« ment.

« Rien n'est attrayant comme cette nuit polaire
« qui n'est pas une nuit, mais un long et doux
« crépuscule qui, semblable à une écharpe d'ar-
« gent, unit le jour présent au lendemain, à
« l'heure où le matin et le soir trônent ensemble,
« se tenant par la main sous l'azur limpide et
« non étoilé de minuit.

« Ceux qui ont contemplé une fois un tel spec-
« tacle ne l'oublient jamais, et quoique les souf-
« frances qu'entraîne une visite au théâtre où l'on
« peut en jouir, soient bien capable d'amortir l'en-
« thousiasme, il n'est point d'hommes, même
« parmi les moins accessibles aux impressions du
« grand et du beau, qui, en présence des merveil-
« les de ces lointaines régions, n'aient été amenés
« à confesser la vérité frappante de ces versets

« bibliques qui décrivent la création, et en dé-
« clarent toutes les phases bonnes et parfaites[1]. »

Tentatives vaines. *L'Investigator* contourne l'île de Baring.

« A partir de cet instant jusqu'au milieu du mois d'août, ce ne fut à bord de *l'Investigator* qu'une lutte continue contre les glaces, les vents et les courants, ceux-ci nous ramenant toujours vers le sud, et le vaisseau s'efforçant toujours de se frayer un chemin vers l'issue nord-est du détroit.

« Le 16 août, nous n'en étions plus qu'à huit ou neuf lieues à peine ; mais là une banquise impénétrable barrait le canal dans toute sa largeur, et la saison était trop avancée pour nous permettre d'espérer la rupture de cette barrière.

« En face de cet obstacle insurmontable, considérant que derrière nous la mer était parfaitement libre, je pris la résolution de revenir sur mes pas vers le sud, de doubler le cap Nelson, et de chercher, le long de la côte occidentale de l'île Baring, un passage au nord, entre la terre et la banquise.

« Sans plus délibérer, je fis aussitôt revirer de

1. Sherard Osborn, *Discovery of the N. W. passage.*

bord, et les éléments, si longtemps contraires, nous servirent alors si bien, qu'ils nous firent franchir en un jour l'intervalle que nous leur disputions depuis un an. Le 18, *l'Investigator*, ayant contourné toute la partie méridionale de la terre de Baring, relevait son extrémité ouest, le cap Kellett; le 19, nous atteignions, à deux degrés plus au nord, son promontoire nord-ouest, que j'ai désigné sous le nom de Prince-Alfred; mais là nous attendaient de nouvelles tribulations.

« .... Dans la matinée du 20, une barrière de glace, appuyée à la côte, nous barra le chemin. Pour éviter d'être entraînés par les champs flottants, nous nous amarrâmes aussi près que possible de la terre, à un bloc de peu d'étendue, mais fort pesant, qui nous semblait solidement fixé sur un bas-fond, à environ quatre-vingts pas du rivage. C'était là notre unique rempart contre les formidables glaçons de la mer polaire, qu'un vent d'ouest poussait sur nous avec une vitesse d'un mille à l'heure. Le soir, notre position empira. Un champ flottant vint heurter le bloc qui nous protégeait et le secoua si profondément, qu'une langue de glace qui plongeait sous notre quille souleva *l'Investigator* d'au moins six pieds. Cependant, en tirant le meilleur parti de nos ancres et de nos amarres, nous réussîmes à nous maintenir pendant ce conflit, à la suite duquel le champ flottant

se brisa en morceaux, tandis que nous étions poussés un peu plus près de la côte.

« .... Nous étions arrêtés là depuis plusieurs jours, lorsque dans la matinée du 29 août, les glaces commencèrent à s'ébranler. Une d'elles, d'une grande étendue, soulevant sans doute par une de ses pointes sous-marines le bloc auquel nous étions amarrés, le redressa perpendiculairement à la hauteur de notre vergue de misaine. On peut juger de notre anxiété en un pareil moment. Heureusement la glace flottante se fendit et dériva à droite et à gauche de notre abri qui, après plusieurs oscillations, dont chacune était pour nous une menace de mort, reprit sa position primitive; mais déraciné, par le choc qu'il avait subi, du fond où il était échoué, il ne tarda pas à dériver à son tour. Il nous entraîna avec lui, car la proximité de la côte nous défendait impérieusement de le quitter. Nous doublâmes nos amarres et nous suivîmes cet étrange remorqueur, en broyant sous notre carène les paquets de glaçons qu'il brisait devant nous, pendant que notre poupe soutenait les assauts violents des masses qui se précipitaient dans notre sillage.

« Au bout de quelques heures, glaçons et navire devinrent de nouveau stationnaires. Nous profitâmes de ce moment de calme pour démonter et réparer, sur la glace même, notre gouvernail qui

avait été fortement endommagé. Il venait à peine d'être réparé et la nuit était venue, lorsque le mouvement de la mer recommença et nous emporta rapidement vers le delta noyé d'une large rivière, où les débris des glaces du large s'étaient accumulés en véritables montagnes. Pris entre cet obstacle et le bloc qui flottait avec nous, il ne nous restait que le choix de deux alternatives également funestes, ou un naufrage à la côte si nous coupions nos amarres, ou un *écrasement* inévitable si nous gardions notre position. J'eus alors recours à la ressource extrême que j'avais déjà employée dans le détroit du Prince-de-Galles. J'envoyai, à travers mille périls, notre maître canonnier enfoncer un énorme pétard dans le flanc de la glace qui nous faisait obstacle. L'explosion n'y produisit que quelques légères fissures, que la pression exercée par les masses voisines rendait à peine visibles. Cependant nous n'étions plus qu'à quelques pas de l'écueil, et l'équipage, monté sur le pont, attendait dans une solennelle anxiété l'issue de cette crise qui semblait ne pouvoir nous être que fatale. Quoique *l'Investigator* abordât la glace directement de son avant, et que la pression eût lieu dans le sens de la plus grande force de sa membrure, la secousse fut si violente que les mâts ébranlés jusque dans leur base, les sifflements des cordages et les profonds gémissements

de toute la charpente du navire nous annoncèrent que la lutte ne pouvait se prolonger longtemps encore. En ce moment même le câble-chaîne, qui nous attachait à notre glaçon, cassa tout à coup, et plusieurs ancres chassèrent.

« Il ne nous restait plus qu'à faire lâcher toutes les amarres, et, en donnant cet ordre, je pensais qu'en peu de minutes nous serions jetés à la côte. Mais comme la plage était doucement inclinée, j'espérais que nous pourrions y trouver un asile pendant l'hiver, tandis que notre destruction serait complète si le vaisseau était écrasé entre les glaces flottantes.

« Mais avant que mon commandement pût être exécuté, la miséricorde divine intervint. Le champ de glace, fendu par la mine, se partagea, sous notre proue, en trois fragments qui disparurent dans l'Océan. *L'Investigator*, qui donnait une bande effrayante à tribord, se releva peu à peu et flotta de nouveau sans autre avarie que la perte d'une partie de sa doublure en cuivre, qui avait été roulée comme une feuille de papier.

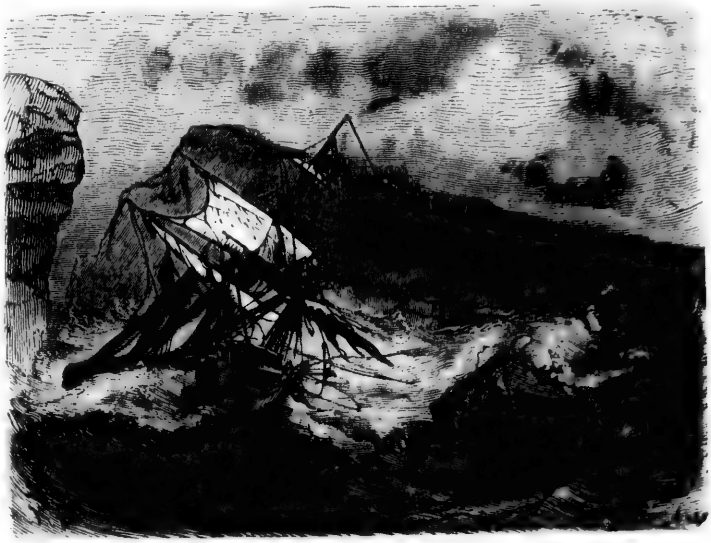
« Après cette rude épreuve, nous fûmes de nouveau soudés dans la glace immobile, à peu près à mi-chemin entre le cap du Prince-Alfred et le cap Austin. La position était loin d'être bonne; mais nous étions en septembre, la température était redescendue à 9° au-dessous du point de

congélation. Tout annonçait qu'il fallait se préparer à subir un hivernage, même en pleine côte. Je crus devoir profiter de la sécurité relative dont nous jouissions pour faire faire à l'équipage quelques excursions dans l'intérieur des terres, où l'on rencontra de belles vallées encore verdoyantes et des traces nombreuses de toutes les variétés d'animaux propres à ces régions. Sur plusieurs points, des vestiges de campements d'Esquimaux annonçaient aussi qu'à une autre époque l'île de Baring avait été habitée. C'est dans une de ces explorations qu'à environ cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer nous avons découvert une rangée de collines composée d'amas de bois à tous les états, depuis la pétrification jusqu'au copeau inflammable, et un bivalve grand comme une huître, mais plutôt de la forme d'une coquille, un parfait fossile. Je regarde cela comme une nouvelle preuve, s'il en fallait encore, du déluge universel; car assurément ces bois et ces coquilles n'appartiennent point à ces régions, dont le plus grand végétal est un saule nain rampant de la grosseur d'un tuyau de pipe, et qui sert de nourriture aux rennes [1].

« ..... Le 10 septembre, à la suite d'une pluie abondante, qui ramena subitement la tempéra-

1. Voir l'Appendice.

ture au-dessous de zéro, la glace se rompit encore une fois, et *l'Investigator* fut emporté vers le nord au milieu d'un vaste champ flottant, dont l'immense étendue et l'énorme épaisseur rendaient toute manœuvre contraire à son impulsion absolument impossible. Il fallait pourtant, à tout prix,



L'Investigator échappant aux glaces à l'ouest de l'île de Baring.

nous en tirer, sous peine de disparaître avec lui dans cette terrible banquise polaire, dont nul n'est encore revenu. Après trois jours de tentatives incessantes et vaines, après avoir fait éclater sans résultat des pétards de vingt-cinq et même de soixante livres de poudre, je dus recourir à un

moyen plus énergique : je fis enfoncer à vingt-cinq pieds de profondeur, dans la glace, un baril de poudre pesant deux cent cinquante-cinq livres. Son explosion fut à peine sentie à bord du vaisseau, qui pourtant n'était pas à trente pas de la mine ; mais la glace, malgré son épaisseur, qui par endroits dépassait soixante-cinq pieds, éclata dans tous les sens, et *l'Investigator*, redevenu maître de ses mouvements, reprit la direction de l'est.

« Après avoir enfin doublé le cap Austin, il trouva des glaces moins formidables, une mer moins tourmentée ; nous étions sans doute alors sous le vent des hautes terres aperçues au nord du cap Dundas, sur l'île de Melville ; nous étions au débouché occidental de cette suite de bras de mer qui commence au Lancaster-Sund ; mais il ne nous fut pas donné d'accomplir encore le passage ; une nappe solide, uniforme, continue, s'étendait du nord à l'orient, aussi loin que la vue pouvait atteindre du haut des mâts, et peut-être ne s'était-elle pas rompue depuis 1819, époque où elle avait arrêté les vaisseaux de Parry. Il ne me restait plus qu'à trouver un bon mouillage pour y passer l'hiver.

Second hivernage (1851-1852). Le jour de l'an dans les glaces.

« Le 24 septembre, ayant remarqué sur la côte nord de l'île de Baring une petite baie qui paraissait remplir toutes les conditions désirables, j'y conduisis le navire, et le soir même nous nous trouvâmes solidement fixés par la gelée dans ce havre, auquel nous donnâmes le nom de la Merci-de-Dieu, en souvenir reconnaissant de tous les dangers auxquels nous avions échappé pendant notre traversée de cette terrible mer Polaire. A une trentaine de lieues au nord-est se trouve, sur la terre de Melville, le promontoire auquel sir Edward Parry, obéissant aux mêmes sentiments que nous, a donné le nom de cap de la Providence. »

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'escadre du capitaine Austin étant rentrée en Angleterre, dans l'automne de 1851, au renouvellement de l'année, trois vaisseaux seulement se trouvaient retenus entre le détroit de Lancastre et celui de Behring. A moins de quatre-vingts lieues au sud de la baie de Merci, qui devait être le terme de la glorieuse carrière de *l'Investigator*, le navire *l'Entreprise*, sous le capitaine Collinson, hivernait parmi les Esquimaux de la terre de Wollaston, et à

cent soixante lieues à l'est de l'un comme de l'autre de ces deux points, le petit bâtiment que lady Franklin avait confié au capitaine Kennedy et à l'héroïque Bellot stationnait sur la côte même où vingt-huit ans auparavant s'était brisée *la Fury*. Aucun des trois équipages, formant ainsi sur la surface congelée des régions arctiques les coins d'un long triangle, ne possédait la moindre notion de la position ou même de l'existence des deux autres; chacun d'eux pouvait se croire isolé dans ces sombres régions, et cependant les cœurs de tous ces hommes vraiment hommes battaient à l'unisson. Un même souffle de dévouement et de foi courait des uns aux autres, et les chefs anglais de *l'Investigator* et de *l'Entreprise* ne puisaient pas dans l'heure présente des pensées différentes de celles que le Français Bellot confiait alors même à son journal auquel nous sommes fiers de les emprunter.

« Le 1er janvier 1852, dans la baie de Batty.

« La brise et les tourbillons de neige qui nous « empêchent de sortir et de nous livrer aux quel- « ques jeux, seules distractions que nous ayons, « nous portent à des réflexions assez naturelles, « et à une comparaison involontaire avec ce que « ce même jour est généralement chez nous au « sein de la famille, au milieu des joies du foyer.

« Sans éprouver un profond et véritable regret « de notre situation actuelle, nous ne pouvons « nous empêcher de laisser nos âmes faire un re- « tour mélancolique vers le passé. *Tous nous som- « mes entrés avec ardeur et de notre plein gré dans la « cause sacrée où nous sommes aujourd'hui engagés, et « pas un, j'en suis sûr, ne songe à compter les fatigues « ou les privations, et à tourner les regards en ar- « rière. Non, c'est dans l'avenir, c'est en avant que nos « yeux se portent....* Quelques lignes reçues avant le « départ, aimés et précieux souvenirs de la patrie « absente, de tout ce qui nous est cher, sont des « reliques devant lesquelles le cœur se recueille, « et, loin de s'affaiblir, l'esprit prend dans cette « prière intime un nouvel élan! Le souvenir, « n'est-ce pas la force et le courage? Pour mon « compte, j'ai passé toute la journée et les deux « nuits qui l'ont précédée et suivie à fouiller et « à refouiller tous les coins et recoins de ma mé- « moire, cherchant à me rappeler quelque détail « nouveau qui m'eût échappé des relations si bon- « nes de l'amitié et de tout ce qui touche au cœur. « Chers bons amis! s'il existe entre les êtres sym- « pathiques de ces influences dont parlent les « magnétiseurs, vous devez savoir combien cha- « que soir vos noms sont tous réunis dans une « fervente prière, et combien, dans toutes les « heures qui précèdent ou interrompent mon

« sommeil, vous venez tour à tour occuper ma « pensée entière!... Où étais-je l'an passé à cette « époque? où serai-je l'an prochain? Qu'importe, « si c'est sur la route d'un but indiqué par ma « conscience!... »

« .... Malgré la violence du vent et la fréquence des ouragans, la température de l'hiver fut moins rigoureuse autour de *l'Investigator* que durant l'année précédente. Des chasses régulièrement organisées, et qui ne furent interrompues que par les ténèbres du mois de janvier, nous procurèrent, grâce à l'abondance des bœufs musqués, des lièvres et des ptarmigans, le précieux secours de trois distributions de viande fraîche par quinzaine. Le 1er avril, nous avions même en avance plus d'un millier pesant de cette excellente venaison.

« A quel prix, néanmoins, s'acquéraient ces provisions? Le fait suivant peut en donner une idée.

« Un homme de l'équipage, mulâtre de naissance, en poursuivant un daim qu'il avait blessé s'égara sur sa piste, juste au moment ou s'élevait une tempête de neige. La température était très-basse, il se sentait à bout de force, et devant les dangers de sa situation il perdit tout à fait la tête, et s'éloigna de plus en plus de la baie de

Merci. Heureusement, un hasard favorable amena de son côté, le sergent Woon, un des meilleurs chasseurs du bord, qui se livrait alors même à son utile exercice favori. Il trouva le mulâtre en proie au paroxysme de l'égarement et de l'horreur. En vain, chercha-t-il à le rendre à lui-même en lui promettant de le ramener sain et sauf au navire, ses sages conseils échouaient devant les attaques de nerfs qui se succédaient chez le pauvre égaré. — Enfin, après de longues prières, après des instances réitérées, le sergent le décida à cheminer quelque temps avec lui ; mais vers deux heures, alors que le jour éphémère de cette période de l'année touche à son terme, l'infortuné se laissa tomber sur le sol, perdant le sang par le nez et par la bouche et se tordant dans d'atroces convulsions. Le sergent comprit alors qu'il n'y avait plus à espérer de lui le moindre effort personnel pour son salut et que l'abandonner où il était, à plusieurs milles du vaisseau, c'était le livrer à une mort certaine, les loups devant le dévorer avant même que le froid eût terminé ses souffrances. Uu seul moyen restait, c'était de le traîner jusqu'au vaisseau ; mais ce n'était pas chose facile, car le sergent n'osait se séparer de son fusil et le pauvre mulâtre était l'homme le plus gros et le plus grand d'un équipage qui ne comptait que de solides gaillards. Le sergent Woon,

néanmoins, se mit bravement à la besogne. Ayant fixé solidement son mousquet et celui de son camarade sur ses épaules, il passa les bras du moribond autour de son cou et s'achemina, en le traînant, du côté de *l'Investigator*. Le labeur était excessif et le seul allégement que le sergent y trouvât, était de faire rouler, le long des déclivités du terrain, le corps inerte qu'il tirait péniblement dans les montées. Ce procédé était, à la vérité, un peu dur pour un moribond, mais il avait le mérite d'arracher quelque peu celui-ci à sa léthargie. Ver les onze heures du soir, le brave marin était parvenu à charrier son homme à moins d'un mille du navire ; mais là, épuisé par dix heures d'efforts à travers les ténèbres, les tourbillons de neige et une température mortelle, il fléchit à son tour. Il se sent incapable de traîner son fardeau, et, comme dernière ressource, il supplie son malheureux compagnon de tenter un dernier effort et cherche à le ranimer en lui montrant dans l'espace les sillons lumineux tracés par les fusées que, dans ce moment, inquiet de leur absence, je faisais tirer pour leur servir de guides. Remontrances et prières échouent devant l'insensibilité physique du pauvre mulâtre qui ne peut que murmurer : « Va-t'en ! laisse-moi mourir en paix ! » Le sergent se décide enfin à le laisser gisant sur sa couche de neige et à courir au vaisseau pour y cher-

cher des secours. Sur sa route, il rencontre des camarades envoyés à sa recherche; il retourne avec eux auprès du mulâtre et tous ensemble arrivent à temps pour le sauver.

« Ils le trouvèrent les bras tendus vers le ciel et roides comme ceux d'une statue, les yeux démesurément ouverts et la bouche si hermétiquement fermée qu'ils durent employer la force pour faire glisser quelques gouttes de cordial à travers ses lèvres. La peau de ses mains, de ses pieds et de sa face était profondément corrodée par la gelée, mais il survécut néanmoins à cette terrible épreuve, et c'est par son témoignage que l'on eut connaissance de tout ce que son sauveur avait déployé de courage et de dévouement.

« Le 11 avril 1852, le temps me paraissant favorable, je résolus de mettre à exécution mon projet depuis longtemps arrêté de traverser sur la glace le détroit de Bank et de me rendre à Winter-Harbour, où j'espérais trouver soit un des bâtiments, soit un des détachements du capitaine Austin. Il me paraissait urgent d'arrêter avec ce chef d'escadre ou avec un de ses officiers les mesures que pourrait exiger le salut de l'équipage de *l'Investigator*. Il nous restait à peine à bord un approvisionnement suffisant pour dix-huit mois, et si, durant l'été de 1852, les glaces ne s'ouvraient pas, j'allais me trouver dans l'obligation,

pour ne pas courir le danger de périr par la famine, de réduire le nombre de mes hommes, en faisant partir, à tout hasard, un détachement pour l'Angleterre dès le printemps de 1853.

« Le 28 avril, avec un traîneau et sept hommes, j'atteignis sur l'île Melville le lieu où l'expédition de Parry avait hiverné trente-trois ans auparavant. Mais, à côté de l'inscription commémorative de cet événement, je ne trouvai que le cairn dans lequel le lieutenant Mac Clintock avait déposé, durant le printemps de 1851, une mention de son passage. Ma déception fut cruelle; les vaisseaux du capitaine Austin étant, selon toute apparence, retournés en Angleterre, je ne pouvais plus compter, pour le soin de notre avenir, que sur nos seules ressources et sur la protection de celui dont il est écrit : « Confie-toi à lui dans ton cœur; « dans toutes tes actions rends-lui témoignage, et « il dirigera tes pas ! »

« Avant de laisser l'île de Melville à sa solitude, je crus devoir toutefois confier au cairn du lieutenant Mac Clintock un récit succinct de nos deux campagnes et de notre situation. « Mon intention, « y disais-je, est, si cela se peut, de retourner en « Angleterre cet été en touchant à l'île de Mel- « ville et au port Léopold. Mais, si l'on n'enten- « dait plus parler de nous, c'est que probable- « ment nous aurions été entraînés dans les glaces

« du pôle, au nord ou à l'ouest de l'île de Mel-
« ville ; or, dans ces deux hypothèses, toute ten-
« tative pour nous envoyer des secours ne ferait
« qu'accroître le mal, car tout vaisseau entré dans
« les glaces polaires doit être inévitablement
« broyé. Un dépôt de provisions ou un vaisseau
« placé à Winter-Harbour est le meilleur ou plu-
« tôt le seul moyen auquel on doive recourir
« pour le salut de ce qui aura survécu de l'équi-
« page de *l'Investigator*.

« Je terminais par ces mots : « Cet avis a été
« déposé en avril 1852 par une expédition com-
« posée du capitaine Mac Clure, etc. (suivent les
« six autres noms). Quiconque le trouvera est prié
« de le faire parvenir au capitaine de l'Amirauté.
« Daté du navire de S. M. britannique *l'Investigator*,
« gelé dans la baie de Merci, le 12 avril 1852. »

« A mon retour au vaisseau, je pouvais espérer que l'été ne tarderait pas à amener le dégel et à nous permettre de remettre à la voile ; mais cet espoir ne fut pas de longue durée : mai et juin se passèrent sans qu'aucun signe annonçât la fonte prochaine de l'épaisse couche de neige qui recouvrait la terre comme au cœur de l'hiver. Nous reconnûmes même avec effroi que, durant la dernière moitié de juin, la glace avait augmenté d'épaisseur. Les oiseaux voyageurs, à peine venus du midi, reprenaient leur vol dans cette direction,

parce qu'ils ne trouvaient sur la terre de Bank aucune trace de végétation, et, ce qui était plus grave, la santé de l'équipage commençait à s'altérer : seize cas de scorbut furent constatés par le rapport mensuel du chirurgien. Je fus obligé de faire suspendre tous les travaux publics, et nos chasseurs durent redoubler d'efforts pour nous procurer de la viande fraîche. Le 8 juillet, l'un d'eux, en poursuivant un renne rencontra inopinément deux bœufs musqués, et parvint à les abattre l'un et l'autre; il fit preuve en cette circonstance d'un remarquable sang-froid : il ne lui restait plus une seule balle, lorsqu'il fut assailli par un de ces deux animaux blessé et furieux; sans se troubler, il l'attendit à bout portant et lui déchargea dans le cœur la baguette de son fusil. Nous recueillîmes aussi jusqu'à la fin d'août une quantité d'oseille suffisante pour en fournir une ration quotidienne aux scorbutiques qui finirent par se rétablir.

« Le 20 août la température tomba tout à coup à 15° au-dessous de glace : toute cette saison peut être appelée un long jour sans soleil; car, depuis la fin de mai, c'est à peine si cet astre a été visible ou si son influence s'est fait sentir sur les masses de glaces qui bloquent le détroit complétement d'un bord à l'autre, et je ne crois pas que la mer Polaire se soit ouverte cette année, car

nous n'avons pas vu une goutte d'eau dans cette direction.

Troisième hiver (1852-1853).

« Le 8 septembre les circonstances critiques où nous nous trouvions exigeant une prompte détermination, j'assemblai les hommes de l'équipage et je leur annonçai la nécessité où j'étais de renvoyer, dès le printemps suivant, la moitié d'entre eux en Angleterre, les uns par le port Léopold et la baie de Baffin, les autres par la voie du Mackensie et des établissements de la baie d'Hudson. Je devais garder le reste avec moi pour tenter au printemps de dégager le vaisseau et de le ramener en Angleterre. Si je ne pouvais y parvenir j'essayerais de gagner avec des traîneaux le port Léopold, l'état de nos provisions n'admettant pas un meilleur arrangement. « Quoique réduits de-
« puis un an à deux tiers de ration, nous devons,
« ajoutais-je, nous disposer à subir pendant dix-
« huit mois encore cette même privation, qui, si
« pénible et si contraire qu'elle soit à la santé de
« chacun, est commandée par le devoir; car le
« vaisseau étant aussi solide que le premier jour
« de notre navigation, il serait peu honorable de
« l'abandonner tant que nous aurons l'espoir de
« franchir avec lui, l'été prochain, les détroits de

« Bank et de Melville. A notre retour en Angle-
« terre, l'heureuse découverte du passage nord-
« ouest, si longtemps et si vainement cherché,
« nous vaudra un accueil qui nous dédommagera
« amplement des fatigues et des périls de notre
« pénible entreprise. »

« Cette communication fut bien reçue de tous mes hommes, et j'eus lieu d'espérer que je mènerais à bonne fin l'exécution de mon projet.

« .... L'hiver 1852-1853 dépassa de beaucoup en rigueur les deux précédents. Par un bonheur inespéré, le gibier, cherchant des abris dans les vallons les plus bas et les plus voisins de la mer, ne cessa de se montrer ; et, quoiqu'il fût devenu très-craintif, on réussit toujours à tuer un certain nombre de rennes, qui contribuèrent pour une bonne part à donner au festin de Noël une apparence d'abondance confortable.

« Comme c'était le dernier jour de Noël que nous devions passer ensemble, l'équipage résolut de le célébrer d'une manière mémorable. Chaque table fut gaiement illuminée et décorée par des peintures de nos artistes de l'entre-pont, qui représentaient le navire dans toutes les périlleuses positions où il s'était trouvé dans la mer Polaire ; mais l'ornement principal consistait en énormes *plum-puddings*, pesant 25 livres, flanqués de quartiers de daims, de lièvres rôtis et d'onctueux salmis de

ptarmigans. Jamais, je pense, un tel luxe, avec une telle profusion, ne brilla dans un entre-pont; un étranger qui aurait été témoin de cette scène n'aurait jamais imaginé qu'il voyait un équipage qui avait passé plus de deux ans dans ces régions abandonnées, entièrement livré à ses propres ressources, et cependant jouissant d'une excellente santé. Une réunion aussi joyeuse, en toutes circonstances, aurait épanoui le cœur de tout officier; mais dans cette situation abandonnée, je ne pus qu'être profondément touché en contemplant ce gai et consolant spectacle, et en pensant aux grandes miséricordes que nous accordait la Providence, à qui seule est due notre sincère reconnaissance pour tous les bienfaits qu'elle nous a prodigués au milieu des situations les plus extrêmes que l'on puisse concevoir.

« Dans les jours qui suivirent, le froid devint excessif; il y eut en janvier 42° au-dessous de zéro, 17 de plus que l'année d'avant à pareille époque; un jour le thermomètre tomba jusqu'à 54, et il resta à 52 pendant vingt-quatre heures. J'aurais douté de l'exactitude du thermomètre si je ne l'avais éprouvé ... mais, en outre, l'état de mon équipage attestait la rigueur de la température. Le froid avait amené beaucoup d'humidité dans l'entre-pont, et nous ne pouvions faire assez de feu pour la combattre. La liste des malades

monta un moment jusqu'à dix-neuf : parmi eux il y avait des cas de scorbut et d'hydropisie.

« Le 15 mars 1853, je désignai les hommes qui devaient composer les détachements destinés pour la baie de Baffin et pour la côte d'Amérique. C'étaient ceux que les officiers, les chirurgiens et moi, nous croyions les moins capables de supporter un quatrième hiver arctique. Je me flattais qu'ils parviendraient à trouver les moyens de revoir heureusement l'Angleterre ; mais, avant d'atteindre le premier dépôt de vivres ou le premier fort de la compagnie d'Hudson, ils avaient à tirer pendant deux mois leurs traîneaux sur la mer glacée ou sur la terre couverte de neige. Que de chances contre eux dans un si long trajet ! Le sort qui les attendait était plus qu'incertain, et une sombre tristesse, qui ne faisait que s'accroître à mesure que s'approchait le jour de la séparation, pesait sur l'esprit de ceux qui devaient partir et de ceux qui devaient rester.

Délivrance.

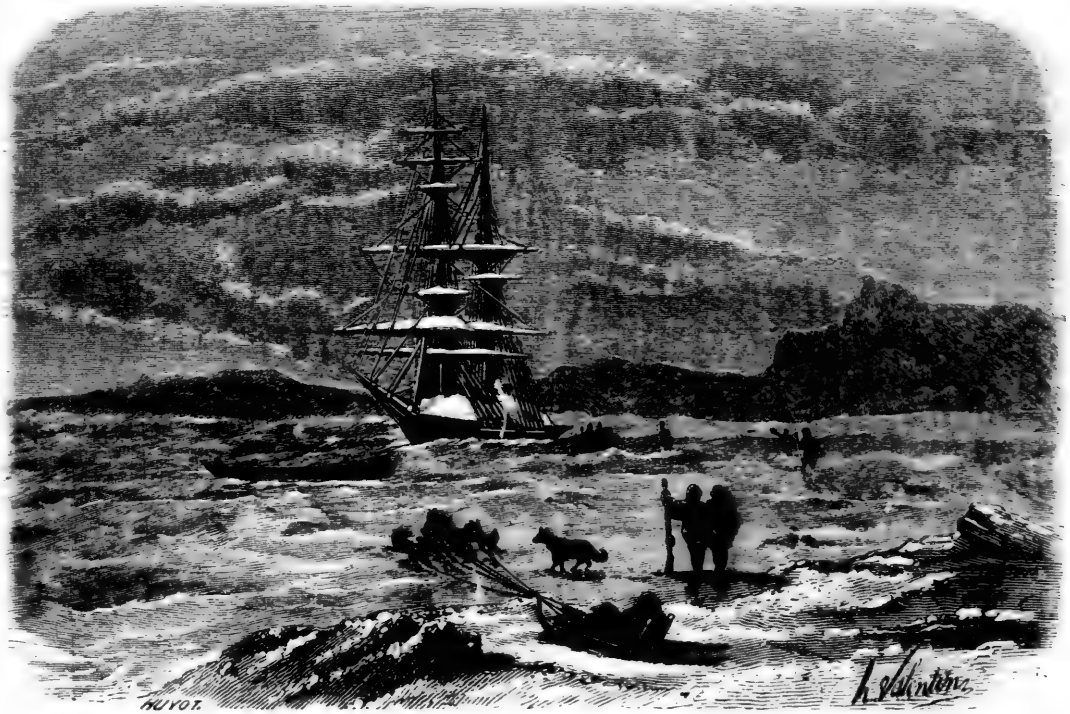
« Tout était prêt pour le départ, et il était fixé au 15 avril. Le 6 du même mois, comme le lieutenant Creswel et moi nous nous promenions ensemble sur la glace marine, assez loin du vaisseau, nous vîmes subitement apparaître du côté

du nord un petit point noir qui semblait rouler plutôt que courir sur la glace. Nous imaginant que c'était quelqu'un des nôtres poursuivi peut-être par un ours blanc, nous nous portâmes à sa rencontre; mais nous ne tardâmes pas à distinguer que la figure qui s'approchait avec tant de rapidité n'appartenait à personne du bord. Cet être, quel qu'il fût, se mit, à notre vue, à agiter les bras en l'air et à pousser des cris que l'éloignement ou tout autre cause nous rendit inintelligibles. J'avoue qu'alors nous fûmes tentés de chercher si cette apparition, au teint de suie et aux gestes étranges, ne cachait pas les griffes et la queue du vieux Nich. Nous finîmes pourtant par nous joindre, et on peut juger de notre surprise quand, à cette question naturelle de ma part: « Qui êtes-vous et d'où venez-vous, au nom du ciel? » l'étranger répondit d'une voix étranglée par l'émotion et la rapidité de sa course : « Prim, « le lieutenant Prim, du *Hérald.* » A la place du diable, c'était un ange de lumière que j'avais devant moi. On peut juger quelle poignée de main je donnai à mon vieux camarade, que j'avais laissé en 1850 dans le détroit de Behring!

« Il nous expliqua que le capitaine Kellett, avec deux vaisseaux, avait atteint l'île de Melville pendant le dernier automne, et qu'ayant trouvé dans le cairn de Winter-Harbour la dépêche que j'y avais

laissée, il s'était empressé, dès les premiers beaux jours, de diriger sur le havre de Merci un détachement commandé par son lieutenant Prim. Impatient de nous apporter la nouvelle de notre délivrance, ce brave officier avait devancé de beaucoup la troupe qu'il conduisait.

« La présence subite d'une troupe de compatriotes, lorsque aucun de nous n'imaginait qu'il pût en exister à mille lieues de distance, causa une émotion que je me sens incapable de décrire et qu'il est impossible de se représenter, à moins de s'être trouvé dans une position semblable. Tous nos hommes sentirent revivre leur courage ; l'abattement fit place à la joie la plus vive. Les malades, oubliant leurs souffrances et leur faiblesse, s'élancèrent de leurs hamacs et vinrent se jeter dans le flot de créatures humaines qui débordait sur le pont par l'unique écoutille que la rigueur du froid permît de tenir ouverte. Chacun voulait être certain que ces apparitions surprenantes étaient des êtres de chair et d'os, et non des habitants de l'autre monde : car leurs visages, imprégnés de la fumée de la tente, étaient aussi noirs que ceux de l'Érèbe. Lorsqu'il fut bien avéré que ce n'était point un songe, mais une réalité, la parole fit défaut à mes pauvres compagnons comme à moi même, pour exprimer nos pensées. Nos cœurs étaient trop pleins Jamais, j'en ai la con-



Le lieutenant Prim découvrant *l'Investigator* dans la baie de Merci.

eaux
déta-
. Im-
re dé-
é de

atrio-
il pût
une
ire et
ins de
Tous
; l'a-
s ma-
lesse,
jeter
ordait
gueur
oulait
antes
s ha-
im-
noirs
é que
a pa-
mme
Nos
con-

fiance, les sentiments de gratitude qui ont élevé en ce moment ma pensée vers le souverain dispensateur des choses ne s'affaibliront dans mon souvenir.

« Le lendemain, 7 avril, je me mis en marche avec le détachement du lieutenant Prim, pour aller rejoindre nos sauveurs. Il nous fallut douze jours pour franchir les cent soixante-dix milles qui nous séparaient d'eux ; mais la réception qu'ils me firent compensa amplement toutes les privations et les fatigues que j'ai subies jusqu'ici.

« Pour cela et pour bien d'autres miséricordes qui nous ont été prodiguées pendant ce périlleux voyage, notre plus sincère reconnaissance est due à la généreuse Providence, dont le doigt protecteur a seul pu diriger nos pas dans une mer dont toute la science et toute l'industrie de l'homme n'auraient pu fendre la glace. Assurément, en contemplant ces puissants ouvrages de la nature, on ne peut s'empêcher de penser que le bras qui a soutenu la première arche faite du bois de la terre, alors qu'elle flottait sur les eaux d'un monde englouti, est le même qui a aussi guidé notre arche faite de chêne anglais ; et si ses habitants peuvent retourner jouir des bénédictions de leur patrie, ce sera un autre miracle de la bonté divine. Souvent je dis comme la femme de Menoch : « Si

« Dieu avait eu le dessein de nous faire mourir, il « ne nous aurait pas montré tant et de si grandes « miséricordes. »

De son côté le capitaine Kellett a écrit à ce sujet :

« Le 19 avril sera marqué à l'encre rouge dans notre voyage, et sera célébré comme un jour de fête par nos héritiers et nos successeurs à tout jamais. Ce matin notre vigie signala un détachement qui arrivait du côté de l'ouest ; tout le monde sortit pour aller à leur rencontre. On apercevait dans le lointain une seconde troupe. Le docteur Domville fut le premier à qui je parlai. Je ne puis rendre ce que j'éprouvai quand il me dit que le capitaine Mac Clure était dans la seconde troupe. Je ne fus pas lent à le rejoindre, et je lui donnai plus d'une cordiale poignée de main. Jamais il n'en fut échangé de plus sincères et de plus pures en ce monde. Mac Clure avait bonne mine, mais il avait très-faim. Son récit de sa rencontre avec Prim dans la baie de Miséricorde aurait fait un beau sujet pour le capitaine Marryatt, s'il vivait encore. »

Mac Clure, après avoir arrêté ses plans d'avenir avec le chef de la station de l'île Melville, retourna à son bord, dans la baie de Merci, d'où il expédia au capitaine Kellett ses malades et ses infirmes, sous la direction de son brave lieutenant Creswell.

Ce dernier, après s'être ravitaillé à l'île Melville et avoir franchi quatre cent soixante-dix milles sur la glace, atteignit le 2 juin *l'Étoile-du-Nord*, au mouillage de l'île Beechey ; là, ayant pris passage, quelques semaines plus tard, avec douze invalides de *l'Investigator*, sur le brick *le Phœnix*, que le capitaine Inglefield ramenait en Angleterre, le lieutenant Creswell arriva à Londres le 7 octobre 1853. Ayant ainsi, le premier, l'insigne honneur d'avoir accompli le tour complet du continent américain, du cap Horn au cap Farewell en passant par le détroit de Behring.

Pendant ce temps, le capitaine Kellett, redoutant pour le reste de l'équipage de *l'Investigator*, les effets d'un quatrième hivernage dans l'isolement, autorisa Mac Clure à laisser son navire dans la baie de Merci et à venir s'installer avec tout son monde à bord des vaisseaux stationnés à l'île Melville.

CHAPITRE IV.

FIN DE LA TROISIÈME CROISIÈRE.

Pointe de sir Edward Belcher au nord du détroit de Wellington. — Abandon de cinq navires. — Retour en Angleterre. — Rapport du docteur J. Rae. — Premières et funèbres nouvelles de l'expédition perdue.

Pendant que les lieutenants de sir Edward Belcher faisaient, au nord et à l'ouest, l'hydrographie de l'archipel de Parry, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres précédents, lui-même s'était réservé l'exploration du détroit de Wellington et des parages auxquels conduit ce bras de mer dans la direction du pôle. A la fin de l'été de 1852, il avait pénétré avec le vaisseau *l'Assistance* et le steamer *le Pionnier*, jusqu'au débouché septentrional du détroit où il hiverna par 76° 52′ de latitude. Au mois de mai 1853, il prit lui-même la direction d'une division de traîneaux et se dirigea vers une terre entrevue à toute distance, dès l'automne précédent, dans le nord-ouest du détroit. Bien que ces découvertes pâlissent un peu devant celles dont

nous avons rendu compte dans le chapitre précédent, elles sont loin pourtant d'être depourvues d'intérêt comme on peut en juger par les extraits suivants que nous empruntons à sa relation[1].

.... « La terre que nous nous efforcions d'atteindre figure sur nos cartes sous le nom de North Cornwal ; elle semble détachée, par un large canal, de celle qui forme le littoral occidental du détroit de Smyth. Un effroyable entassement de glaces impraticables nous en interdit l'abord et nous força à infléchir notre marche à l'est, l'aspect de la surface gelée de la mer paraissant nous offrir de meilleures chances de ce côté.

« Effectivement, nous voyagions depuis trois jours sur une glace unie qui nous permettait de faire 36 milles par journée, lorsque le 18 nous atteignîmes l'entrée d'un magnifique détroit. Le brouillard nous avait jusque-là fatigués de ses lueurs indécises, mais lorsqu'il s'éclaircit, le soleil inonda de ses rayons un espace immense tout autour de nous. De chaque côté du détroit, une suite de caps se multipliaient sous nos yeux, au point de rendre très-difficile de leur donner des noms. J'acquis la certitude que nous étions réellement dans le détroit de Jones. La latitude, ainsi que la longitude, la

1. *The last of the Arctic voyages*, by sir Edward Belcher, 2 vol. in-8. London, 1855.

direction des côtes et leur écartement qui était de 60 milles, tout me le prouvait. Bientôt l'inégalité des glaces nous força à prendre terre, et nous avions déjà fait cinq à six milles, lorsque nous fûmes soudain arrêtés par une montagne de glace à pic, et la brise venant à souffler, nous découvrîmes avec effroi que la base de cette montagne était portée par la mer et que toute cette masse mouvante qui nous portait se désagrégeait en morceaux.

« Difficilement découragé, je résolus de gagner la terre ferme. Les provisions et tous les bagages furent empaquetés, et nous n'eûmes rien de plus pressé que de chercher ce que nous avions à faire, sauf à découvrir ensuite la manière de l'exécuter.

« .... A mesure que nous avancions nous trouvions les montagnes plus hautes; quelques-unes atteignaient jusqu'à 1500 pieds.

« Ayant descendu péniblement les flancs d'une de ces dernières et établi notre campement à sa base, quelle ne fut pas notre surprise et, je dois dire aussi notre déception, en reconnaissant qu'entre nous et la côte la plus éloignée se trouvait une mer libre, roulant au loin ses vagues d'un bleu sombre. Nous étions au 20 mai! A l'horizon l'on n'apercevait que de glaçons flottants et tout progrès ultérieur était interdit à nos traîneaux.

« Un escarpement éloigné de seize milles, dans le travers du détroit de Jones et que nous avions

pris pour une île réelle, fut reconnu pour appartenir à une montagne flottante. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre dans le détroit, on ne voyait aucune terre.

« .... Cependant notre voyage ne manquait ni d'incident ni d'intérêt. Un jour, je découvris au sommet d'une montagne de huit cents pieds de haut quelque chose qui semblait être un ouvrage humain; on eût dit une coupole ou une maison de glace, composée d'une quarantaine de blocs très-épais, et qui ne pouvait pas avoir été construite par un seul individu. Elle avait huit pieds de diamètre à l'intérieur et cinq seulement en hauteur.

« Nous examinâmes avec un soin religieux chaque brin de mousse attaché à cet édifice, chaque fragment de terre ou de pierre arraché à son sol, sans trouver aucun papier ou quoi que ce fût qui eût servi à des hommes. Aussi bien tout était recouvert par la neige, mais cependant cette construction ne paraissait pas dater de plus d'une année. Nous donnâmes à ce lieu le nom de montagne de la Découverte.

Peu de temps après, ayant laissé à mon équipage, harassé de fatigue et occupé à dresser la tente le soin de préparer la nourriture quotidienne, je gravis la montagne qui s'élévait devant nous, et j'y découvris que nous n'étions pas loin de notre position de l'année précédente près du cap

Hogarth, et que nous avions le cap Magendie et l'île d'Hamilton à vingt milles à l'ouest. Nous nous trouvions ainsi sur un isthme étroit séparant les eaux du détroit de Jones de celles du canal de Wellington.

« Je fus encore bien surpris d'apercevoir là deux constructions de forme européenne et ressemblant à des tombes; elles étaient de même grandeur, recouvertes toutes deux de grandes dalles plates et avaient à leur extrémité trois pierres séparées et placées comme pour marquer la place de la tête et des pieds d'un squelette. Je fus tout à la fois si content et si ému de cette trouvaille que je ne voulus pas y toucher la moindre pierre qu'en présence de tout l'équipage.

« En conséquence, le même soir (car le soleil est tellement étincelant sur la glace qu'on ne peut voyager dans ces parages que la nuit) nous gravîmes la montagne et nous écartâmes ces pierres, mais hélas! elles ne recouvraient aucuns restes, aucune trace d'êtres humains!

« .... Ainsi, employant toute une saison à l'exploration des côtes du détroit de Wellington, quelquefois à pied, d'autres fois en bateau, suivant les circonstances, nous ne pûmes rien découvrir sur le sort de Franklin.

« Mon expérience personnelle m'a prouvé aussi, contrairement aux assertions de mes prédécesseurs

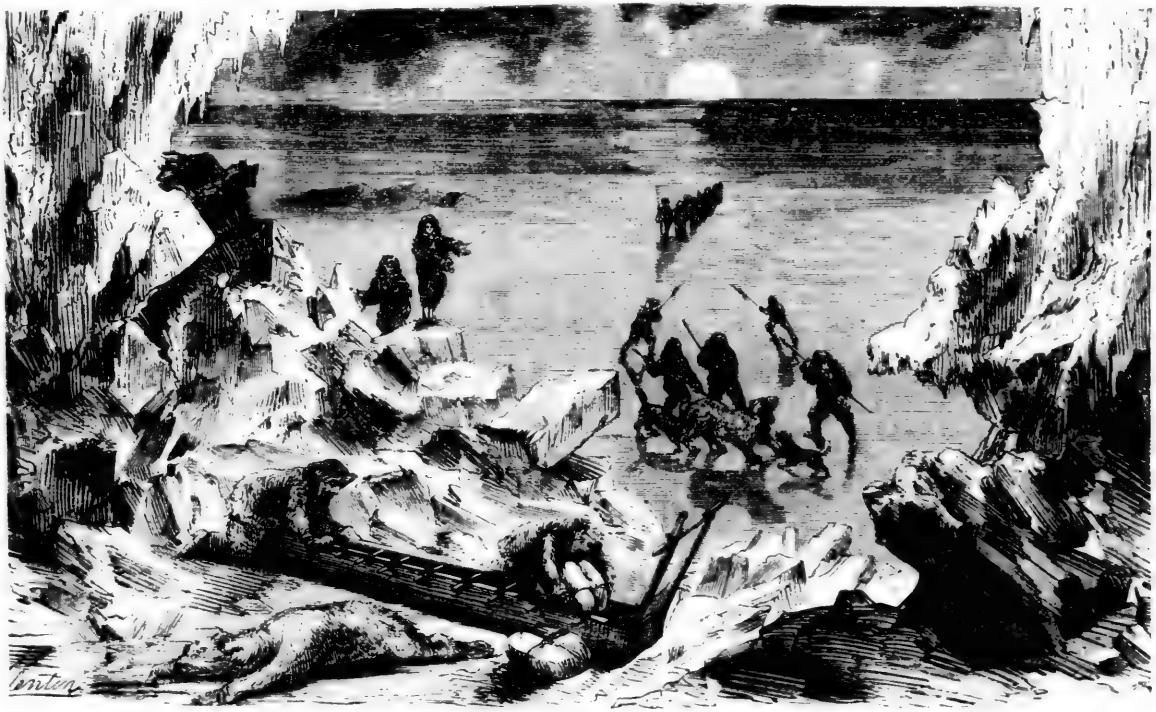
dans le détroit, que ces parages désolés nourrissent bien peu d'espèces animales.

« Par un bonheur extrême, les voyageurs peuvent rencontrer çà et là un ours ou un phoque; j'en ai tué et mangé, mais je doute fort qu'un navigateur puisse jamais compter sur de pareilles rencontres pour ses approvisionnements.

» Il n'y a point de doute que les manifestations passagères de la vie animale, dans ces régions désolées, ne se lient aux apparitions des espaces d'eau libre qui se forment tantôt sur un point, tantôt sur un autre du revêtement de glace de la mer Polaire. Mais les causes de ce phénomène sont encore un mystère pour la science.

« Par les mêmes latitudes où en 1851 les capitaines Penny et de Haven constataient l'existence de milliers de palmipèdes et d'amphibies, animant les eaux du détroit de Wellington, je me suis heurté en 1853 à une couche solide et déserte de glace marine, et là où leurs embarcations avaient pu circuler à pleines voiles, j'ai dû abandonner mes navires bloqués et soudes dans la glace. »

Effectivement après deux étés employés en efforts infructueux pour dégager ses navires et regagner avec eux les eaux du détroit de Lancastre, sir Edward Belcher, convaincu que ses équipages, épuisés par des fatigues surhumaines et menacés en outre de manquer des approvisionnements in-



Chasse à l'ours blanc, dans les mers polaires.

dispensables, ne pourraient passer impunément un troisième hiver dans ces régions, crut pouvoir user de la ressource suprême que lui laissaient les instructions de l'Amirauté. Réunissant sur *le North-Star*, stationné à l'île Beechey, les marins de *la Résolute* et de *l'Intrépide*, cernés par les glaces du bassin de Melville, à ceux de ses propres vaisseaux *l'Assistance* et *le Pionnier*, rivés pour ainsi dire depuis plus d'un an à la pointe d'Éden, dans le détroit de Wellington, il regagna avec tout son monde l'Angleterre dans l'automne de 1854.

Comme toutes les mesures extrêmes, celle-ci donna lieu à bien des jugements divers de la part du public. Il ne manqua pas de critiques pour blâmer l'abandon de cinq navires (y compris *l'Investigator*), et le délaissement de Collinson qui pouvait avoir besoin d'aide et d'appui dans quelque recoin ignoré des parages arctiques et pour lequel on pouvait craindre le sort de l'expédition perdue. Et quant à celle-ci, était-on condamné sans retour à ne pas même espérer d'en retrouver jamais une trace ou un débris?

Les événements ne tardèrent pas à justifier, sur ces deux derniers points, du moins, la conduite de sir Ed. Belcher. Dans le même automne de 1854, une dépêche, datée des mers de Chine, annonça l'heureux retour, dans ces parages, du capitaine Collinson et de son navire *l'Entreprise*, après trois

hivers passés par eux, sur les côtes de la terre de Victoria et de Wollaston[1], et une seconde dépêche venue du fond de la baie d'Hudson éteignit sans retour la dernière espérance que l'on pouvait conserver de retrouver, après neuf années écoulées, un débris vivant des deux navires de Franklin.

1. Le capitaine Collinson, arrivé plus tard que son collègue Mac Clure dans le détroit de Behring, n'avait pu doubler la pointe Barrow dans le courant du même automne (1850). L'année suivante, néanmoins, ayant réussi à doubler cette langue de terre basse et presque toujours encombrée de glaces, il suivit le long du continent les traces de son précurseur, traversa comme lui le détroit qui sépare les terres de Bank de celles du Sud-Est : il ne put, pas plus que Mac Clure, déboucher par cette voie dans le bassin de Melville, et revint hiverner dans la baie Walker sur la côte occidentale de l'île de Victoria. Dans l'été de 1852, il engagea son navire dans la suite de détroits qui séparent cette grande île du continent américain, et passa son second hiver dans la baie de Cambridge à l'extrémité orientale de l'île, dont ses traîneaux explorèrent la ligne des côtes jusqu'à l'île Gateshead où ils trouvèrent les traces du docteur Rae qui les y avait précédés d'une année. De quelques Esquimaux qui visitèrent *l'Entreprise* dans ce dernier mouillage, le capitaine acheta un manche de hache et un boulon de fer, qu'il crut provenir du passage du docteur et qui étaient évidemment des débris du naufrage de *l'Érèbe* et de *la Terreur;* catastrophe dont Rae, sans s'en douter, avait presque foulé le théâtre. Le manque de charbon força Collinson à prendre, pour le retour, le même chemin qu'il avait déjà parcouru, au lieu de chercher à atteindre à travers le canal de Victoria le détroit de Peel ou celui de Bellot, tentative qui, sans doute, eût été couronnée de succès. Néanmoins, il ne put doubler encore cette fois la pointe Barrow sans passer un troisième hiver sur les côtes septentrionales du continent américain.

Nous donnons ce dernier document tel qu'il a été publié dans les *blue-books* du parlement anglais.

Rapport du docteur John Rae adressé au secrétaire de l'Amirauté anglaise.

« Repulse-Bay, le 29 juillet 1854.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de déclarer, pour l'instruction des lords-commissaires de l'Amirauté, que pendant mon voyage sur la glace et les neiges, ce printemps, dans le but de compléter la reconnaissance de la rive occidentale de la terre de Boothia, j'ai vu les Esquimaux dans Pellybay : j'ai appris de l'un d'eux qu'un détachement d'hommes blancs (*kablounas*) était mort de faim à quelque distance à l'ouest et non loin d'une grande rivière où se voyaient plusieurs rapides. Plus tard, j'ai eu d'autres renseignements et acheté un certain nombre d'articles qui rendent le sort d'une partie ou peut-être de tous les survivants de l'expédition de sir John Franklin indubitablement aussi terrible que l'imagination le peut concevoir. Voici en substance les informations que j'ai obtenues à diverses fois et de différentes sources.

« Au printemps, il y a quatre hivers (printemps de 1850), un détachement d'hommes a été vu, voyageant au sud sur la glace et traînant un bateau,

par quelques Esquimaux à la recherche de veaux marins, dans le voisinage de King-Williams-Land, qui est une grande île. Personne, dans ce détachement, ne parlait la langue des Esquimaux d'une maniere intelligible; mais ils ont fait comprendre par signes aux Esquimaux que leur vaisseau ou leurs vaisseaux avaient été abîmés par la glace, et qu'ils cherchaient des daims et du gibier. Tous les hommes, à l'exception d'un officier, étaient aigres, et ils tiraient péniblement leurs traîneaux avec des cordes. On suppose qu'ils étaient à court de vivres. Ils achetèrent un veau marin aux indigènes. Plus tard, mais avant la débâcle des glaces, les corps de trente individus furent découverts sur le continent et cinq autres dans une île voisine, à une longue journée au nord-ouest d'une large rivière qui ne peut être que la grande rivière du Poisson ou de Back (nommée par les Esquimaux Out-ko-hi-ca lick); sa description et celles de la côte dans le voisinage de Point-Aigle et de l'île de Montréal s'accordent exactement avec la description de sir George Back. Quelques corps auraient été enterrés (probablement ceux des premières victimes de la famine). Quelques-uns étaient sous une tente ou des tentes; d'autres étaient sous le bateau qui avait été renversé pour former un abri; plusieurs étaient épars dans diverses directions.

« Quelques-uns de ces malheureux doivent avoir survécu jusqu'à l'arrivée des oies sauvages, c'est-à-dire jusqu'à la fin de mai, car on a entendu des coups de fusil et on a trouvé des os frais et des plumes d'oies près du lieu qui fut le théâtre de ces tristes événements.

« Parmi ceux trouvés dans l'île, il y en avait un que l'on suppose avoir été un officier. Il avait son télescope suspendu à l'épaule et son fusil à deux coups était couché auprès de lui. D'après l'état de mutilation de la plupart des corps et aussi d'après le contenu des chaudières, il est évident que nos malheureux compatriotes avaient été réduits à la dernière extrémité, le cannibalisme, pour prolonger leur existence.

« Nos compatriotes paraissent avoir abandonné derrière eux une grande abondance de munitions; beaucoup de poudre a été éparpillée sur le sol par les indigènes, et au-dessous du niveau de l'eau on a trouvé beaucoup de balles de fusil et de plomb qui étaient restées probablement sur la glace. Il devait y avoir aussi beaucoup de malles, compas, télescopes, fusils à deux coups. Tout semble avoir été brisé : j'ai vu des fragments de ces divers objets entre les mains des Esquimaux avec des fourchettes et des cuillers d'argent. J'en ai racheté autant que j'ai pu. Ci-joint la liste des articles les plus importants avec les chiffres de plu-

sieurs officiers bien connus pour avoir appartenu à *l'Érèbe* et à *la Terreur*, ainsi que leurs initiales sur l'argenterie. J'ai acheté, entre autres articles, une décoration du mérite, sous la forme d'une étoile, et une petite pièce d'argenterie portant ces mots gravés *Sir John Franklin*.

« D'après ce que j'ai appris, il n'y a pas lieu de suspecter qu'aucune violence ait été faite par les indigènes à ces malheureux. Aucun des Esquimaux avec qui j'ai conversé n'avait vu les blancs. Ils n'avaient même pas été aux endroits où les corps avaient été trouvés ; ils tenaient leurs renseignements de ceux qui avaient été sur les lieux et qui avaient vu le détachement en voyage.

« Les informations que j'ai obtenues des Esquimaux indiquent clairement, dans mon opinion, le printemps de 1850 comme l'époque de la triste catastrophe dont j'ai parlé[1]. Il y avait, en 1850, cinq ans qu'on avait vu Franklin pour la dernière fois dans la baie de Baffin. En supposant que les provisions emportées d'Angleterre par l'expédition aient duré quatre ans, temps bien suffisant pour diminuer et affaiblir le personnel des deux équipages, ils se sont trouvés réduits au poisson salé, fade et rance qui, on en conviendra, était un aliment propre à augmenter le scorbut, s'il existait

1. On sait aujourd'hui que cette date doit être reportée à 1848.

déjà parmi eux ou à le faire éclore, s'il n'y était pas. Quant aux suppositions que l'on peut faire sur les drames horribles qui marquèrent les dernières heures de nos compatriotes, voici ce que j'ai à dire : les Esquimaux que j'ai vus à Pelly-Bay m'ont précédé à Repulse-Bay, et, lorsque je suis revenu à mon campement de ce lieu, ils vivaient dans les meilleurs termes avec le détachement que j'avais laissé là pour surveiller nos bagages. Aucun de nos hommes ne comprenait la langue des Esquimaux : cependant ils m'annoncèrent, avant que je leur eusse communiqué aucune nouvelle, qu'ils croyaient qu'une troupe de blancs était morte de faim à l'ouest, et que ces malheureux avaient été réduits, avant de mourir à de terribles alternatives. Lorsque je demandai à ces hommes comment ils avaient appris cela, ils me répondirent : « Par les signes des indigènes. »

« *Signé :* JOHN RAE. »

Ce rapport et les nombreuses *reliques* qui l'appuyaient parurent à l'amirauté un témoignage suffisant de la perte totale de l'expédition si vainement cherchée depuis sept ans, et la prime de 10 000 l. st. (250 000 fr.), promise à qui apporterait à la mère patrie des nouvelles positives de Franklin et de ses compagnons, fut adjugée au doc-

teur Rae et aux hommes qui l'avaient suivi dans cette dernière exploration.

Avant de revenir sur le théâtre du désastre de *l'Érèbe* et de *la Terreur*, l'ordre chronologique nous oblige à nous en détourner encore une fois, pour suivre, dans le bassin de la mer Polaire, l'entreprise la plus aventureuse et peut-être la plus étonnante de toutes celles qui ont été provoquées par la recherche de sir John Franklin.

ans

de
ous
ur
re-
us
es

Le docteur E. Kane.

CHAPITRE V.

VOYAGE DU DOCTEUR E. KANE.

De New-York au Groënland danois. — Le détroit de Smith. — Barrière de glace. — Le Havre de Rensselaer. — Premier hivernage. Esquimaux. — Visites faites et rendues. — États, mœurs et coutumes. — Excursions. — Le glacier de Humboldt. — Voyage de Morton. — Les ours blancs. — L'eau libre. — La mer Polaire. — Le drapeau américain. — Deuxième hivernage. — Adieux et départs. — Quatre cents lieues dans ou sur la glace.

1853-1855.

De New-York au Groënland danois.

Au printemps de 1853, je fus désigné par l'amirauté américaine pour commander la seconde expédition que les États-Unis envoyaient à la recherche de sir John Franklin[1]. M. Grinnell, qui avait si généreusement contribué à la première expédition, dont je faisais partie, mit à ma disposition le brick *l'Advance*, et M. Peabody de Lon-

1. *Arctic explorations : the second Grinnell expedition in search of sir John Franklin*, 1853-54-55, *by El. K. Kane, M. D. U. S. N.*

dres, avec cette générosité qui lui a acquis tant de sympathies en Amérique, pourvut abondamment à l'installation de notre navire.

Nous étions dix-sept à bord ; équipage d'élite, s'il en fut jamais ; tous volontaires ; tous hommes énergiques, résolus, comprenant le danger, et préparés à lui présenter un cœur intrépide et un front calme. La seule loi du bord, à laquelle on ne manqua jamais dans tout le cours de notre longue et douloureuse expédition, était : obéissance absolue au capitaine ou à son représentant ; abstinence complète de liqueurs fortes ; abstention absolue de tout langage grossier.

Partis de New-York le 30 mai 1853, nous mîmes dix-huit jours à gagner Terre-Neuve, où nous reçûmes l'accueil le plus cordial ; de là nous fîmes voile vers la baie de Baffin. Les sondages, exécutés avec le plus grand soin à l'entrée du détroit de Davis, dans l'axe même du canal, donnèrent en moyenne 1900 fathons (3400^{m}) ; fait intéressant qui prouve que la chaîne sous-marine, qui s'étend entre l'Irlande et Terre-Neuve, subit une dépression au débouché du courant polaire dans le nord de l'Atlantique.

Le 1er juillet nous entrâmes dans la rade de Fiskernaes aux acclamations de la population dano-groënlandaise pour laquelle notre arrivée était un événement.

Grâce à l'influence de M. Lassen, surintendant de la colonie, un chasseur esquimau, âgé de dix-huit ans, Hans Christian, se joignit à notre expédition. Ce fut une véritable acquisition pour nous; habile à manœuvrer le kayak et la javeline, impassible comme un Indien du Far-West, il nous rendit de grands services. Le 16 juillet nous étions au promontoire de Swarte Huk, et le 27, dans la baie de Melville, au milieu des montagnes de glace (*icebergs*) qui infestent cette mer et qui lui ont valu des baleiniers le surnom de Trou aux *bergs;* les épais brouillards de glace qui caractérisent cette région nous enveloppaient de toutes parts. Le temps devenait menaçant; je fis attacher une amarre à une montagne de glace pour nous empêcher de dériver; après un rude travail de huit heures, j'avais réussi, quand du sommet de l'iceberg tombèrent sur nous de petits fragments de glace, produisant sur l'eau l'effet de ces larges gouttes de pluie qui précèdent un orage du printemps. C'était un avertissement fort clair; il n'y avait pas un moment à perdre. Nous étions à peine dégagés, que l'immense *iceberg* s'écroula avec un fracas terrible.

Le détroit de Smith. — Barrière de glace. Le havre de Rensselaer.

Après une navigation pénible, le 3 août, dégagés de toute entrave, nous étions à la pointe Wilcox, gagnant les eaux du cap York et nous dirigeant vers le détroit de Smith. Le 6 août, nous doublions l'île Hakluyt, puis le cap Alexandre, qui forme, avec le cap Isabelle, l'entrée de ce détroit. Aspect désolé : ici un triste manteau de neige descendant jusqu'à la mer; là une sombre ceinture de rochers immenses, dont la sauvage et menaçante grandeur impressionne même nos rudes matelots. Ce sont là les colonnes d'Hercule de la mer Polaire.

Le 7 août, nous donnions en plein dans le détroit de Smith; nous établîmes un *cairn* à l'île Littleton, et, à notre grand étonnement, nous nous aperçûmes que nous n'étions pas les premiers à chercher un refuge en cet endroit désolé : des Esquimaux s'y étaient établis autrefois.

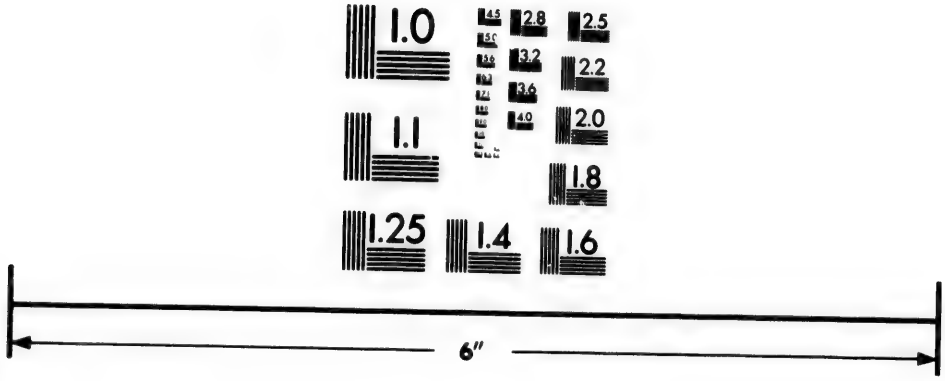
Jusqu'au 22 août, nous eûmes un temps épouvantable, des tempêtes, des ouragans, qui menacèrent de nous briser sur les rochers ou de nous broyer dans les glaces soulevées; mais notre brick soutint courageusement ces épreuves, et le 23, par 78° 41′ latitude, nous étions occupés à haler notre brave navire le long d'un banc de glace

attaché au rivage. Nous étions, dès ce moment, parvenus plus au nord qu'aucun de nos prédécesseurs, excepté toutefois Parry dans son expédition de 1826.

Dès lors aussi nous fîmes fort peu de chemin. Bien que fermes et résolus, mes hommes me parurent incliner à retourner vers le sud pour hiverner. Je les réunis en conseil : un seul, M. H. Brooks, fut d'avis de continuer notre route au nord. Je leur expliquai tous mes motifs pour suivre cette voie, je leur développai toutes mes vues, et, je suis heureux de le constater ici, tous mes braves camarades m'approuvèrent et se mirent courageusement à la rude tâche que leur imposait mon programme

Le 28, le brick se trouvant engagé par les glaces, je résolus de faire une exploration pour trouver, s'il était possible, un meilleur quartier d'hiver sur la côte. On équipa la baleinière *Forlorn-Hope*, qui, doublée de tôle, était recouverte d'un prélart faisant office de tente, et avec un équipage de sept hommes je me lançai à la découverte d'un port d'hivernage. Notre voyage fut rude d'abord; il nous fallait briser la glace pour avancer : nous faisions à grand'peine sept milles par jour. Au bout de vingt-quatre heures, la glace nous força d'abandonner notre canot, que nous mîmes à l'abri dans un endroit sûr, et nous

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
5.6
1.8
6.3
1.1
1.0

prîmes notre traîneau. Nous avancions difficilement, rencontrant à chaque instant, sur l'immense plateau de glace où nous étions, des cours d'eau qu'il fallait passer à gué, nous arrêtant la nuit sous des tertres de neige qui surplombaient les rochers; nous fûmes une fois surpris par la marée et obligés de passer une partie de la nuit debout, soutenant, pour les empêcher de se mouiller, les peaux de buffle qui nous servaient de lit. Le côté comique de notre situation nous aida beaucoup à en supporter l'ennui; imaginez huit cariatides américaines, dans l'eau jusqu'au genoux, élevant en l'air ceux de leurs dieux domestiques qui craignent l'humide élément.

Dans notre voyage nous traversâmes un glacier très-étendu. J'eus plusieurs fois l'occasion de mesurer l'élévation des côtes, dont la hauteur moyenne est de mille trois cents pieds (395 mètres). Le 5 septembre, nous fûmes arrêtés par la plus grande rivière peut-être du Groënland nord. Ce cours d'eau impétueux, couvert d'écume, bondissait sur son fond de roche comme un vrai torrent. Il peut avoir trois quarts de mille (1200 mètres) de large; la marée y remonte à trois milles environ (5000 mètres). Je baptisai cette rivière du nom de Mary-Munturn, d'après une sœur de M. Grinnell. La flore de ses rives était remarquable pour ce pays; au milieu des mousses et des graminées

étincelaient la corolle pourpre des *lychnis* et les blancs pétales des *monties*; j'y rencontrai même un solitaire *hesperis*, la giroflée de muraille de ces régions arctiques.

Nous passâmes la rivière à gué, le 6, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; à sept milles de là, nos observations avec le théodolite nous donnèrent latitude 78° 52'; l'inclinaison de la boussole marquait 84° 49'; notre longitude était 78° 41' ouest.

Nos provisions s'épuisaient. Ne pouvant songer à aller plus loin, je cherchai un point élevé pour faire une dernière reconnaissance. Je n'oublierai jamais l'aspect désolé qui s'offrit à mes regards quand après une fatigante journée de marche je me trouvai à une hauteur de onze cents pieds. Ma vue atteignait par de là le 80° latitude; à ma gauche, la côte ouest du détroit se perdait à l'horizon; à ma droite, des terrains primaires s'étendaient en ondulant jusqu'à une masse de couleur profonde et sombre, que je reconnus plus tard comme appartenant au grand glacier Humboldt; au delà se déployaient ces terres qui portent maintenant le nom de Washington; leur promontoire le plus avancé, le cap Jackson, formait un angle de 14° avec le cap J. Barrow, situé sur la côte opposée. Toute cette ligne de côtes formait comme un cirque gigantesque encadrant un océan glacé. A mes pieds, une plaine immense, où les

hummocks[1] se dressaient comme les retranchements d'une cité assiégée, où çà et là d'abruptes montagnes de glace surgissaient semblables à d'inébranlables forteresses, tandis qu'au loin, jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon un entassement d'*icebergs* accumulés les uns sur les autres formait un infranchissable rempart.

Nous revînmes sur nos pas; nos compagnons nous attendaient avec anxiété; je leur expliquai comment, n'ayant pas trouvé de baie aussi favorable pour l'hivernage que celle où nous étions, j'étais décidé à y rester. Je fis placer *l'Advance* entre de petites îles qui le mettaient à l'abri de la dérive des glaces. C'est ainsi que notre petit brick, avec huit brasses d'eau sous sa quille, fut pris par l'hiver dans ce havre de Rensselaer, que nous ne devions plus quitter ensemble ! long repos pour notre bon et agile navire; les mêmes glaces l'y étreignent encore !

Premier hivernage. — Occupation. — Le scorbut. La mort.

Nous étions à peine installés que la diminution rapide de la lumière nous avertit que l'hivernage

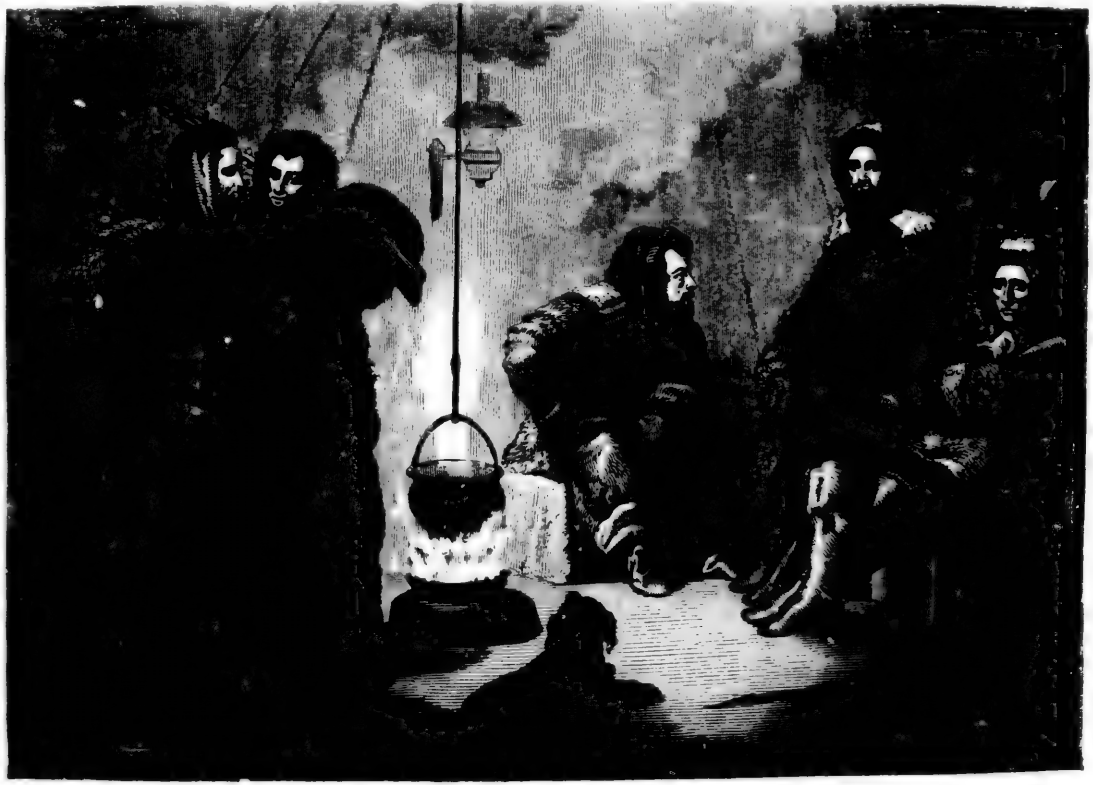
1. Rangées de glaçons superposés par suite des collisions des champs de glace

avait commencé. Nous vîmes d'abord le jour s'éteindre dans les bas-fonds et dans le lit des ravins; puis les ombres monter graduellement le long des flancs des montagnes, et finir par s'étendre sur la cime blanche des glaciers. Dès le 7 novembre tout était ténèbres autour de nous. Le soleil s'était couché pour cent quarante jours, et nos lampes ne cessèrent de brûler dans l'entrepont. Les étoiles de sixième grandeur étaient visibles en plein midi. Bien qu'aucun Européen n'eût encore hiverné à une si haute latitude, excepté toutefois au Spitzberg, archipel que les dernières effluves du Gulfstream douent d'un climat relativement plus doux, l'hiver de 1853-54 se passa pour nous comme tant d'autres s'étaient écoulés pour nos prédécesseurs dans les régions polaires. Voici quel était assez uniformément l'emploi de nos journées.

A six heures du matin on appelle Mᵉ Gary qui se lève ainsi que les hommes de service. On nettoie le pont, on ouvre le trou à glace, on examine les filets où la viande est à rafraîchir, on range tout à bord. A sept heures, tout le monde est debout, la toilette se fait sur le pont, on ouvre les portes pour ventiler nos appartements, puis nous descendons déjeuner. Nous avons peu de combustible, aussi fait-on la cuisine dans la cabine. Nous avons tous le même déjeuner : du porc,

des pommes cuites, gelées et dures comme du sucre candi, du thé, du café, avec une tranche délicate de pommes de terre crues. Après déjeuner les fumeurs prennent leur pipe jusqu'à neuf heures; alors les oisifs de flâner, les travailleurs de se mettre au travail; Ohlsen à son banc, Brooks à ses « préparations » de toile; Mr Gary fait le tailleur, Whippe se transforme en cordonnier et Bonsall en chaudronnier, Baker prépare des peaux d'oiseaux, le reste vaque à la besogne. Voyez notre cabinet de travail : une table, une lampe qui, alimentée par du saindoux salé, donne une lueur fumeuse tout en répandant des vapeurs de chlore; trois tabourets; trois hommes au visage de cire, assis leurs jambes repliées sous eux, car le pont est trop froid aux pieds; chacun a son travail : Kane écrit, dessine, trace des cartes; Hayes copie des livres de loch et des observations météorologiques; Sontag rédige le journal de quelque expédition dans les environs. A midi, tournée d'inspection et ordres pour l'emploi de la journée; vient ensuite l'entraînement des chiens esquimaux; c'est ma spécialité, exercice très-agréable pour mes genoux qui craquent à chaque pas, et pour mes épaules endolories de rhumatismes qui enregistrent chaque coup de fouet que je donne. C'est ainsi qu'on gagne le dîner, nouvelle occasion de se réunir; mais à ce repas point de thé, point de

du
che
eu-
euf
urs
oks
t le
r et
aux
otre
ali-
ueur
lore;
eire,
pont
vail :
copie
rolo-
expé-
spec-
vient
naux;
pour
pour
enre-
. C'est
on de
int. de



Kane et ses compagnons dans leur cabine d'hiver.

café; des choux confits et des pêches sèches les remplacent fort agréablement.

A dîner comme à déjeuner apparaît notre hygiénique pomme de terre crue; comme toutes les médecines, ce mets n'est pas aussi appétissant qu'on pourrait le désirer. Je la râpe bien soigneusement, je n'en prends que les parties les plus saines, j'y mets de l'huile en quantité, et pourtant malgré l'art que je déploie, il me faut toute mon éloquence pour persuader à mon monde de fermer les yeux et d'avaler mon ragoût. Deux de mes convives sont complétement récalcitrants; j'ai beau leur dire que les Silésiens mangent les feuilles des pommes de terre en guise d'épinards, que les baleiniers se grisent avec la mélasse qui sert à conserver les grosses pommes de terre des Açores; j'ai beau montrer à celui-ci ses gencives, hier molles et enflammées, aujourd'hui fraîches et fermes, grâce à un cataplasme de pommes de terre, rien n'y fait: ils repoussent avec opiniâtreté mon admirable mélange.

Qui flânant ou dormant, qui travaillant ou s'amusant, nous atteignons six heures, le moment du souper, répétition affaiblie du déjeuner et du dîner. Les officiers m'apportent leurs rapports; après les avoir lus, je les signe, puis je parcours mon journal, qui, à chaque page, me montre combien nous nous affaiblissons de jour en jour. Quel

quefois, pour passer la soirée, on joue aux cartes ou aux échecs, ou bien on lit des revues.

Au premier abord cette vie paraît assez facile; mais il faut voir le revers de la médaille. Nous avons peu de combustible, nous ne pouvons brûler que trois seaux de charbon par jour. La température extérieure est en moyenne — 40°; dans la cabine où j'écris elle est de + 7° 78. Notre porter de Londres et du vieux sherry que nous avons pour les cas extrêmes, gèlent dans les coffres de l'entrepont; à nos carlingues pendent des glaçons qui nous servent à faire de l'eau douce. Nous ne pouvons brûler que du saindoux salé dans nos lampes; nous n'avons plus d'huile, nous travaillons à la lueur de mauvaises veilleuses de notre fabrication. Nous n'avons pas une livre de viande fraîche, et il ne nous reste qu'un seul baril de pommes de terre.

A l'exception de Petersen et de Morton, nous avons tous le scorbut; et quand je considère les pâles visages et les yeux hagards de mes compagnons, je me dis que nous luttons à désavantage dans ce combat de la vie, et qu'un jour polaire et une nuit polaire fatiguent et vieillissent plus un homme qu'une année passée n'importe où dans ce monde dévorant.

Depuis janvier nous travaillons à nos tonneaux et faisons tous nos préparatifs pour la continua-

tion de notre voyage. La mort des chiens, les difficultés qu'offre la glace, le froid rigoureux m'ont obligé de modifier tout notre équipement. Nous avons complétement abandonné les vêtements en caoutchouc; fabrication de souliers en toile à voile et de bas en fourrure, travaux de couture et de charpente, tout est en pleine activité. La cabine, la seule pièce chauffée, sert tout à la fois de cuisine, de salon et d'atelier. Les caisses de pemmican sont à dégeler sur les coffres de la cabine; les vêtements de peau de buffle sèchent près du poêle; tous les objets de campement sont empilés dans un des coins; notre cuisinier français, toujours désolé, persiste à accaparer le poêle pour y loger ses casseroles maintenant sans emploi.

. . . . . .

Tel fut notre premier hiver arctique.

.... Le 7 avril, au matin, je fus réveillé de bonne heure par un bruit qui s'échappait de la poitrine de Baker : — un des plus effrayants et des plus mauvais présages que puisse entendre l'oreille d'un médecin. L'ange de la mort, ce noir visiteur dont l'ombre planait sur nous tous, avait saisi notre pauvre compagnon. Les symptômes de sa maladie s'aggravèrent rapidement : il mourut le lendemain. Le jour suivant nous le mîmes au cercueil, et, formant un cortége aussi triste que sympathique, nous le portâmes sur la glace brisée et

le long des pentes escarpées qui menaient à notre observatoire. Là nous déposâmes le corps sur les piédestaux qui servaient de supports à nos instruments et à notre théodolite. Nous lûmes les prières pour les morts, en jetant sur lui de la neige en poussière, et nous récitâmes en commun la prière que Jésus apprit à ses disciples sur la montagne; puis rejetant de la glace sur l'ouverture que nous avions creusée pour placer le cercueil, nous laissâmes le pauvre Baker dans son étroite demeure.

Le matin même, comme nous veillions auprès de son lit de mort, un homme de quart qui avait été couper de la glace pour la faire fondre, vint en toute hâte à la cabine pour nous annoncer « que des hommes débarquaient. » Je sortis, suivi de tous ceux qui purent monter sur le pont, et nous vîmes sur les flancs de notre havre rocheux, et émergeant de l'obscurité des pentes sauvages et étranges de la falaise neigeuse, ce qui nous sembla évidemment des hommes.

Les Esquimaux. — Visites reçues et rendues.

En nous apercevant réunis sur le pont, ils se dressèrent sur les fragments de glace les plus hauts, se tenant debout séparément et assez semblables à des figurants d'un tableau d'opéra. Puis

se plaçant presque en un demi-cercle, ils crièrent comme s'ils avaient voulu attirer notre attention, ou seulement peut-être pour manifester leur surprise; mais je ne pus rien saisir de leurs cris que « Hoah, ha, ha ! » et « Ka, kăah ! Ka, kăah ! répété plusieurs fois.

Il faisait déjà assez jour pour que je pusse voir qu'ils ne brandissaient aucune arme, mais qu'ils agitaient violemment leur tête et leurs bras. Une attention plus grande nous montra aussi que leur nombre n'était pas aussi grand ni leur taille aussi patagonienne que notre imagination et les ténèbres nous les avaient d'abord montrés.

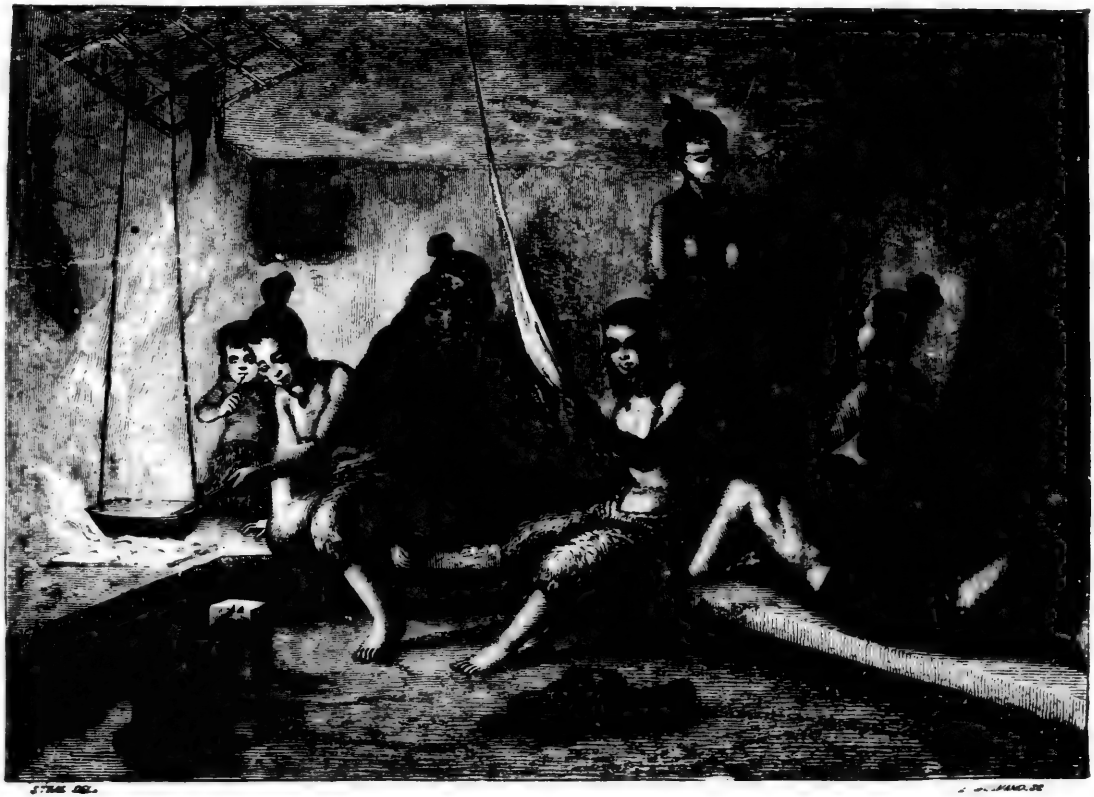
C'étaient des Esquimaux venant de la baie de Hartstène pour visiter les étrangers dont plusieurs indices leur avaient révélé la présence dans leur voisinage.

.... Étah, leur séjour habituel, et qui de nos jours est sans doute l'habitation humaine la plus rapprochée du pôle, est placée dans la courbure nord-est de Hartstène-Bay, regardant le sud et l'ouest. Lorsque vous jetez les yeux depuis la pointe sud de Littleton-Island jusqu'à la mer, les glaces brisées s'abaissent en une plaine qu'on peut traverser, et le rivage prend un aspect d'une rudesse singulière. Une série de cratères volcaniques se dressent dans de grandes et montagneuses proportions au-dessus des roches grises

qui forment la côte. Tout au fond de la baie débouchent un détroit et un ravin oblique, tous deux remplis par l'extension du même glacier.

Le détroit s'avance jusqu'à Pétéravik, où un clan d'Esquimaux a ses quartiers ; l'autre établissement est celui d'Étah, plus voisin du nôtre. Une masse de glace qui s'élève à un angle de 45°, jusqu'à ce qu'elle se confonde avec les flancs escarpés d'une montagne, forme deux taches obscures sur les neiges d'un blanc pur. En vous approchant, vous vous apercevez que ces taches sont des perforations dans la neige ; plus près encore, vous distinguez au-dessus de chaque ouverture une plus petite encore, et une couverture qui les réunit. Ce sont les portes et les fenêtres de l'établissement : deux huttes et quatre familles entièrement enfouies dans la neige !

Les habitants de ces terriers se groupèrent autour de moi à mon arrivée. « *Na'egak! nalegak! tima!* chef! chef! salut! » crièrent-ils en chœur : jamais peuple ne me sembla plus désireux d'être bienveillant, et plus poli envers un visiteur inattendu. Mais ils étaient légèrement vêtus et en butte à un souffle glacé du nord-ouest; ils s'enfoncèrent bientôt dans leurs fourmilières. Pendant ce temps, des préparatifs étaient faits pour ma réception ; peu après Metek, le maître de l'établissement, et moi, nous rampions sur les mains



Intérieur d'une hutte d'hiver chez les Esquimaux d'Etah.

et sur les genoux, dans un couloir de trente pieds de longueur. Lorsque j'émergeai à l'intérieur, le salut de « nalegak » fut répété avec un accroissement d'énergie qui n'était rien moins que plaisant.

Il se trouvait des hôtes avant moi dans ce taudis : six robustes naturels d'un clan voisin. Ils avaient été surpris par la tempête en chassant, et étaient déjà groupés sur le lit d'honneur. Ils joignirent leurs cris aux cris de bienvenue, et je respirai bientôt la vapeur ammoniacale de quatorze compagnons de logement, vigoureux, bien repus, malpropres et déshabillés. J'arrivais assez fatigué d'un voyage de dix-huit milles à travers une atmosphère glacée : le thermomètre marquait à l'intérieur 90° Fahr. (22° centigr.) et la voûte mesurait quinze pieds sur six. Impossible de s'imaginer sans l'avoir vue, une telle masse amorphe de créatures humaines entassées ; hommes, femmes, enfants n'ayant rien pour se couvrir que leur saleté native, entassés et fourmillant comme des vers dans un panier de pêcheur.

Il n'y a pas d'exagération hyperbolique qui puisse dépasser cette réalité. La plate-forme servant de siége et de lit ne mesurait que sept pieds de largeur sur six de profondeur, sa forme étant semi-elliptique ; eh bien, en comprenant les enfants, et sans me compter, treize personnes s'y trouvaient réunies.

Le *kotluk*, ou lampe de chaque matrone, brûlait avec une flamme de seize pouces de longueur. Un quartier de phoque qui gisait gelé sur le plancher avait été coupé par tranches, et les morceaux commencèrent à fumer par tronçons de dix à quinze livres. Metek, avec l'aide d'un jeune amateur, fils de quelqu'un des dormeurs, dépêchait les morceaux sans mon assistance. Ils m'invitaient très-cordialement à faire comme eux, mais la vue seule de ce régime culinaire me suffisait. Je soupai avec une poignée de morceaux de foie gelé que j'avais dans ma poche, et, en proie à une sueur abondante, je me déshabillai comme les autres, j'arrangeai ma carcasse bien fatiguée aux pieds de Mme Eider-Duk, la dame du logis, et plaçant son enfant à ma gauche, je pris pour oreiller l'estomac suffisamment chaud de mon ami Metek; puis dans cette position, comme un hôte à qui on donne la place d'honneur, je m'endormis.

Le matin suivant, le soleil était assez haut, je m'éveillai Mme Eider-Duck tenait prêt mon déjeuner. Elle avait placé dans l'extrémité d'un os concave un morceau de baleine bouillie, tranche choisie! Je n'avais pas vu les préliminaires de la cuisine; je suis un vieux voyageur, et je ne me donne pas le soin de sonder les mystères de la cuisine. Mon appétit était dans son bienheureux

redoublement habituel, et j'allais saisir l'offre souriante, quand je vis la matrone, qui manipulait comme intendant en chef de l'autre kotluk, ac-

Metek, Esquimau d'Étah.

complir une opération qui m'arrêta. Elle avait dans sa main un os pareil à celui qui supportait mon *déjeuner* : il est vrai que c'est l'universel ustensile d'une cuisine d'Esquimaux ; et, comme

je tournais la tête, je l'aperçus le retirant tranquillement de dessous son vêtement, et le plongeant immédiatement dans le pot-au-feu, en extraire la contre-partie de mon propre morceau fumant. J'appris plus tard que cet ustensile a deux usages reconnus, et que quand on n'en a pas besoin immédiatement pour le pot-au-feu ou la table, il sert.... je n'ose dire à quoi.

Mœurs et coutumes des Esquimaux. — Deuil pour la mort. — Chasse aux walrus.

La notion de la malpropreté n'existe pas pour les Esquimaux. C'est un trait ethnologique particulier à ces nomades d'outre-nord ; et il doit être attribué non-seulement à leur régime diététique et à leur vie domestique particulière, mais encore au froid extrême, dont l'action instantanée arrête la putréfaction et prévient les résultats intolérables de l'accumulation des chiens et de la famille. Leurs sens semblent ne pas prendre connaissance de tout ce que l'instinct et l'association rendent révoltant pour la vue, le toucher et l'odorat des hommes civilisés.

Mon journal abonde sur tout cela en exacts et dégoûtants détails, dont je ne recopierai pas même le plus supportable.

Je passai quelque temps à Étah à examiner le

glacier et à faire des dessins de ce que je voyais autour de moi. J'y revins à plusieurs reprises. Je rencontrai plusieurs vieux amis. Un d'eux ne faisait que se rétablir d'une cruelle attaque de gelée, suite d'une terrible aventure à travers les glaces flottantes. Je lui donnai un morceau de flanelle rouge et je le frictionnai. Il habite dans la seconde hutte, plus petite que celle de Metek, avec une jolie femme, sœur de Kalutunak. Hans m'avait raconté sur ce jeune couple une histoire d'infanticide; et, feignant l'ignorance à ce sujet, je leur demandai des nouvelles de leur enfant. Leurs manières me convainquirent que l'histoire était vraie; ils tournèrent leurs mains vers la terre, mais sans aucun signe de confusion. Ils ne donnèrent même pas à ce triste souvenir le tribut de pleurs que ces peuples sont toujours prêts à employer en toute occasion.

Une singulière coutume que j'ai remarquée souvent ici, ainsi que chez beaucoup d'Asiatiques, et qui a ses analogies dans les centres les plus civilisés, est celle qui préside aux formalités régulières du deuil pour la mort. Ils pleurent selon un système bien arrêté: quand l'un commence, tous se mettent à faire comme lui, et c'est un acte de courtoisie de la part du plus distingué de la compagnie d'essuyer les yeux du chef du deuil. Ils s'assemblent souvent de concert pour une réu-

ıion de deuil général ; mais ils arrive souvent ici que l'un d'eux éclate en pleurs et que les autres l'accompagnent courtoisement sans savoir d'abord de quoi il s'agit.

Ce n'est pas, cependant, la mort seule qu'ils déplorent en chœur, tout autre malheur peut les réunir aussi bien : la non réussite d'une chasse, la rupture d'une ligne à phoque ou la mort d'un chien. Mme Eider-Duck, *née* Petit-Ventre (Égurk), abandonna une fois le soin de son kolopsut pour éclater devant moi en une aimable saillie de lamentation : je ne connaissais pas le remède immédiat de sa pensée ; mais avec une remarquable présence d'esprit je tirai mon mouchoir, coupé par Marton dans le corps d'une chemise usée, et après avoir essuyé poliment ses yeux, je versai quelques pleurs moi-même. Ce touchant accès fut bientôt passé ; Mme Eider-Duck retourna à son kolopsut, et Nalegak, votre serviteur, à son livre de notes.

Les cérémonies du deuil sont pourtant quelquefois, sinon toujours, accompagnées d'observances d'un plus sérieux caractère. Aussi loin que vont mes informations, les notions religieuses des Esquimaux s'étendent seulement jusqu'à la connaissance d'agents surnaturels et à certains usages pour lesquels ils doivent se les concilier. L'angekok de la tribu, le prophète, comme il est appelé parmi

nos Indiens de l'ouest, est le conseiller général. Il soigne les maladies ou panse les blessures, dirige la police et les mouvements du petit État, et quoiqu'il ne soit pas le chef de nom, il en a réelle-

Mme Eider-Duck, bourgeoise d'Étah.

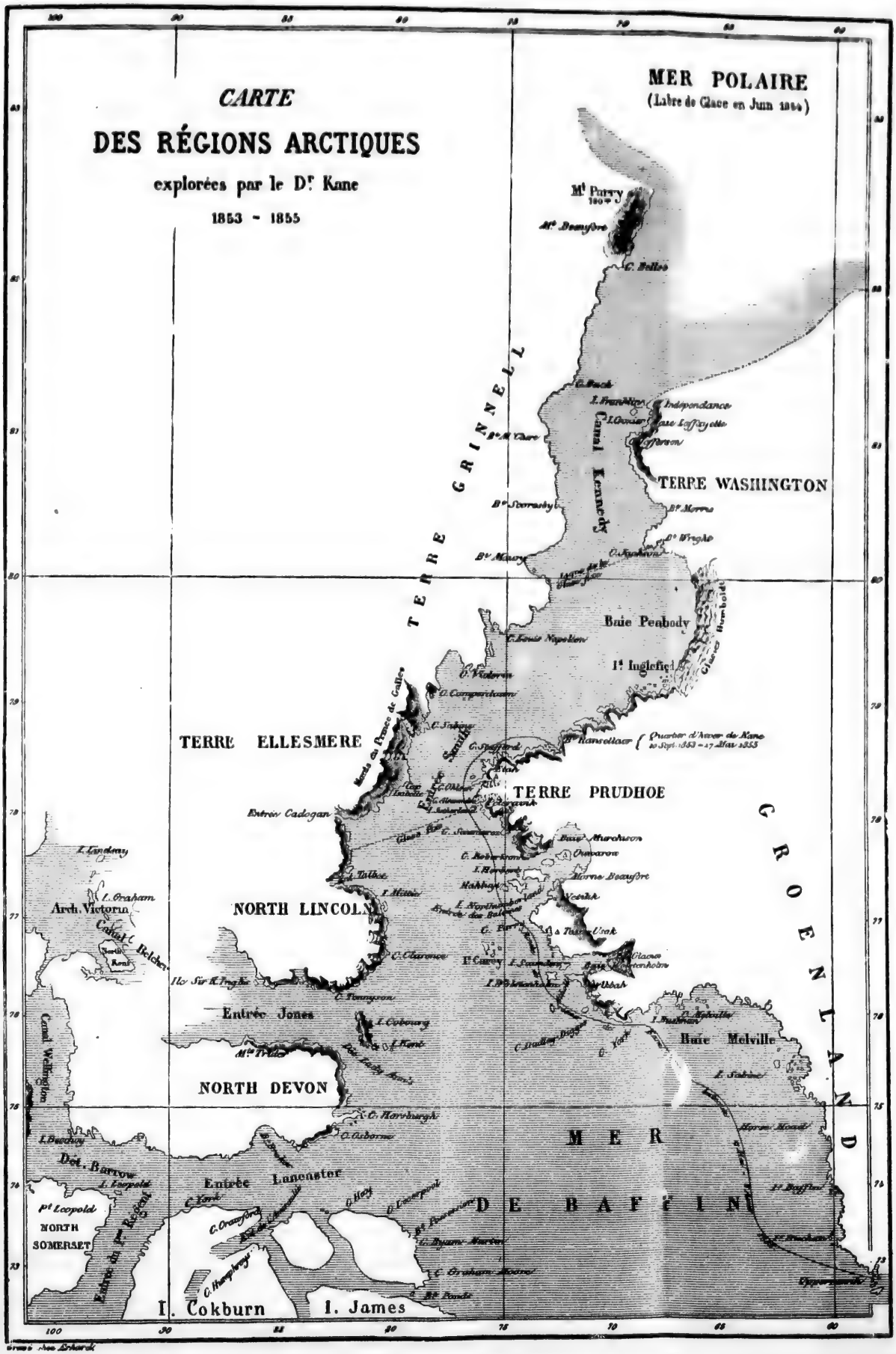
ment le pouvoir. Il entre dans les prérogatives et les devoirs de son office de fixer le taux des offrandes et les pénitences des fautes. Celles-ci sont quelquefois tout à fait tyranniques. Ainsi un

mari contrit est requis de s'abstenir de la chasse au phoque pendant toute l'année, depuis *okiabut jusqu'à okiabut*, c'est-à-dire d'un hiver à l'autre. Plus généralement on lui refuse le luxe de quelque article de nourriture, tel qu'un lopin de choix, ou un morceau favori de phoque, ou bien il lui est défendu de se servir de son *nessak* ou capuchon, et il est forcé d'aller tête nue.

Une sœur de Kalutanak mourut subitement à Pétéravik. Son corps fut cousu dans des peaux, non dans une posture assise, comme les restes que nous trouvons dans les tombes du Sud, mais avec les membres étendus dans toute sa longueur : son mari la porta seul à son lieu de repos, et la couvrit, pierre par pierre, d'un cairn grossier, monument primitif. La lampe d'huile de baleine fut suspendue en dehors de la hutte pendant la durée de son solitaire voyage funéraire ; et quand il fut revenu, les pleureurs vinrent ensemble pour pleurer et hurler, tandis que le veuf récitait ses douleurs et ses prières. Sa pénitence fut sévère, et mêlée de beaucoup de ces prescriptions que j'ai décrites plus haut.

Il est presque aussi difficile de découvrir les coutumes des Esquimaux du Smith'sound que de décrire leur religion. C'est un peuple sur son déclin, presque vieilli, « *toto orbe divisos*, séparés du reste du monde, » et trop écrasé par les nécessités

ER POLAIRE
ore de Glace en Juin 1864)
DES RÉG


CARTE
DES RÉGIONS ARCTIQUES
explorées par le Dr. Kane
1853 - 1855
MER POLAIRE
(Libre de Glace en Juin 1854)
TERRE GRINNELL
Canal Kennedy
TERRE WASHINGTON
Baie Peabody
TERRE ELLESMERE
TERRE PRUDHOE
GROENLAND
NORTH LINCOLN
Entrée Jones
NORTH DEVON
Baie Melville
MER DE BAFFIN
Entrée Lancaster
NORTH SOMERSET
I. Cokburn
I. James

de la vie présente pour aimer les souvenirs du passé. Il en est autrement de ceux dont nous avons trouvé les établissements plus au sud. Ils sont maintenant pour la plupart concentrés autour des postes danois, et diffèrent beaucoup, au physique comme au moral, de leurs frères du nord.

Le morse ou walrus fournit de la nourriture aux Esquimaux de la baie de Rensselaer pendant la plus grande partie de l'année. Au sud jusqu'à Murchison-Channel, le veau marin, l'unicorne ou narwall et la baleine blanche viennent dans les saisons qui leur sont propres; mais dans le détroit de Smith les chasses de ces derniers animaux sont plutôt accidentelles qu'habituelles.

La manière de chasser les walrus dépend beaucoup de la saison. A la fin de l'année, quand la glace n'est formée qu'en partie, on les trouve en grand nombre autour de la région neutre de la glace mêlée à l'eau ; et quand cette région devient solide à mesure que l'hiver s'avance, on les poursuit de plus en plus au sud.

Les Esquimaux s'en approchent alors sur la glace nouvelle, et les attaquent dans les fentes et les trous avec le filet et la ligne. Cette pêche, quand la saison devient plus froide, plus sombre et plus tempêtueuse, offre d'affreux dangers.

Au printemps, ou, pour être plus exact, vers le

mois où reparaît le soleil, la famine d'hiver cesse généralement. Janvier et février sont souvent, et presque toujours, des mois de privations; mais pendant la dernière partie de mars, la pêche de printemps commence, et avec elle renaissent la vie et l'animation.

Les huttes, ces pauvres et misérables tanières couvertes de neige, deviennent alors des théâtres d'activité. Des monceaux de provisions accumulées sont empilés sur le sol glacé ; les femmes préparent la peau pour les semelles de chaussures, et les hommes taillent une réserve de harpons pour l'hiver. Les défenses des walrus sont tirées des monceaux de neige, où on les a placées pour en conserver l'ivoire : les chiens sont attachés à la glace, et les enfants, armés chacun d'une côte recourbée de quelque gros amphibie, jouent à la balle et tirent au but.

Le jour de mon arrivée, quatre phoques furent tués à Étah, et sans doute un plus grand nombre à Kalutak et à Pétéravik. La quantité de chair que l'on recueille ainsi pendant une saison d'abondance doit être, je le suppose, conservée pour les besoins de l'hiver ; mais il y a bien des causes outre l'imprévoyance, pour diminuer ces ressources Ces pauvres Esquimaux ne sont pas paresseux : ils chassent avec courage sans perdre un seul jour. Qand les tempêtes empêchent l'usage des traî-

neaux, ils s'efforcent encore de serrer les cadavres des animaux tués dans les chasses précédentes. Une excavation est faite dans le sol, et, s'il est possible, dans une île inaccessible aux renards, et les vivres réunis sont rangés au fond de ce silo qu'on recouvre de lourdes pierres. Une de ces cachettes, que j'ai trouvée dans une petite île à peu de distance d'Étah, contenait la chair de dix phoques, et j'en ai connu plusieurs autres aussi vastes.

La consommation excessive est la vraie explication de la disette. D'après leurs anciennes lois tous partagent ensemble; et, comme ils émigrent en masses selon que leurs besoins les y forcent, l'impôt de chaque établissement est excessif. La quantité de vivres que les membres d'une famille consomment, et qui semble exorbitante à un étranger, est plutôt une nécessité de leur existence particulière et de leur organisation que le résultat d'une gloutonnerie inconsidérée. Un exercice incessant et une constante exposition au froid occasionnent en eux une perte de carbone qui doit être énorme.

Excursion de Bonsall au glacier de Humboldt. Les ours blancs.

Pendant l'été de 1854, j'envoyai plusieurs partis rayonner autour de la baie où notre navire était

captif. Le premier de retour fut celui qui, sous les ordres de Bonsall et de Me Gary, avait été chargé d'explorer les abords du grand glacier de Humboldt.

Partis du brick le 3 juin, ils étaient arrivés le 15 au pied de cet immense escarpement de glace.

Quoique contrariés par de fortes neiges, ils auraient pu rester plus longtemps dehors, sans les dégâts commis par les ours dans les dépôts de provisions que nous avions espacés sur la route, dès les premiers jours du printemps.

Je suis convaincu, cependant, que tous leurs efforts n'auraient pu leur faire franchir le grand glacier; de sorte que la perte de nos provisions, quoique certainement très-fâcheuse, ne peut être considérée comme la cause de leur insuccès. Ils étaient bien pourvus de bâtons ferrés, de crampons et autres appareils pour franchir la glace; mais, d'après ce qu'ils me dirent, toute tentative d'escalader cette énorme masse de glace aurait été folie, et je suis vraiment content qu'ils y aient renoncé avant d'éprouver quelque accident.

La neige a été le plus grand obstacle qu'ils aient rencontré. Elle était principalement accumulée sur les pointes de baie, et comme elle était déjà ramollie par la chaleur du soleil, il fallait les plus grandes précautions pour la traverser. Ils rencontrèrent des ravines impénétrables, et dans ce cas

ne pouvaient avancer que par de longs circuits, après une reconnaissance préalable faite du haut des promontoires.

Cette époque de l'année est aussi celle où les ours se montrent en plus grand nombre. Les traces étaient partout, sur la glace marine comme sur celle de terre. Un d'eux eut l'audace de vouloir s'introduire au milieu des voyageurs durant une de leurs haltes de nuit, et le récit que Bonsall m'a fait de la réception faite à ce visiteur ne manque pas d'intérêt. Il était environ une heure après minuit, tout le monde dormait après une longue journée de fatigue, quand Mᵉ Gary entendit ou sentit quelque chose qui grattait la neige tout près de sa tête. Il ne tarda pas à reconnaître qu'un monstrueux animal était occupé à faire le tour de la tente. Son cri de surprise éveilla ses compagnons, mais sans troubler le moins du monde le malencontreux visiteur, d'autant plus malencontreux en ce moment que tous les fusils étaient restés sur le traîneau, à une petite distance de la tente, où il ne se trouvait pas même un bâton. Il y eut, comme on le pense, un peu de confusion dans le petit conseil de guerre. Le premier mouvement fut de courir vers les armes ; mais il fut bientôt reconnu que le moyen était peu praticable et peut-être impossible, car l'ours, satisfait de la reconnaissance militaire faite par lui autour de la tente, se pré-

sentait maintenant à l'ouverture. On mit le feu à de nombreux paquets d'allumettes et à des torches improvisées de papier, sans alarmer l'animal, qui fixe à son poste devant la porte, commença par souper de la carcasse d'un phoque tué la veille.

Tom Hickley fut le premier à se souvenir d'une ruse de guerre, employée pendant plus d'un siége sanglant, — la sortie d'une poterne, — et faisant une trouée avec son couteau, il sortit en rampant à l'arrière de la tente. Là il dégagea de la toile une gaffe qui formait un des supports et s'en servit pour faire une légitime et vigoureuse attaque. Un coup bien appliqué sur le nez de la bête obligea celle-ci à faire un mouvement de retraite derrière le traîneau, et Tom, calculant justement sa distance, s'élança en avant, saisit un fusil et revint sain et sauf vers ses camarades. Quelques secondes plus tard, M. Bonsall avait traversé d'une balle le corps de son ennemi. Inutile d'ajouter qu'après cette aventure le parti observa strictement la consigne que j'avais donnée : avoir en tout temps une sentinelle, et garder des armes en dedans de la tente de campement.

La dernière *cache*, celle sur laquelle je fondais le plus d'espoir pour nos opérations ultérieures, avait été construite avec un soin extrême de quartiers de rochers rassemblés à grand'peine et réunis à l'aide de barres et de leviers. L'ensemble de cette

construction récente était, autant que nos moyens nous l'avaient permis, très-solide, et cependant elle avait à peine arrêté un instant *les tigres* de la glace. Pas une bouchée des vivres n'y était restée, à l'exception de ce qui était contenu dans les boîtes de fer, qui par leurs formes rondes et leur extrémités coniques, défiaient dents et griffes. Les ours avaient éparpillé ces boîtes dans toutes les directions, les pressant dans leurs grosses pattes et les roulant comme des pelotes, en dépit de leur poids de quatre-vingts livres. Un tonneau d'alcool fortement cerclé en fer avait été réduit en petits fragments, et une boîte à liqueurs, en étain, triturée et contournée en boule. Les griffes des ours avaient percé et coupé le métal comme aurait pu le faire un ciseau à froid.

Dédaigneusement délicats à l'égard des salaisons, les ours avaient évidemment fait leurs délices du café moulu. De la vieille toile, pour une raison ou l'autre, avait été rangée par eux au nombre des friandises; même notre drapeau qui avait été disposé pour prendre possession de l'abîme fut rongé jusqu'au bâton. Ils s'étaient fait des jouets de nos barils à pain, les roulant sur la glace unie ou raboteuse; et ne pouvant manger notre grosse toile de caoutchouc, ils l'avaient contournée en nœuds inimaginables.

Mr Garv décrit tous les alentours de la cachette

comme entièrement pétris par les pattes de ces animaux, et un monticule adjacent, couvert de glace et formant un angle de 45° avec la plaine, était si usé et tellement recouvert de leurs poils, qu'on aurait pensé qu'ils s'étaient amusés à s'y laisser glisser sur leurs hanches, — un jeu de ces messieurs dont j'ai eu plus d'une occasion d'être témoin.

Voyage de Morton vers le nord. — La mer polaire.

La reconnaissance que Morton poussa droit au nord fut, sous tous les rapports, la plus remarquable de toutes nos excursions.

Il quitta le vaisseau le 4 juin, accompagné de Hans le Groënlandais.

La glace était d'abord d'un difficile accès, et dans la neige sèche ils enfonçaient jusqu'aux genoux; mais après avoir traversé quelques inégalités, ils la trouvèrent assez solidifiée pour porter le traîneau; les chiens firent alors quatre milles par heure, et ils parvinrent ainsi au milieu de la baie de Peabody. Il se trouvèrent en cet endroit au milieu des pics de glace qui avaient empêché les autres partis de pousser plus loin. Ils avaient dans la journée laissé sur leur droite, par 75° de latitude, cet étrange jeu de la nature que, dans une

excursion précédente, j'avais nommé *le monument de Tennisson*, minaret ou obélisque de 480 pieds de haut, qui élève solitaire, au débouché d'une sombre et profonde ravine, son fût calcaire, aussi régulièrement arrondi que s'il eût été taillé pour la place Vendôme.

Par suite du rapprochement inaccoutumé des montagnes de glace, les voyageurs pouvaient distinguer devant eux, à plus d'une longueur de navire, les vieux glaçons qui faisaient saillie à travers les nouveaux en disloquant leur surface. On ne pouvait se glisser entre ces aspérités qu'en suivant des couloirs qui n'avaient souvent pas quatre pieds de largeur et dans lesquels les chiens avaient peine à mouvoir le traîneau. Il arrivait même que l'intervalle qui semblait séparer deux montagnes se terminait par une impasse impossible à franchir. Dans ces circonstances, il fallait transporter le traîneau au-dessus des blocs les moins élevés ou rétrograder en quête d'un chemin plus praticable.

Parfois si une passe assez convenable apparaissait entre deux pics, ils s'y engageaient gaiement et arrivaient à une plus étroite: puis trouvant le chemin complétement obstrué, ils étaient obligés de rétrograder pour tenter des nouvelles issues. Malgré leurs échecs et leurs désappointements multipliés, ils ne perdirent pas courage, déterminés qu'ils étaient à aller en avant. A la fin une sorte

de couloir long de six milles les conduisit hors de ce labyrinthe glacé, mais ils furent depuis huit heures du soir jusqu'à deux ou trois du matin à diriger leurs pas avec autant d'incertitude et de tâtonnement qu'un homme aveugle dans les rues d'une ville étrangère.

Dans la matinée du lundi 16 juin, Morton grimpa sur un pic élevé afin de choisir la meilleure route. Au delà de quelques pointes de glace, il apercevait une grande plaine blanche qui n'était autre que la surface du glacier de Humboldt vu au loin dans l'intérieur, car en montant sur un autre mamelon il en découvrit la falaise faisant face à la baie. C'était près de son extrémité nord; il semblait couvert de pierre et de terre, et çà et là de larges rocs faisaient saillie à travers ses parois bleuâtres.

Les deux explorateurs se trouvaient le 20 par le travers de la terminaison du grand glacier. Là, glace, roches et terre formaient un mélange chaotique; la neige glissait de la terre vers la glace, et toutes deux semblaient se confondre sur une distance de huit ou dix milles vers le nord, point où la ligne de terre, se relevant abrupte, surplombait le glacier d'environ cent trente mètres.

Au delà de cet endroit la glace devint faible et craquante, les chiens commencèrent à trembler, la terreur manifestée par ces animaux sagaces indiquait un danger peu éloigné.

En effet, le brouillard venant à se dissiper en partie, les voyageurs aperçurent, à leur grand étonnement, au milieu du détroit et à moins de deux milles sur leur gauche, un chenal d'eau libre ; Hans ne pouvait en croire ses yeux, et sans les oiseaux qu'on voyait voleter en grand nombre sur cette surface d'un bleu foncé, Morton dit qu'il n'y aurait pas ajouté foi lui-même.

Le lendemain, la bande de glace qui les portait entre la terre et le chenal ayant beaucoup diminué de largeur, ils virent la marée monter rapidement dans celui-ci. Des glaçons très épais allaient aussi vite que les voyageurs, de plus petits les dépassaient, avec une marche d'au moins quatre nœuds. D'après les remarques faites par eux dans la dernière nuit, la marée, allant du nord au sud, entraînait peu de glace. Celle qui courait maintenant si vite au nord semblait être la glace brisée autour du cap et sur le bord de la banquise. Le thermomètre dans l'eau donnait 36° 22, du thermomètre de Fahrenheit, c'est-à-dire quatre degrés au-dessus du point de congélation.

Après avoir contourné le cap, qui est marqué sur la carte du nom d'André Jackson, ils trouvèrent un banc de glace uni à l'entrée d'une baie, qui a reçu depuis le nom du célèbre financier américain Robert Morris. C'était une glace polie, sur laquelle les chiens couraient à toute vitesse.

Là le traîneau faisait au moins six milles à l'heure. Ce fut le meilleur jour de marche de tout le voyage.

Quatre escarpements se trouvaient au fond et sur les côtés de la baie, puis le terrain s'abaissait, se dirigeant en pente vers une banquise peu élevée, offrant une large plaine entre de longues pointes et coupée de quelques monticules. Un vol de cravants (*anas bernicla*) descendait le long de cette basse terre, beaucoup de canards couvraient l'eau libre. Des hirondelles, des mouettes de plusieurs variétés, tournoyaient par centaines; elles étaient si familières, qu'elles s'approchaient à quelques mètres des voyageurs; d'autres grands oiseaux blancs s'élevaient haut dans l'air et faisaient retentir les échos des rochers de leurs notes aiguës. Jamais Morton n'avait vu autant d'oiseaux réunis: l'eau et les escarpements de la côte en étaient couverts.

Sur les glaces arrêtées dans le chenal Kennedy se jouaient des phoques de plusieurs espèces.

Les eiders étaient en si grand nombre, que Hans, tirant dans une troupe, en tua une paire d'un seul coup.

Il y avait là plus de verdure que nous n'en avions vu depuis notre entrée dans le détroit de Smith. La neige parsemait les vallées et l'eau filtrait des

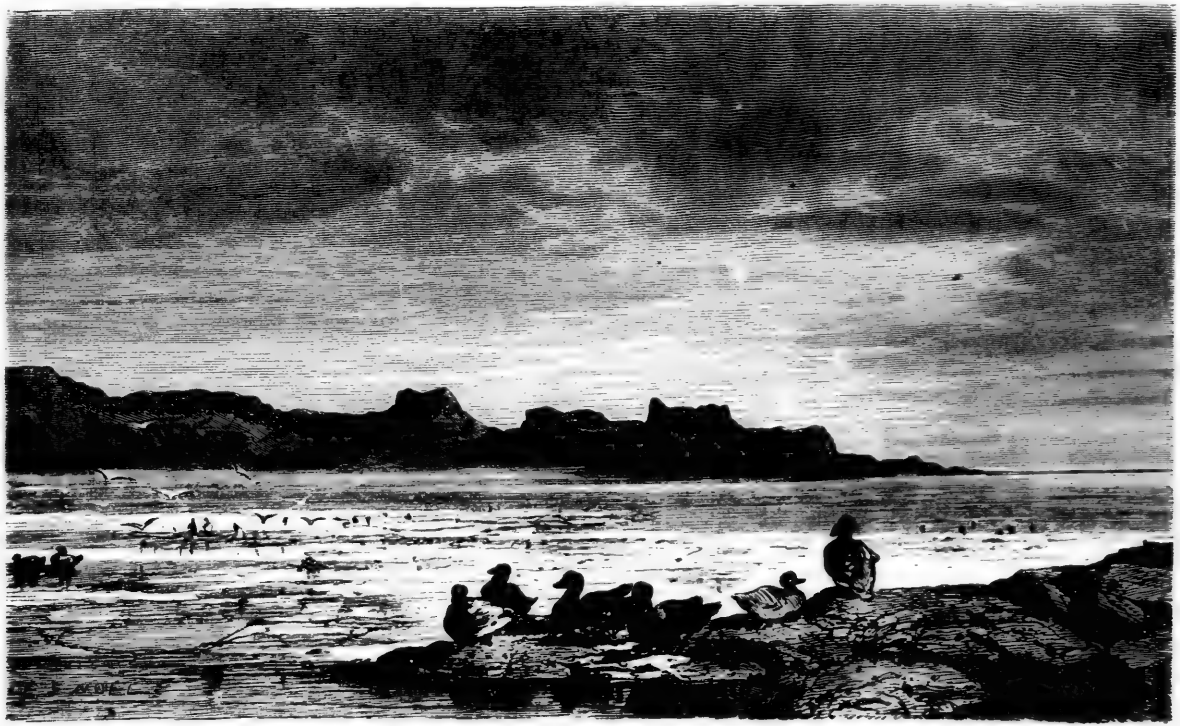
l'heu-
out le

et sur
ait, se
élevée,
pointes
le cra-
cette
t l'eau
nsieurs
étaient
elques
iseaux
reten-
iguës.
réunis:
étaient

Ken-
s es-

Hans,
d'un

vions
mith.
t des



Limites nord de la banquise dans le chenal Kennedy.

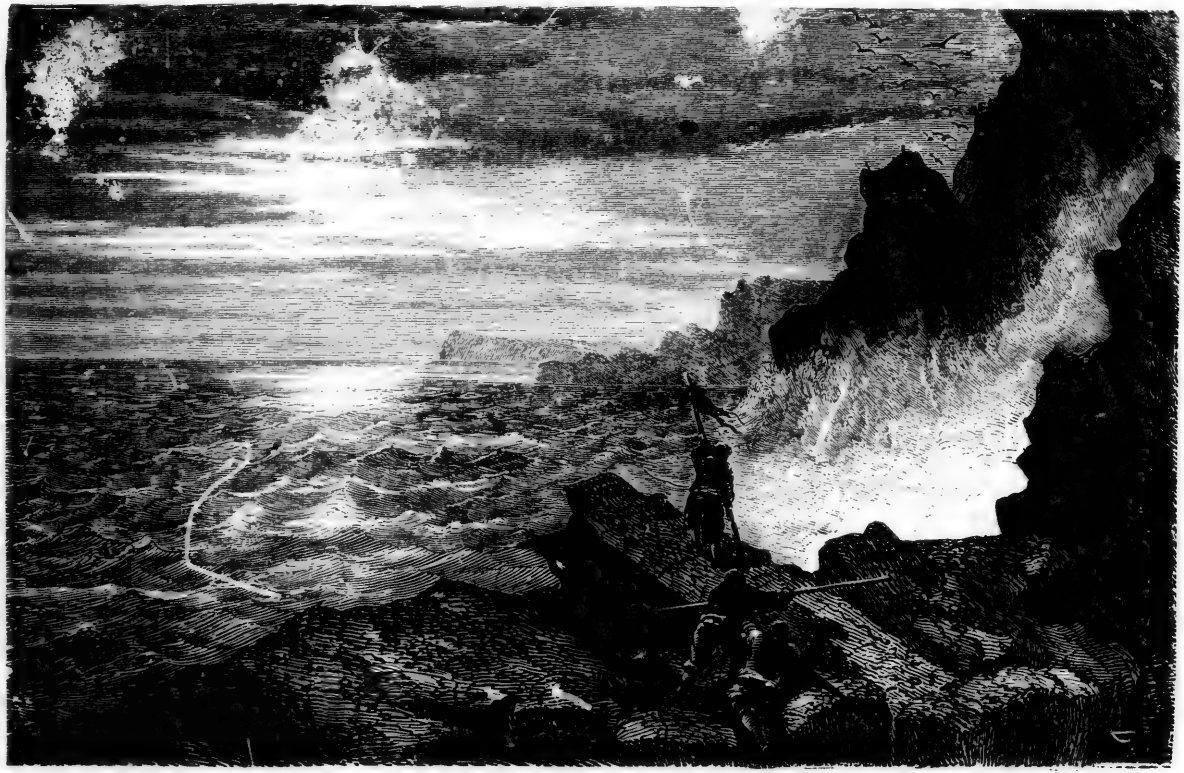
roches. A cette époque encore peu avancée, Hans reconnut quelques fleurs; il mangea des jeunes pousses de *lychnis* et m'apporta des capsules sèches d'une *hesperis* qui avait survécu aux vicissitudes de l'hiver. Morton fut frappé de l'abondance de petites joubarbes de la dimension d'un pois. La vie semblait renaître à mesure qu'ils s'avançaient au nord.

Peu après, ils aperçurent à un demi-mille devant eux leurs chiens tenant en arrêt une ourse et son ourson. La lutte fut désespérée, la mère ne s'écartant jamais de plus de deux yards, veillant toujours sur son petit. Quand les chiens l'approchaient, elle s'asseyait sur ses hanches, prenant l'ourson entre ses jambes de derrière et combattant avec ses griffes; elle poussait des rugissements à être entendus à un mille de là. « Jamais, dit Morton, je n'ai vu animal plus en détresse. » Elle allongeait le cou, s'élançait sur le chien le plus à sa portée, grinçant des dents et tournant ses griffes comme les ailes d'un moulin à vent. Si elle manquait son coup, elle n'osait poursuivre un chien, de peur que les autres ne se précipitassent sur le petit, faisait entendre un rugissement de rage désappointée, et continuait à jouer des pattes et à étendre sa gueule grande ouverte au devant de ses agresseurs. Hans mit fin à la lutte par une balle tirée à bout portant dans la

tête de l'animal. L'ourson se fit tuer sur le corps de sa mère.

Le 24 juin, Morton atteignit le cap Constitution qu'il essaya en vain de tourner, car la mer en battait la base. Faisant de son mieux pour gravir les rochers, il n'arriva qu'à quelques centaines de pieds. Là il fixa à son bâton le drapeau de *l'Antartic*, une petite relique bien chère, qui m'avait suivi dans mes deux voyages polaires. Ce drapeau avait été sauvé du naufrage d'un sloop de guerre des États-Unis, *le Peawech*, lorsqu'il toucha dans la rivière Colombia. Il avait accompagné le commodore Wilkes dans ses lointaines explorations du continent antarctique. C'était maintenant son étrange destinée de flotter sur la terre la plus septentrionale non-seulement de l'Amérique, mais de notre globe ; près de lui étaient nos emblèmes maçonniques de l'équerre et du compas. Morton les laissa flotter une heure et demie au haut du noir rocher qui couvrait de son ombre les eaux blanchissantes que la mer libre faisait écumer à ses pieds.

La côte au delà du cap doit, selon lui, s'abaisser vers l'est, puisqu'il lui fut impossible, du point où il était placé, de voir aucune terre sous le cap. La côte ouest au contraire courait vers le nord où son œil la suivait jusqu'à cinquante milles. Le jour était clair, il lui fut facile d'aperce-



Morton arborant le drapeau américain en vue de la mer polaire.

voir plus loin encore la rangée de montagnes qui la couronnent; elles étaient fort hautes, arrondies et non coniques à leur sommet comme celles qui l'avoisinaient, quoique peut-être ce changement apparent provînt de la distance, car il remarqua que leurs ondulations se perdaient insensiblement à l'horizon.

La plus haute élévation du point d'observation où il fut obligé de s'arrêter lui parut de trois cents pieds au-dessus de la mer. De là il remarqua, à six degrés ouest du nord, un pic très-éloigné tronqué à son sommet comme les rochers de la baie de la Madeleine. Nu comme la roche vive, il était strié verticalement avec des côtes saillantes. Nos estimations réunies lui assignent une élévation de 2500 à 3000 pieds. Ce pic, la terre la plus septentrionale connue, a reçu le nom du grand pionnier des voyages arctiques, sir Edward Parry.

Ce ne fut pas sans grande joie que dans la soirée du 10 juillet, me promenant avec M. Bonsall, j'entendis dans le lointain la voix des chiens. Généralement ces fidèles serviteurs, encore à de grandes distances, annonçaient leur bienvenue par des aboiements à plein gosier, et se précipitaient avec une telle vitesse que leurs cris ne les précédaient que de peu ; mais il n'en fut pas de même avec ces voyageurs fatigués. Hans et Mor-

ton se traînaient à côté de leur meute; ils furent longtemps avant de goûter complétement le repos et le confort que leur offrait le navire.

Adieux et départ.

Le reste de l'été se passa sans dégager notre bâtiment, et l'hiver 1854-55 nous retrouva bloqués dans le havre de Rensselaer par les mêmes glaces que l'année précédente. — Cet hiver nous soumit aux mêmes épreuves que le premier, et quoiqu'il nous trouvât peut-être plus préparés à le recevoir, il nous laissa plus affaiblis. Pendant sa durée, nous perdîmes deux de nos compagnons par la maladie. Un troisième, Hans le Groënlandais, déserta et s'enfuit dans un clan lointain d'Esquimaux, préférant leur genre de vie aux chances de notre avenir.

Avril et mai revinrent sans apporter de changement à notre situation. En juin, nous reconnûmes la nécessité d'abandonner notre navire. Dès lors, il n'y avait pas à hésiter; il nous fallait préparer nos bateaux pour un long et périlleux voyage; ils étaient si petits, si chargés, en si mauvais état, qu'ils pouvaient à peine justifier notre espoir de les voir flotter. En attendant, un vent du sud-ouest, chargé de pluie, amoncela des nuages sombres sur la baie, et sembla nous me-

Vue de la côte N. O. du chenal Kennedy.

nacer d'un emprisonnement forcé sur notre précaire plage de glace.

.... 18 juillet. — Les Esquimaux nous ont rejoints ; ils sont tous venus pour nous dire adieu : Metek, Nualik, Myouk, et Nessarak, et Tellerek, et Sipsu, et.... Je pourrais les nommer tous ; eux aussi nous connaissent bien, nous avons trouvé des frères sur cette terre désolée.

Je suis à prendre mes notes, les enfants eux-mêmes viennent me parler : « Kuyanake, Kuyanake, Nelegak Soak, merci, merci, grand chef. » Metek entasse devant nous des oiseaux comme si nous devions éternellement manger, et la pauvre Aninguah pleure à l'entrée de ma tente, s'essuyant les yeux avec une peau d'oiseau.

Il y en a vingt-deux autour de moi, et en voici venir encore. Des enfants de dix ans poussent devant eux des traîneaux où se trouvent les *babys*. La tribu tout entière campe sur la plaine de glace.

Nos amis nous ont toujours considérés comme leurs hôtes. Sans eux nos tristes préparatifs de voyage auraient duré quinze jours de plus, et nous étions tellement en retard que nos chances de salut pouvaient se mesurer sur les heures.

Le vol est le seul reproche sérieux que nous ayons eu à leur faire. Ils ont peut-être médité la trahison, et j'ai lieu de croire qu'à notre arrivée,

étant sous l'empire de craintes superstitieuses, ils ont pensé à nous tuer ; mais rien de ce sentiment

Le fils de Metek.

ne subsistait depuis longtemps. Nous nous étions si bien pliés à leur manière de vivre, nous leur avions donné une si franche hospitalité dans notre pauvre navire et pendant leurs chasses à l'ours

que toute trace d'inimitié avait complétement disparu.

Le pouvoir qu'ils m'attribuaient comme angekok, ou sorcier, pouvoir confirmé par ma carabine à six coups, ne fut peut-être pas d'abord sans quelque influence sur cette amitié, mais jamais amitié ne devint plus sincère. Dans les derniers temps, des objets du plus grand prix pour eux gisaient épars de tous côtés; ils les virent et ne dérobèrent pas même un clou.

La veille du départ, étant venu à leur parler du respect qu'ils avaient pour tout ce qui nous appartenait, Metek me répondit par deux courtes sentences qui résumaient toute sa morale : « Vous nous avez fait du bien. Nous n'avons pas faim, nous ne voulons pas voler. Vous nous avez fait du bien, nous voulons vous aider, nous sommes vos amis. »

Ce fut une scène touchante que la distribution de nos présents d'adieu; à l'un une scie ou une lime, à l'autre un couteau, à tous un souvenir de nous. Les chiens furent donnés à la communauté, excepté Toodla Milk et Withey; je ne pouvais me séparer de ces animaux, les *chefs* de notre attelage.

Il ne nous restait plus qu'à faire nos derniers adieux à ce peuple confiant. Je leur parlai, comme on parle à des frères, leur disant que par delà

les glaciers, par delà la mer ils trouveraient un pays leur offrant plus de ressources, où les jours étaient plus longs, où il y avait plus de pêche et de chasse.

Je leur donnai des croquis de la carte jusqu'au cap Shackleton, indiquant les promontoires, les terrains de chasse et les meilleurs campements, depuis Red-Head jusqu'aux établissements danois. Ils m'écoutèrent avec un intérêt profond, se lançant de temps à autre des coups d'œil fort significatifs. Je ne serais pas étonné d'apprendre un jour qu'ils eussent tenté ce voyage avec Hans pour chef. Ce fut par la douce lumière d'un dimanche soir, après avoir halé à grand'peine nos bateaux à travers les glaçons entassés, que nous nous trouvâmes dans la mer libre et ouverte. Avant minuit, nous avions lancé *Éric le Rouge*, poussé trois hourras en faveur du retour et déployé tous nos pavillons.

Quatre cents lieues sur la glace.

Mᵉ Gary, Petersen, Dickey, Stephenson, Whipple et moi nous étions dans *la Foi ;* Brooks était à bord de *l'Espérance* avec Hayes, Sontag, Morton, Blake et Goodfellow ; l'équipage de *l'Éric* se composait de Bonsall, de Riley et de Godefroy.

Mais nous ne devions pas partir encore; la tempête qui se préparait depuis longtemps poussait avec violence la mer contre la glace qui nous abritait et nous obligeait à nous retirer à mesure qu'elle brisait cet abri. La mer devint de plus en plus furieuse ; il fallut nous éloigner plus encore et reculer pas à pas devant la glace, qui éclatait, soulevée par les flots. Faudra-t-il abandonner tout espoir de nous embarquer? Nous traînons nos embarcations, à environ un mille de la mer, sous un grand iceberg emprisonné au milieu d'une plaine de glaces.

La tempête nous poursuit même jusque-là; toute la nuit il vente d'une manière épouvantable, et notre asile, l'iceberg, disparaît au milieu de la glace brisée en éclats. De nouveau nous devons haler les embarcations, et nous ne nous arrêtons que près d'un autre iceberg, sur les pentes inclinées duquel je savais que nous trouverions un abri au cas où viendraient à se soulever des lames de fond qui nous eussent été fatales. La plaine de glace tout entière craquait, et nous la sentions vaciller sous nos pieds.

Il est heureux que je ne me sois pas rendu au désir qu'avaient mes hommes de prendre la mer : nous eussions été balayés par la tempête sans aucune chance de salut.

La tourmente cessa enfin, la mer redevint aussi

caime que s'il n'y avait pas eu d'orage, et, le mardi 19 juillet au matin, nos trois embarcations se mirent en route. Le vent fraîchit au moment où elles doublaient la pointe ouest du cap Alexandre ; nous tâchâmes d'aborder à l'île de Sutherland, mais une ceinture de banquises escarpées nous fit renoncer à notre projet; nous nous dirigeâmes vers Hakluyt; ce fut un rude passage : la mer était courte, poussée par un vent de sud-est; elle emplit d'eau *la Foi*, *l'Éric-le-Rouge* coula bas, et ce fut à grand'peine que nous pûmes le prendre à la remorque. Le vent tournait à l'ouest. Avec nos embarcations nous ne pouvions songer à faire face au temps. Je jetai un regard rapide autour de moi, et, profitant de l'expérience acquise dans la précédente expédition, au détroit de Wellington, nous nous engageâmes dans un chenal ouvert au milieu des *floes* rompus. Tantôt nous poussant avec nos gaffes, tantôt faisant glisser nos embarcations sur la glace, nous atteignîmes enfin l'île de Hakluyt.

Malgré des barrières de glace presque aussi abruptes que celles de la veille, nous réussîmes à mettre nos canots à terre. Il neigea toute la nuit. On fit une tente pour les malades, et à notre repas de poussière de pain et de suif nous pûmes joindre quelques oiseaux.

Le 22 au matin, nous poussâmes en avant à tra-

vers une tempête de neige et gagnâmes l'île de Northumberland.

Une petite surface de mer, débarrassée de glaces, conduisit nos canots jusqu'au rivage sous d'immenses glaciers qui surplombaient : c'était d'un aspect émouvant; on eût dit que, bouillonnant dans une immense chaudière de roches, la glace vomissait d'immenses blocs dans la mer qui baignait la falaise. Les avalanches que l'on entendait glisser et bruire dans la partie supérieure de ce glacier de mille mètres de hauteur ajoutaient encore à l'étrangeté de ce spectacle.

Le 23, nous traversâmes le canal de Murchison, passant près du rocher de Fitz-Clarence, un des plus intéressants monuments de cette côte désolée : dans une région plus fréquentée par les navigateurs il servirait d'amer. Ce rocher s'élève au milieu d'un champ de glace comme un obélisque égyptien.

Le 24, nous fîmes beaucoup de chemin; mais après seize heures de travail, nous étions tous épuisés. Nos rations avaient toujours été fort modestes; mais le retard que nous éprouvions me força à les réduire à ce que je considérais comme un indispensable minimum : six onces de pain en poussière, un morceau de suif gros comme une noix durent composer toute notre nourriture. Ce nous était un grand bonheur quand nous pouvions

remplir de neige notre bouilloire et faire du thé; rien ne nous plaisait autant que cette boisson, nous en buvions immodérément, et toujours à notre plus grand profit.

Le lendemain notre marche se ralentit. Notre régime débilitant faisait de plus en plus sentir ses effets désastreux: nos forces diminuaient sensiblement. Nous avions perdu l'appétit, notre pâtée de suif et de pain, arrosée d'une grande quantité de thé, nous suffisait presque. Un brouillard épais vint augmenter notre découragement.

Sur ces entrefaites, un énorme amas de glaçons en dérive se mit à tourner comme sur un pivot en s'approchant de la glace qui nous abritait.

Celle-ci, mise en mouvement, vint s'appuyer sur le rocher lui-même. En un éclair, tout ne fut plus qu'un chaos épouvantable autour de nous. Machinalement les hommes prirent chacun leur poste, s'occupant des embarcations. Pendant un moment je perdis tout espoir. La plate-forme sur laquelle nous nous trouvions éclatait tout entière; la glace se brisait, s'empilait et s'amoncelait de tous côtés. Disciplinés comme nous l'étions par le malheur, habitués à mesurer le danger tout en lui faisant face, il n'est pas un de nous, même à cette heure, qui puisse dire quand et comment nous nous trouvâmes à flot. Ce que nous savons seulement, c'est que, au bruit d'un fracas que rien ne

peut rendre, et au milieu duquel le son strident de mille trompettes ne se serait pas plus fait entendre que la voix d'un homme, nous fûmes secoués, soulevés, ballottés au milieu d'une masse tumultueuse de *hummoks*, et que, dans le calme qui suivit, nos bateaux tournoyèrent dans un tourbillon de neige, de glace et d'eau.

Nour restâmes dans cette position jusqu'à ce que le *floe*, venant se briser en morceaux sur le rocher de la côte, nous permit de nous dégager et de gagner à notre grande joie un espace libre où nos rames pouvaient jouer. Nous longions une ceinture de glaces escarpées, quand un grain terrible vint nous assaillir de nouveau ; nos bateaux furent rudement endommagés par cette affreuse tempête ; nous n'étions occupés qu'à vider nos canots qui embarquaient des lames à couler bas. Vers trois heures enfin, à la marée haute, nous pûmes leur faire franchir la barrière de glace. Une cavité étroite se présentait dans les rochers ; nous y entrâmes. Nous étions à l'abri, complétement enclavés, quand un bruit, qui nous était familier, vint frapper nos oreilles : le bruissement d'un grand vol d'eiders. Nous étions dans la retraite où ils faisaient leurs nids, et quand nous nous étendîmes pour dormir, épuisés de fatigue, mouillés jusqu'à la peau, nous nous prîmes à rêver œufs et oiseaux.

Nous restâmes trois jours dans notre palais de cristal; la tempête faisait rage au dehors; les chasseurs d'œufs avaient peine à se tenir debout; mais je ne vis cependant jamais plus joyeux assemblage de gastronomes.

Le 3 juillet, le vent diminua, et bien que la neige continuât de tomber avec violence, le 4 au matin, après avoir pris un patriotique grog aux œufs, apprêté de façon à nous valoir les éloges de la société de tempérance, nous poussâmes au large.

Une navigation pénible de sept jours nous amena, le 11, près du cap Dudley-Digges, et nous nous croyions hors d'embarras, quand tout à coup nous tombâmes sur un rocher qui n'est pas indiqué sur les cartes; la plaine de glace qui s'étendait à sa base était plus grande encore que celle que nous venions de franchir si péniblement. Pour la doubler nous dûmes nous fier au hasard, nous étions trop fatigués pour pouvoir la franchir autrement; mais bientôt nous dûmes renoncer à notre tentative.

Je grimpai encore sur la banquise la plus voisine; ces montagnes de glace nous servaient à explorer le pays. J'examinai le pays dans la direction du sud. Jamais je ne vis de plus désolant spectacle; pas de mer ouverte, nous nous trouvions dans un cul-de-sac; devant nous, derrière nous, des obstacles que nos hommes épuisés ne

pouvaient songer à surmonter; il fallait attendre que l'été vînt nous frayer notre chemin, et cela avec des provisions insuffisantes, avec des embarcations dans un état déplorable.

Enfin nous découvrîmes un étroit chenal, simple fissure au milieu des blocs de glace attachés au rivage; il nous conduisit sur des falaises escarpées où nos embarcations trouvèrent un abri assuré. Des rochers qui s'entassaient les uns sur les autres donnaient l'aspect d'une armure gigantesque à cette falaise dont les sommets se perdaient dans le brouillard et la brume. Les oiseaux semblaient avoir établi leur séjour dans ces rocs crevassés; les plongeons lummes, les mouettes tridactyles y abondaient surtout.

Sur notre droite, une arche naturelle conduisait à un petit vallon tout verdoyant de mousse, que dominait un glacier froid et étincelant.

Du haut d'une colline escarpée j'eus une vue splendide de ce grand océan de glaciers, qui semble former l'axe du Groënland; parsemée d'îles, cette vaste mer empourprée se découpait sur l'azur de l'horizon comme une ceinture de diamants dont les feux étincellent au soleil.

Le glacier de Humboldt et le glacier près d'Étah sont les seuls que j'aie vus qui débitent plus d'eau. Un torrent qui coulait à la base de celui-ci avait de deux à cinq pieds de profondeur; il cou-

vrait de son eau la plaine glacée sur une surface de plusieurs centaines de mètres ; un autre s'échappait du sommet du glacier en bondissant sur les rochers, pour venir tomber en cascade sur la plage.

Les renoncules, les saxifrages, les portulacées, les mousses, les graminées du nord abondaient à la hauteur du premier talus ; je trouvai des *lichens* deux cents pieds plus haut. Le thermomètre marquait au soleil 32° C. ; à l'ombre, 3° C.

Un des caractères les plus frappants de cette scène était la vie qui y abondait : cochléaria délicieux, œufs délicats, *lummes* énormes, gras et savoureux, tout était à profusion. Quel éden pour des scorbutiques affamés !

Ce fut une joyeuse vacance que la huitaine que nous passâmes en ce lieu que j'ai nommé la *Providence*, — huitaine remplie de repos, de pensers heureux. Je ne laissai jamais pressentir à qui que ce fût que ce séjour était un séjour forcé. Deux individus seulement qui avaient vu avec moi cet effrayant désert de glace qui nous barrait le passage, savaient la réalité de notre position ; mais ils m'avaient juré le silence.

Cette partie de la côte a dû autrefois être un paradis esquimau, ainsi que l'attestaient les ruines qui nous entouraient ; par 76° 20′ nous trouvâmes les traces d'un grand village.

Nous arrivâmes au cap York le 21; tout y témoignait des retards de l'été; la neige aurait dû disparaître depuis quinze jours, et cependant une plaine de glace immense s'étendait au sud et à l'est. Nous n'avions que deux partis à prendre : attendre que les glaces nous livrassent un passage, ou quitter la côte et essayer les mers ouvertes dans l'ouest.

Réunissant mes officiers, je leur expliquai que n'ayant de provisions que pour trois semaines au plus, il était nécessaire d'avancer. Nous construisîmes sur une éminence bien visible un cairn où nous enfermâmes un rapport succinct de l'état dans lequel nous nous trouvions et de la route que nous suivions; cela fait, nous dirigeant vers le sud-ouest, nous nous lançâmes à travers les aspérités sans bornes de la glace.

Celle-ci devenait de plus en plus compacte : il était très-difficile de se diriger ; je m'étais endormi épuisé de fatigue quand on m'éveilla pour me dire qu'on avait perdu le chenal. Sans rien laisser paraître de mon émotion, j'ordonnai de faire halte sur la glace, sous prétexte de faire sécher les vêtements et les provisions. Peu de temps après, le temps se leva assez pour nous permettre d'examiner le pays.

M'c Gary et moi montâmes sur une banquise de quelque trois cents pieds de haut. La vue était

vraiment effrayante : nous étions au plus profond d'une baie ; de toutes parts entourés par d'immenses icebergs qui surgissaient au milieu d'un chaos de glaçons enchevêtrés les uns dans les autres. Mon brave et hardi second, peu impressionnable de sa nature, habitué d'ailleurs et depuis longtemps à toutes les vicissitudes de la vie de baleinier, ne put s'empêcher de verser des larmes devant cette désolation.

Il n'y avait qu'un parti à prendre : à tout prix il fallait mettre nos embarcations sur les traîneaux et nous diriger vers l'ouest. Après trois jours d'un rude travail, nous nous trouvâmes de nouveau dans un chenal d'eau libre.

Mais nos provisions baissaient, nous ne trouvions plus d'oiseaux, et nous n'eûmes pas la chance de tuer des phoques ou des morses. Les forces de mes hommes s'épuisaient par suite de la ration à laquelle je les avais réduits ; je fus cependant obligé, après avoir réfléchi au temps qu'il nous faudrait pour arriver au cap Shackelton, de réduire encore cette maigre ration à cinq onces de poussière de pain, quatre onces de suif et trois onces de viande d'oiseau.

L'humidité, la nourriture insuffisante nous affaiblirent de plus en plus : l'avenir prenait un aspect de plus en plus sombre ; la difficulté de respirer nous assaillit de nouveau, et nos jambes s'enflè-

rent tellement, que nous fûmes obligés de fendre nos bottes de toile à voile. Mais le symptôme qui m'inquiétait le plus, était la privation de sommeil. Seul il nous délivrait de la fièvre lente qui nous saisissait pendant notre travail de chaque jour; plus de sommeil, plus d'espoir de salut!

Nous étions dans une baie ouverte, au milieu du courant qui entraîne les glaces du pôle dans l'Atlantique; nos bateaux étaient en si mauvais état qu'il fallait les vider à chaque instant pour les empêcher de couler bas.

Épuisés de fatigue, mourants de faim, telle était notre triste position, quand nous aperçûmes un phoque endormi sur un glaçon qu'emportait le courant. C'était un veau marin, mais si énorme, que je le pris d'abord pour un morse; je fis un signal à *l'Espérance*, tous tremblant d'anxiété, nous nous dirigeâmes vers l'animal dans un anxieux silence, et Petersen, armé d'une carabine rayée, se mit à l'avant de l'embarcation. En approchant, notre excitation devint telle, que les hommes ne pouvaient plus ramer ensemble.

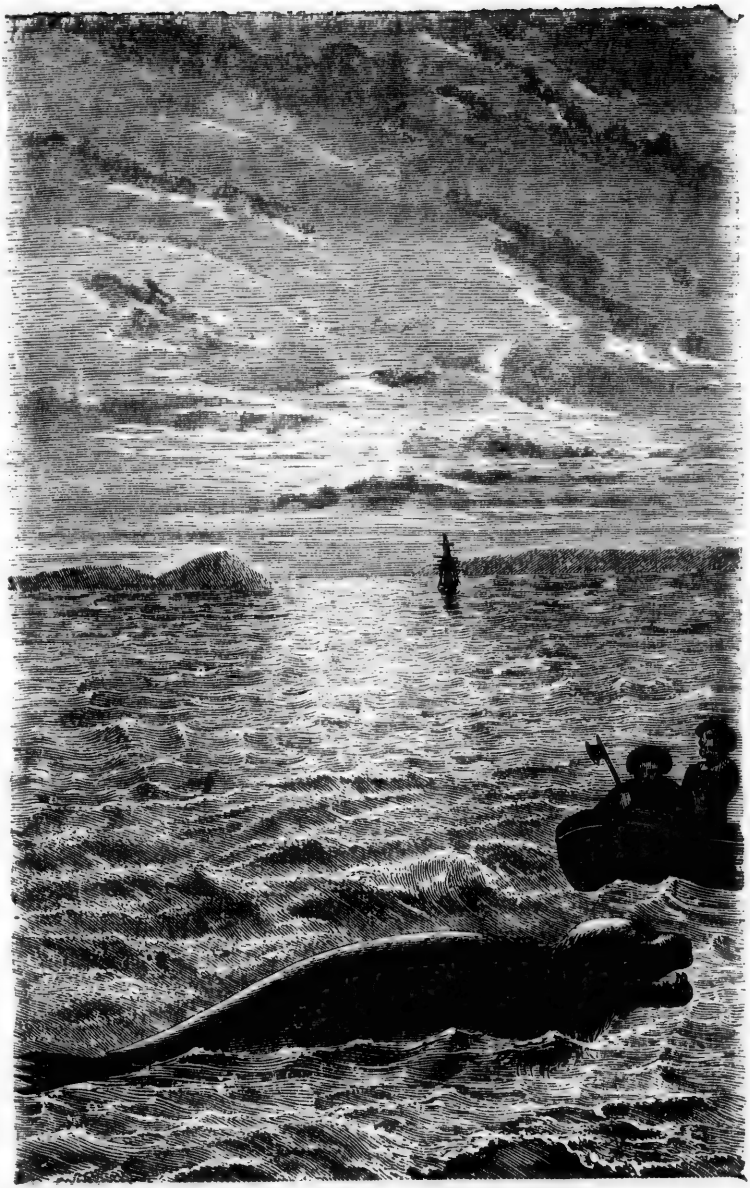
Le phoque n'était pas endormi; il leva la tête au moment où nous arrivions à portée de carabine: je me rappelle encore l'expression désolée, désespérée qui se peignit sur le visage hâve, amaigri de mes matelots, quand ils virent le mouvement de l'animal: à sa capture était attachée la vie de

chacun de nous. Le bateau, vigoureusement poussé par M'c Gary suspendu à son aviron, me semblait à bonne portée ; je ferme convulsivement ma main, signal convenu pour faire feu ; étonné de ne pas entendre d'explosion, je me retourne : Petersen, paralysé par son anxiété, ne pouvait tenir sa carabine immobile. Le phoque, se dressant sur ses nageoires antérieures, nous regarde d'un air inquiet et curieux ; il s'apprête à plonger. La carabine résonne : frappé à mort, l'animal tombe étendu près de l'eau, si près, que la mer mouillait sa tête penchée au bord du glaçon.

J'avais l'intention d'assurer sa mort par un nouveau coup de carabine : impossible d'y songer, il n'y avait plus de discipline ; mes hommes, poussant un hurlement sauvage, se jetèrent sur leurs avirons, se précipitant vers leur proie. Des mains avides saisissent le phoque et l'entraînent sur un abri plus sûr.

Mes pauvres compagnons étaient à moitié fous ; je ne les savais pas aussi éprouvés par la faim. Brandissant leurs couteaux, ils couraient sur la glace, pleurant et riant tout ensemble. Cinq minutes après, ils étaient tous occupés, les uns à lécher leurs doigts couverts de sang, les autres à dévorer de longues bandes de graisse crue.

Sans souci du danger, campés sur une grande glace flottante, quand vint le soir, nous sacrifiâ-



Phoque.

mes deux planches entières d'*Éric-le-Rouge*, pour faire un grand feu, et nous nous abandonnâmes à notre sauvage repas.

Ce fut notre dernière souffrance : « Le charme est rompu et les chiens sont sauvés, s'écria Stephenson. — Pauvres Toodla et Whitey! c'était de la viande au croc, » disait M'c Gary. Une fois nous avions été sur le point de les immoler, mais ils étaient les chefs d'attelage de notre équipage d'hiver, nous ne pûmes nous décider à les sacrifier.

Le 1er août, nous étions au Pouce-du-Diable, ce champ de bataille des baleiniers, puis nous arrivâmes aux îles Duck, et passant au sud du cap Shackelton, nous nous préparâmes à débarquer.

Terre ferme! terre ferme! quel bonheur de la revoir! comme nous la saluons avec respect, avec amour! Le temps de chercher une petite anse, le temps de se féliciter, on tire à terre ses embarcations délabrées et on se repose. Deux jours après, un brouillard avait couvert les îles, et quand il se leva, il nous trouva ramant à la hauteur de Karkamout.

.... Mais, quel est ce bruit? Ce n'est pas le cri de la mouette, ce n'est pas le glapissement du renard, que nous avons confondu si souvent avec le *huk-huk* des Esquimaux; cette cadence nous est familière, nous ne pouvons nous y tromper! « Écoutez, Petersen! aux avirons, mes hommes! Qu'est-

ce donc?... » Petersen écouta tranquillement d'abord, puis avec un tremblement dans sa voix : « Des Danois, » murmura-t-il.

J'entends encore résonner à mon oreille ces voix humaines qui, les premières, saluaient notre retour au monde habité. Hélas! peut-être n'est-ce qu'une illusion? Non, le bruit se répète; les avirons de frêne se ploient sous les efforts de nos matelots, nos canots rapides volent sur les eaux, nos regards avides fouillent l'horizon, enfin nous apparaît le mât solitaire d'une chaloupe : « C'est *Fraulein-Flaischer*, c'est Carlie Mossyn ; *la Marianne*, la corvette attendue, est arrivée, s'écrie Petersen, qui, jusqu'alors calme et grave, éclate en sanglots en se tordant les mains.

— Oui, c'est Carlie Mossyn, ce sont les Danois, nous sommes sauvés! »

Une heure après nous étions à Uppernavick.

CHAPITRE VI.

VOYAGE DU CAPITAINE MAC CLINTOCK SUR LE FOX.

1857-1859.

Lady Franklin; achat, équipement, armement et équipage du *Fox*. — Départ d'Angleterre. — Les établissements danois du Groënland. — Huit mois de prison et de dérive dans la glace. — Retour au Groënland. — Les Highlandais arctiques. — Le détroit de Pond. — L'île Beechey. Monument funèbre — Le détroit de Bellot, hivernage. — Esquimaux de Boothia. — Recherches sur l'île du Roi-Guillaume. — Cadavres, documents et reliques. — Retour en Angleterre.

Lady Franklin ; achat, équipement et équipage du *Fox*.

La perte des vaisseaux placés sous la direction de sir Edward Belcher et le rapport du docteur Rae mirent un terme aux recherches officielles du gouvernement anglais. Il jugea que toute tentative était désormais sans objet; mais telle ne pouvait être l'opinion de lady Franklin, qui, reportant dès lors à la renommée de son illustre époux et de ses braves compagnons la sollicitude incessante

qu'elle avait vainement prodiguée à leur salut résolut de consacrer à l'exploration religieuse du théâtre de leur désastre, les débris de sa fortune, épuisée à leur intention sur toutes les routes du pôle. Elle fit ce que le gouvernement britannique, après huit ans de recherches vaines, après dix-neuf expéditions sans résultat, huit vaisseaux perdus, et vingt millions dépensés, jugeait impossible. L'attachement indomptable et sans espoir d'une épouse se montra une fois de plus à la face du monde, plus puissant que les administrations et les conseils des s ouverain

Dans le courant de 1857, elle acheta ainsi de ses deniers et du montant de quelques souscriptions privées qui lui vinrent en aide, le yacht *le Fox*, bâtiment de 177 tonneaux. Elle équipa, arma ce vaisseau de plaisance, modifia son gréement, sa coque et sa membrure de manière à le rendre capable de lutter contre les lames et les glaces de la mer Polaire, et en confia le commandement au capitaine Mac Clintock, qui ne voulut accepter qu'à titre gratuit l'honneur de le diriger à travers les hasards et les périls de ces parages arctiques qu'il venait de pratiquer pendant six longues années. Un autre vétéran de ces mers, le lieutenant Hobson, sollicita comme une faveur d'être son second sans accepter plus que lui de rémunération, et le capitaine Allen W. Young, officier distingué de la

marine marchande, renchérissant sur ce désintéressement, non-seulement voulut servir à bord du *Fox* comme simple maître-pilote, mais contribua de sa bourse, et pour une somme considérable, à l'armement de ce navire. Ce généreux dévouement à la cause de la noble veuve fut imité par le docteur Walker, chirurgien et naturaliste de l'expédition, et enfin par tous les sous-officiers et marins au nombre de vingt-six qui complétèrent l'équipage du petit navire.

C'est ainsi que grâce à l'énergique dévouement d'une femme, — que nul désastre n'aurait pu abattre, et nul obstacle décourager, qui n'avai jamais faibli, ni hésité, même quand les hommes les plus forts doutaient ou succombaient à la fatigue, — le mystère funèbre que le génie du pôle avait célé dix ans dans ses sombres solitudes, fut enfin dévoilé. On sait de la destinée des marins de *l'Érèbe* et de *la Terreur*, partis d'Angleterre le 26 mai 1845 sous le commandement de sir John Franklin, tout ce qu'on pouvait espérer d'en savoir. On peut désormais suivre sur la carte des régions arctiques la route qu'ils ont suivie, depuis l'instant où les brumes de la soirée du 26 juillet 1845 les dérobèrent à la vue des baleiniers de la mer de Baffin, jusqu'au jour où, décimés par trois hivers polaires, en proie à la défaillance et au scorbut, et portant le deuil de leur glorieux chef,

ils abandonnèrent leurs navires démantelés et soudés dans la mer congelée, pour s'acheminer vers les établissements de la baie d'Hudson et succomber un à un, jusqu'au dernier, sur une route, dont quinze ans auparavant le capitaine Back avait fait connaître les misères et les périls.

La relation suivante est tirée textuellement des différents rapports adressés à l'Amirauté et aux sociétés scientifiques de Londres, par le capitaine Mac Clintock, au retour de son expédition[1].

Les établissements danois du Groënland.

Partis d'Aberdeen le 1er juillet 1857, nous avions, dix-huit jours après, la vue de la côte sud-ouest du Groënland. Bordée d'innombrables îlots, couronnée de hautes montagnes, richement colorée de vives teintes par un beau soleil d'été, elle nous apparut revêtue d'une splendeur inattendue et telle peut-être que la vit Éric le Rouge lorsqu'il lui donna le nom de *Terre verte*.

Le 20 juillet nous vînmes mouiller dans le bon petit havre de Frédérikshaab, qui correspond,

1. Nous l'avons complétée de quelques détails empruntés à sa relation officielle, qui a été publiée un peu plus tard sous ce titre : *A narrative of the Discovery of the fate of sir John Frankin and his compagnons by captain Mac Clintock. London, John Murray.*

suivant quelques antiquaires, à ce *Brattalid* où Éric fonda en l'an 986 le premier établissement scandinave.

Les Esquimaux, une des causes premières, sinon la principale, de la ruine de cette antique colonisation, ne sont pas soumis aux lois danoises; mais, quoique fiers de leur indépendance, ils n'en sont pas moins sincèrement, et pour de bonnes raisons, attachés au Danemark; en effet, un ministre luthérien, un docteur et un maître d'école, entretenus par le gouvernement danois dans chaque district, y apportent gratuitement leurs lumières; et lorsque, par suite d'un trop long hiver et de leur imprévoyance, ces peuplades se trouvent dans la détresse, c'est encore le gouvernement qui leur fournit généreusement des approvisionnements pour rien: les spiritueux seuls sont rigoureusement interdits. Tous ces Esquimaux sont chrétiens et quelques-uns savent lire et écrire.

Nous, Anglais, avons-nous fait plus, ou seulement autant, pour les indigènes d'une de nos nombreuses colonies et surtout pour les Esquimaux, dans nos territoires du Labrador et de la baie d'Hudson?

Non-seulement les éléments de la science sont propagés parmi les indigènes du Groënland, mais une imprimerie et une presse lithographique ont été récemment établies dans la colonie de God-

thaab, et ce n'a pas été sans émotion que nous avons vu les premiers produits sortis de cette presse hyperboréenne. La publication dont nous parlons, *Kaladlit Okalluktualliait,* est un recueil de légendes écrites et imprimées par des indigènes en langue groënlandaise, avec traduction danoise. Une douzaine de gravures dessinées et gravées sur bois, également par un indigène, et huit chansons nationales avec les paroles et la musique accompagnent le texte et composent un ouvrage aussi intéressant qu'original. Il est, à ce qu'il paraît, question de continuer cette collection, attendu qu'il existe chez les indigènes beaucoup de traditions du même genre.

Si ce livre nous étonne par la netteté de l'exécution et par les illustrations dont il est pourvu, les premiers essais d'impression lithographique méritent encore bien davantage notre attention : car ici on n'avait sous la main aucun homme du métier, et il a fallu pour ainsi dire deviner peu à peu les procédés, même les inventer de nouveau. Les feuilles que nous avons eues sous les yeux sont des lithographies coloriées, assez grandes, représentant la colonie de Godthaab, un glacier et une partie de la côte si pittoresque de Disco, avec ces masses de glace surplombantes, pareilles à des cascades; le tout est accompagné de deux cartes, dont l'une a été dressée par un mission-

naire d'aprés les données et les esquisses d'un indigène expérimenté, Benjamin Peter, chasseur de rennes. Les Groënlandais ont une prodigieuse mémoire locale, et les chasseurs de rennes qui, l'été, parcourent l'intérieur jusqu'aux limites des glaces éternelles, font preuve d'un talent particulier pour reproduire sur le papier l'image des pays qu'ils ont visités.

Deux inspecteurs se partagent le Groënland, l'un visite le nord, l'autre le sud. Ce dernier, le docteur Rink, est arrivé, un jour avant nous, à Frédérikshaab, pour commencer sa ronde d'été. Il est venu me chercher à bord. Après l'office divin je suis descendu, et nous avons été faire ensemble une bonne promenade sur la pente recouverte de mousse des montagnes voisines. Notre première rencontre avait eu lieu dans le nord du Groënland, en 1848, et, comme depuis nous ne nous étions pas revus, nous avions beaucoup de choses à nous dire. M. le docteur Rink est un homme de science et de talent ; c'est un voyageur distingué, fort versé dans la géologie et la botanique.

Grâce à son concours nous avons acheté ici huit tonneaux de charbon et tous les petits articles qui pouvaient nous être nécessaires, puis de la morue en quantité, pas mal de gibier, très-abondant sur la côte, surtout des ptarmigans et de

lièvres. Nous avons pu nous procurer en outre une couple de chevreaux; ces derniers sont fort rares. Il y a bien aussi quelques moutons, mais durant huit mois de l'année ils restent enfermés, et au milieu de l'été ils ne sortent que pendant le jour. Nous avons également acheté quelques spécimens du travail des Esquimaux, des échantillons de leurs habits, des *kayaks*, etc..., ainsi que des plumes et des œufs d'oiseaux. J'ai rencontré quelques cygnes blancs, et ce qui m'a surtout frappé, c'est une espèce de grèbe, un *podiceps cristatus*, oiseau fort rare dans le Groënland. En ce moment, Frédérikshaab ne manque pas de bois : on voit sur la plage, échoués, désemparés, en pleine démolition, un brick et un autre grand navire, et enfin un vaisseau que le prince Napoléon, pendant le voyage qu'il fit en 1856 dans les mers du nord, a rencontré, flottant à la dérive, au mois de juillet 1856, entre l'Islande et le Groënland, et qui est venu échouer, au mois de septembre suivant, dans ces parages.

Dans le trajet de Frédérikshaab à Uppernavick le plus septentrional des établissements danois, où j'arrivais le 6 août, je me procurai successivement dans les postes intermédiaires trente-cinq chiens de trait et deux conducteurs esquimaux, auxiliaires indispensables de nos futures recherches. En effet, l'espace de terre et de mer laissé

inexploré à l'ouest de Boothia, entre les découvertes de James Ross, Austin et Belcher au nord, celles de Collinson et de Mac-Clure à l'ouest, et enfin les excursions de Rae et d'Anderson au sud, espace que j'avais le projet de sillonner en tous sens, ne pouvait guère, comme la suite me le prouva, être parcouru qu'en traîneau.

Huit mois de prison et de dérive dans les glaces.

Le 18 août, nous nous trouvions à mi-chemin de la baie de Melville au détroit de Lancastre, quand tout à coup, cernés par une immense accumulation de glace en dérive, nous nous vîmes condamnés à passer l'hiver au milieu du plus vaste champ de glaces flottantes dont j'aie entendu parler dans ma carrière de marin. Incapables de gagner un rivage quelconque ou d'établir un observatoire fixe sur la surface instable de l'immense radeau qui nous entraînait, nous fûmes réduits à l'étude des vents et des courants dont nous étions les jouets. Contrairement à une théorie récente (celle du lieutenant Maury), nous reconnûmes que l'influence atmosphérique était plus forte que celle de la mer sur les mouvements des glaces, et nous ne pûmes saisir le moindre indice du contre-courant sous-marin qui devrait porter au nord. Au contraire, de hautes monta-

gnes de glaces qui, suivant cette théorie, auraient dû marcher en sens inverse du *Fox*, dérivèrent, en lui tenant une compagnie plus fidèle que rassurante, depuis le 75° 30′ jusqu'au cercle arctique.

Pendant l'hiver, les forces élastiques des couches marines ouvrirent souvent de longues crevasses ou chenaux dans la voûte solidifiée qui les recouvrait, et ces solutions de continuité dans la glace se produisaient si violemment, que parfois de longues files de glaçons étaient projetées, comme par l'effet d'une mine, à plusieurs pieds en l'air, et formaient de véritables chaussées de chaque côté des crevasses d'où elles étaient sorties. Heureusement pour *le Fox*, il ne se trouva jamais dans l'axe même d'un de ces soulèvements, bien que quelques-uns d'entre eux eussent lieu à une cinquantaine de mètres de nous, tout au plus. Pendant notre hivernage, nous nous procurâmes, dans ces sortes de chenals d'eau ouverte, environ 70 phoques, qui nous fournirent de la nourriture pour nos chiens et de l'huile pour nos lampes.

La poursuite de ces amphibies et quelques rencontres avec des ours blancs, rencontres où nous ne fûmes pas toujours assaillants, furent les intermèdes les plus actifs de notre captivité ; de même que les clairs de lune, les aurores boréales,

la disparition du soleil le 5 novembre et son retour le 28 janvier, formèrent les scènes les plus intéressantes de nos spectacles.

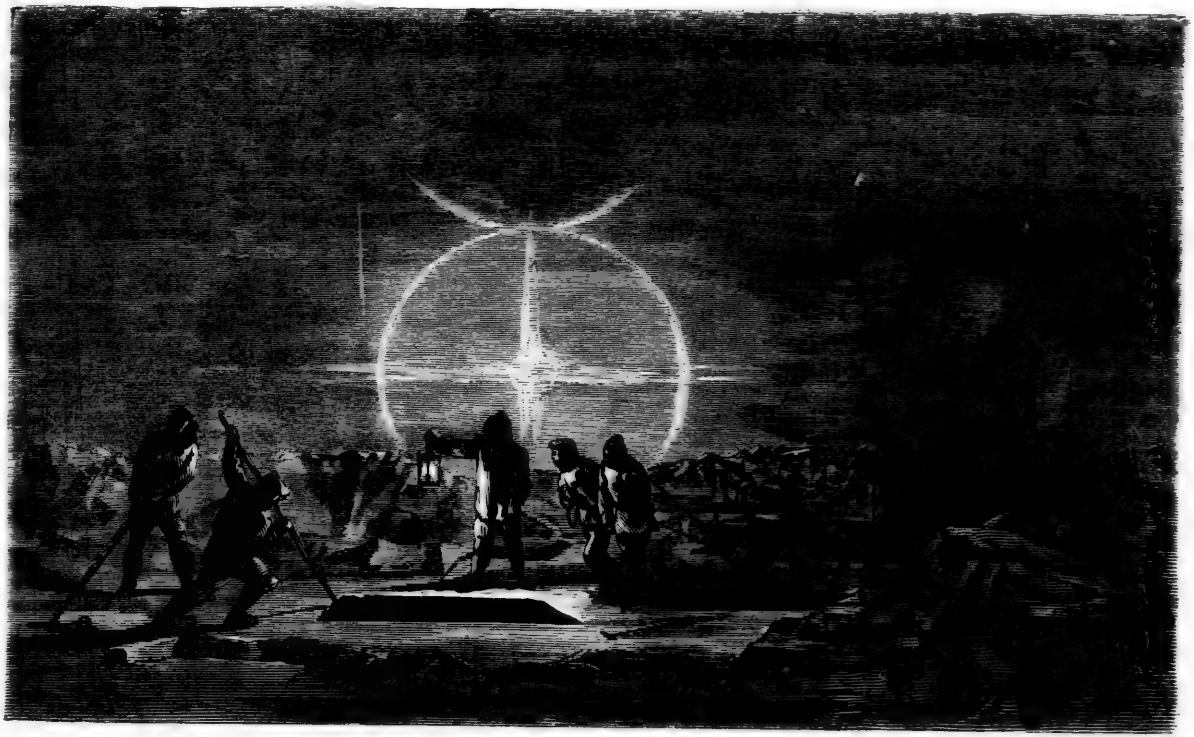
Le 4 décembre j'eus à accomplir un des devoirs les plus solennels qui puissent incomber à un commandant de navire. Rien de plus émouvant

Clair de lune dans les glaces de la baie de Baffin.

qu'un enterrement en mer. Dans la soirée dudit jour, à sept heures nous étions rassemblés autour des restes mortels du pauvre Scott, notre mécanicien. La lecture de l'office des morts à la lueur des lanternes, le pavillon anglais abaissé sur le corps, tout dans cette cérémonie était fait pour éveiller en chacun de nous de graves émotions.

La plus grande partie des prières dut être récitée à bord, à l'abri de la tente; on plaça ensuite le cadavre sur un traîneau, on le conduisit ainsi à quelque distance du navire auprès d'une ouverture creusée à l'avance dans la glace; on le descendit dans l'abîme; puis l'équipage défila autour de l'orifice qu'un froid de 40° refermait déjà. Quelle scène! jamais je ne l'oublierai. Cet infortuné *Fox* isolé du reste des humains, et captif dans la glace marine; le pavillon hissé à mi-mât, la cloche sonnant le glas funèbre, et notre petite procession s'avançant lentement sur la face congelée de l'océan au milieu d'une profonde obscurité; un silence mortel, un froid intense, et à tout cet ensemble lugubre venait s'ajouter un phénomène lunaire qui n'est pas rare dans ces régions. Notre satellite se trouvait entouré d'une auréole lumineuse que traversait en forme de croix une pâle lumière; puis au-dessus et au-dessous de la lune se dessinaient deux autres segments d'auréole et tout autour on pouvait compter jusqu'à six parasélènes ou fausses lunes. L'atmosphère grise et sombre prêtait un aspect morne à cette scène qui se prolongea plus d'une heure.

Le pauvre Scott était tombé, deux jours auparavant, d'une écoutille, et cette chute avait occasionné une lésion interne et mortelle; cet homme ferme et solide laissait une veuve et des orphelins.



Funérailles dans les glaces et parasélènes.

Nous ne retrouvâmes notre liberté que le 25 avril seulement, par 63° 30′ de latitude, et au milieu de circonstances dont tous les hommes du bord garderont longtemps la mémoire. Une violente tempête s'éleva au sud-est: l'océan, soulevé dans ses profondeurs, brisa sa voûte flottante, et, lançant dans un chaotique désordre les masses désagrégées du champ de glace, menaça vingt fois de broyer *le Fox* dans quelque choc inévitable. Nous ne fûmes redevables de notre salut qu'à la Providence d'abord, puis à l'excellence de notre machine motrice et de la forme de notre étrave, taillée en coin.

Retour au Groënland. — Les Highlandais arctiques. — Le détroit de Pond.

Redevenus maîtres de nos mouvements, nous n'eûmes rien de plus pressé que de revenir vers les établissements du Groënland dans l'espoir de nous y procurer des provisions fraîches. Mais la pénurie qui règne à cette époque de l'année dans ces petites colonies, obligées de compter sur la mère patrie pour leur propre approvisionnement, ne nous permit pas d'en tirer de grandes ressources, malgré toute la bonne volonté et les prévenances des résidents danois.

Après avoir revu successivement Holsteinbourg,

Godhaven et Uppernavick, nous entrâmes dans la baie de Melville au commencement de juin, et nous doublâmes le cap York le 26 ; là, nous nous mîmes en communication avec les indigènes. Ils reconnurent immédiatement M. Petersen, notre interprète, dont ils avaient fait la connaissance lors du passage de *l'Advance*, expédiée par M. Grinnel, sous les ordres du docteur Kane.

En réponse à nos questions sur Hans (l'Esquimau conducteur de chiens, dont parle la relation du docteur Kane et qui déserta *l'Advance* en 1854, par un caprice d'amour), ils nous dirent qu'il résidait au Whale-Sound. S'il eût été là, je l'aurais embarqué avec grand plaisir, attendu que, depuis fort longtemps, dit-on, son désir est de revenir dans le Groënland méridional.

Le 12 juillet, je communiquai avec les indigènes du cap Warrander, près du cap Horsburgh ; ils n'avaient vu aucun vaisseau depuis la visite du *Phœnix* en 1854 ; aucun naufrage n'avait eu lieu sur leurs côtes.

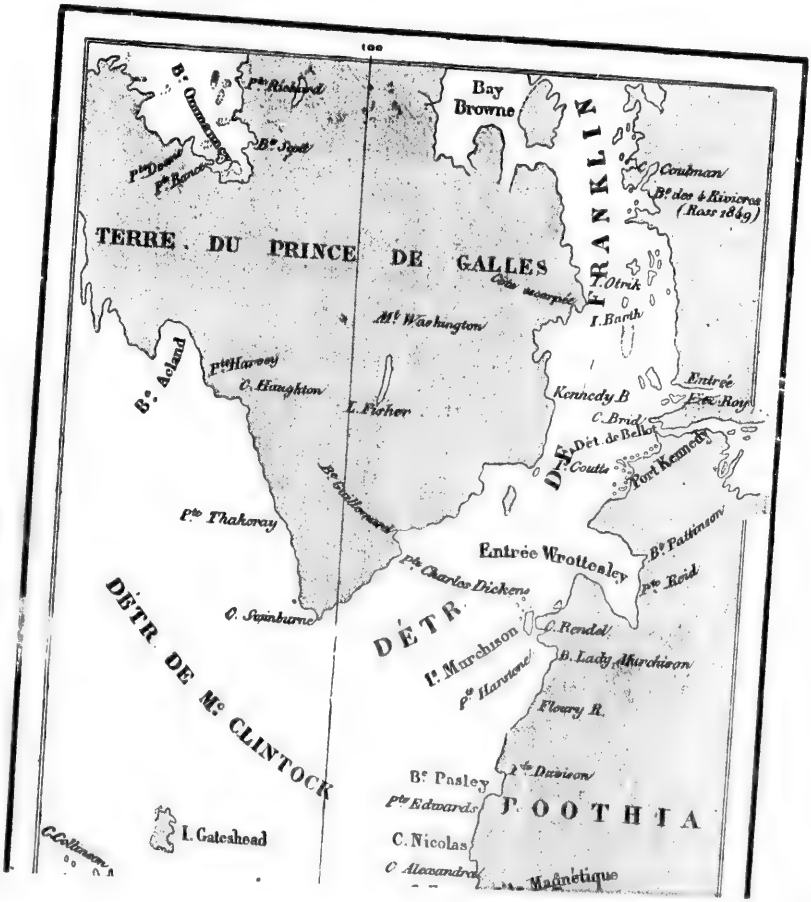
Nous ne pûmes arriver à l'entrée de Pond avant le 27 juillet, par suite de la quantité extraordinaire de glaces accumulées dans la partie nord de la baie de Baffin, et qui, depuis notre départ d'Holsteinbourg, gênaient considérablement notre marche. Sans l'aide de la vapeur, nous n'aurions pu nous en dégager. Nous ne trouvâmes là qu'une

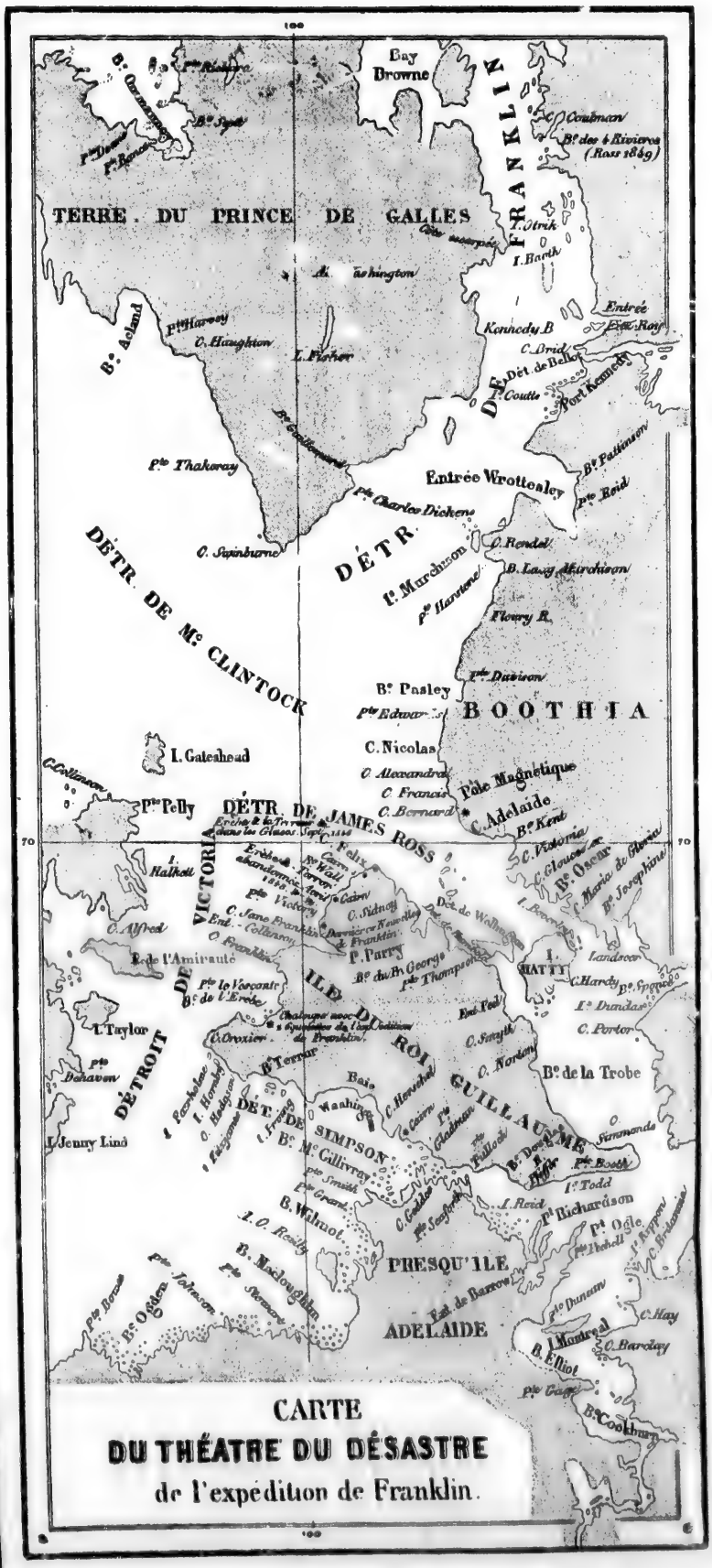
nes dans
de juin,
là, nous
digènes.
en, notre
aissance
M. Grin-

l'Esqui-
relation
en 1854,
qu'il ré-
l'aurais
, depuis
revenir

digènes
rgh; ils
site du
eu lieu

avant
raordi-
ord de
départ
notre
urions
qu'une





CARTE
DU THÉATRE DU DÉSASTRE
de l'expédition de Franklin.

vieille femme et un jeune garçon, qui nous servirent de pilotes jusqu'à leur village situé à 25 milles dans l'intérieur du passage. Là, sur la mousse humide d'une profonde ravine entourée de tous côtés par des escarpements de rochers ou de glaciers à pic, s'élevait un groupe de ces tentes de peaux de phoques, qui forment les habitations d'été des Esquimaux.

Pendant une semaine nous fûmes continuellement en rapports amicaux avec la population hospitalière de ce point reculé du globe qui porte le nom peu euphonique, pour une oreille européenne, de Kapawroklulik, et qui n'est accessible que par mer. Ce petit clan nomade n'avait aucune notion de l'expédition de Franklin, et gardait pourtant un souvenir distinct de trois vaisseaux naufragés à une époque bien antérieure : deux de ces bâtiments me paraissent devoir être *la Dexterity* et *l'Aurora*, qui se perdirent en août 1821, à environ 70 ou 80 milles de la passe de Pond. Le troisième vaisseau, maintenant complétement enseveli dans le sable, se trouve à quelques milles à l'est du cap Hay

Ces populations communiquent, par terre, chaque hiver, avec les tribus de la péninsule Melville. Elles savaient toutes que les vaisseaux de Parry y avaient passé l'hiver de 1822-23, et elles avaient entendu parler de la visite du docteur Rae à Repulse-Bay ; elles faisaient la description de son ba-

teau, semblable à notre baleinière, et de son équipage, qui, vivant dans des maisons de neige, fumant la pipe, chassant les rennes, etc., avait passé un hiver dans ces régions et n'avait perdu personne.

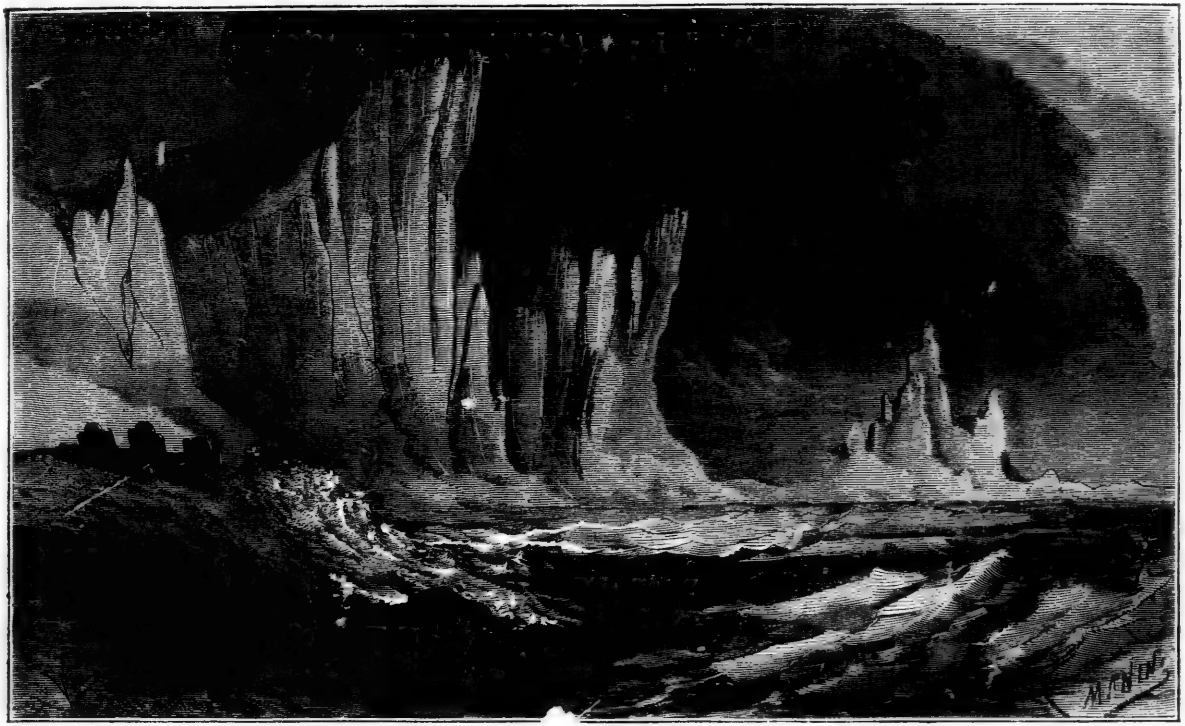
Les parages de ce détroit, abondants en grands cétacés, sont fréquentés par les baleiniers, chaque fois que l'état de la glace le permet, et nous trouvâmes chez les indigènes une quantité considérable de côtes de baleines et de cornes de narvals, qu'ils étaient fort désireux d'échanger contre des couteaux, du fil, des scies, des carabines et de la laine. Ils nous tracèrent des cartes grossières d l'entrée de Pond, nous montrant qu'elle conduisait à un autre large détroit aboutissant à l'ouest du passage du Prince-Régent.

La côte, autour de l'entrée, avait un aspect presque méridional; même des sommités de six à sept cents pieds d'élévation y étaient tachetées de verdure; il est vrai qu'une chaîne plus élevée les garantissait du côté du nord. Quelques plages bien abritées étaient revêtues d'un beau gazon émaillé de plantes en pleine floraison, et dont quelques-unes, comme le bouton d'or, l'oseille et la dent de lion, nous rappelaient les prairies natales. Je n'avais jamais vu, auparavant, la dernière de ces plantes au nord du 69°.

son
ige,
vait
rdu

nds
que
ou-
ra-
als,
des
la
d
lui-
est

es-
ept
er-
les
ges
on
ont
lle
ies
er-



Les tombeaux de l'île Beechey.

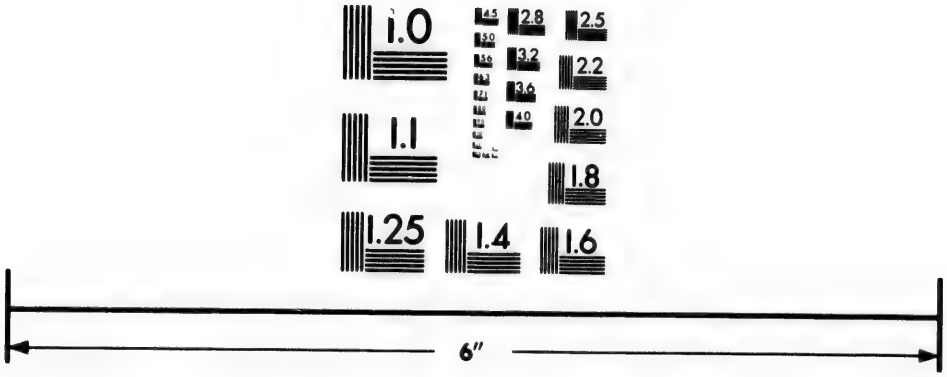
L'île Beechey. — Monument funèbre.
Le détroit de Bellot.

Laissant Pond's-Inlet le 6 août, nous arrivâmes au mouillage de l'île Beechey le 11, et nous déposâmes à terre, et tout auprès de la stèle funéraire élevée à la mémoire du noble Français Bellot, par les soins de sir John Barrow, la belle table de marbre, envoyée dans ce but par lady Franklin, et portant, à la mémoire des équipages de *l'Érébe* et de *la Terreur*, une inscription que nous reproduisons textuellement :

A LA MÉMOIRE DE
FRANKLIN,
CROZIER, FITZJAMES
ET DE TOUS LEURS VAILLANTS FRÈRES,
OFFICIERS ET FIDÈLES COMPAGNONS, QUI ONT SOUFFERT ET PÉRI
POUR LA CAUSE DE LA SCIENCE ET POUR LA GLOIRE DE LEUR PATRIE.
CETTE PIERRE
EST ÉRIGÉE PRÈS DU LIEU OU ILS ONT PASSÉ
LEUR PREMIER HIVER ARCTIQUE
ET D'OU ILS SONT PARTIS POUR TRIOMPHER DES OBSTACLES
OU POUR MOURIR.
ELLE CONSACRE LE SOUVENIR DE LEURS COMPAGNONS ET AMIS
QUI LES ADMIRENT,
ET DE L'ANGOISSE MAÎTRISÉE PAR LA FOI,
DE CELLE QUI A PERDU DANS LE CHEF DE L'EXPÉDITION
LE PLUS DÉVOUÉ ET LE PLUS AFFECTIONNÉ DES ÉPOUX.

C'EST AINSI QU'IL LES CONDUISIT
AU PORT SUPRÊME OU TOUS REPOSENT.
1855.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Les provisions et magasins laissés sur l'île par les expéditions précédentes nous semblèrent en bon état; seul un petit bateau, retourné et jeté à la côte par un orage, avait souffert quelques dégâts. Nous fîmes aux toits des maisons les réparations nécessaires; puis après avoir embarqué du charbon et des provisions dont nous avions besoin, nous gagnâmes, le 17 août, et par une bonne traversée de vingt-cinq milles, le détroit de Peel; mais le trouvant entièrement obstrué de glaces encore solides, je résolus de me diriger vers le détroit de Bellot. En chemin j'examinai les provisions qui restaient au Port-Léopold, et j'y laissai un bateau baleinier que j'avais amené, dans ce but, du cap Hotham, pour aider à notre retraite, dans le cas où je serais plus tard dans la nécessité d'abandonner *le Fox*. Nous trouvâmes le canal du Prince-Régent libre de glaces, et nous n'en aperçûmes que très-peu durant notre traversée pour nous rendre à la baie de Brentford où nous arrivâmes le 20 août.

Le détroit de Bellot, qui communique avec la mer de l'Ouest, a une largeur moyenne d'un mille sur dix-sept ou dix-huit de long. A cette époque, il était rempli de glaçons en dérive; mais à mesure que la saison avança, il devint plus navigable. En plusieurs endroits, ses rives sont bordées de rochers escarpés et de blocs de granit, et quel-

ques-unes des montagnes voisines s'élèvent à la hauteur de seize cents pieds. Les marées y sont très-fortes en été, courant de six à sept nœuds à l'heure.

Le 6 septembre, ayant franchi le détroit de Bellot sans encombrement, nous assurâmes le navire

Mac Clintock explorant le détroit de Bellot.

au milieu des glaces fixes. Là, et jusqu'au 27, jour où je crus nécessaire de gagner nos quartiers d'hiver, nous avons constamment observé les mouvements de la glace dans les eaux qui nous entouraient. Au milieu du détroit, elle flottait en fragments épars.

Peu à peu l'eau augmenta, et il ne resta plus devant nous qu'une zone de glace de trois ou quatre milles d'étendue seulement, mais qui, soutenue par une chaîne de petits îlots, résista à l'action dissolvante des pluies et à la violence des vents d'automne. Attendre de jour en jour que le passage fût libre pour nous remettre à flot et ne pouvoir y parvenir, bien que les vagues vinssent baigner le pied des rochers qui se trouvaient à quelques milles de nous, au midi, était un vrai supplice de Tantale.

Pendant l'automne et tant que la lumière du jour nous le permit, nous nous efforçâmes de transporter des dépôts de provisions du côté du pôle magnétique, dans le but de faciliter d'autant nos opérations projetées pour le printemps. Mais nous ne pûmes réussir, par suite de la rupture des glaces dans cette direction. Le lieutenant Hobson et ses hommes revinrent en traîneau au mois de novembre, après avoir beaucoup souffert du mauvais temps et couru les plus grands dangers : une fois la glace sur laquelle ils étaient campés se détacha du rivage et les entraîna au large avec elle.

L'hiver fut le plus froid et le plus rude que j'aie éprouvé dans ces régions. Pendant sa durée, nous fîmes nos préparatifs pour mettre à exécution notre plan de recherches. Je pensais qu'il

était de mon devoir de visiter personnellement l'île Matty, et de compléter le circuit de l'île du Roi-Guillaume, pendant que le lieutenant Hobson se chargerait de faire des recherches sur les côtes extérieures de Boothia jusqu'au pôle magnétique, et à l'est, depuis l'île de Gateshead jusqu'à celle de Wynniatt. Je confiai au capitaine Allen Young, excellent marin, le soin d'explorer les bords de la terre du Prince-de-Galles; en outre, il devait inspecter la côte du North-Somerset, depuis le nord du détroit de Bellot jusqu'aux dernières limites atteintes en 1849 par sir James Ross.

Nos premières recherches de printemps commencèrent le 17 février 1859. Le capitaine Young transporta son dépôt à travers la terre du Prince-de-Galles, pendant que je me dirigeais au midi, vers le pôle magnétique, dans l'espoir de communiquer avec les Esquimaux, et d'en obtenir des informations propres à conduire à bonne fin nos recherches.

J'étais accompagné par MM. Petersen, notre interprète, et Alexandre Tompson, notre quartier-maître. Nous avions avec nous deux traîneaux tirés par des chiens. Le 28 février, près du cap Victoria, nous eûmes le bonheur de rencontrer quelques indigènes, dont le nombre s'éleva bientôt à quarante-cinq individus.

C'était ce même clan nomade qui, vingt ans au-

paravant, avait eu des communications suivies avec l'équipage de *la Victory*. Un vieillard m'ayant dit qu'il s'appelait Oublouria, je me souvins que sir James Ross avait employé comme guide un homme de ce nom ; c'était le même individu que j'avais devant moi, et il s'enquit avec empressement de son ancien compagnon de course et de chasses, dont le souvenir se perpétuera longtemps parmi les Esquimaux sous le nom d'Agglugga qu'ils lui ont donné.

Ayant demandé des nouvelles de l'homme auquel le charpentier de *la Victory* avait confectionné une jambe de bois [1], je n'obtins aucune réponse directe ; on se contenta de me montrer une femme qu'on me dit être sa fille. Petersen m'expliqua que ces pauvres gens redoutent de faire la plus petite allusion à un homme mort, et que leur silence en cette occasion, indiquait suffisamment que l'individu dont je venais de m'informer n'était plus au nombre des vivants.

Pendant quatre jours, nous demeurâmes en relations avec ces bons indigènes. Nous en obtînmes quelques reliques et la certitude que, plusieurs années auparavant, un navire avait été pris par les glaces, au nord de l'île du Roi-Guillaume, mais que tout l'équipage, parvenu à descendre à

1. Voir, pour ces allusions, le volume de la même collection intitulé : *Voyages dans les glaces*, etc., p. 244-301.

terre sans danger, s'était dirigé vers la rivière du Grand-Poisson, où il avait péri jusqu'au dernier homme. Ces Esquimaux étaient bien fournis de bois, provenant, selon leur aveu, d'un bateau abandonné par les hommes blancs sur la Grande-Rivière.

Nul d'entre eux n'avait rencontré nos compatriotes en détresse ; mais un homme me dit avoir vu leurs ossements sur l'île où ils étaient morts, et où quelques-uns seulement avaient reçu une sépulture.

Nous retournâmes à notre navire après vingt-cinq jours d'absence, en bonne santé, mais exténués par de longues marches et par les rigueurs du froid auquel nous avions été exposés. Pendant les premiers jours de cette excursion, le mercure était resté constamment gelé.

Excursions et découvertes. — Irrécusables documents.

Le 2 avril commencèrent nos recherches finales. Le lieutenant Hobson m'accompagna jusqu'au cap Victoria ; nous avions chacun, outre un traîneau traîné par quatre hommes, un traîneau auxiliaire tiré par six chiens. C'était là toute la force que nous pouvions réunir.

Avant de nous séparer, nous rencontrâmes deux

familles d'Esquimaux, vivant sur la glace dans des cabanes faites de neige. Elles nous informèrent qu'un second navire avait été vu, huit ou neuf ans auparavant, près de l'île du Roi-Guillaume, et que, dans le courant de la même année, il avait été jeté et brisé sur la côte. Ce navire avait été pour eux une mine féconde de bois et de fer.

D'après le plan arrêté pendant l'hiver pour nos recherches, le lieutenant Hobson était chargé de relier, le long de la terre Victoria, les dernières découvertes de Collinson à celles de Wynniatt; mais par suite des renseignements obtenus des Esquimaux, je lui donnai l'ordre de faire des recherches sur le lieu présumé de la catastrophe et de suivre toutes les traces qu'il trouverait au nord et à l'ouest de l'île du Roi-Guillaume.

Accompagné de ma petite troupe, je marchai le long des côtes orientales de cette même île, visitant les cabanes de neige abandonnées, mais sans rencontrer d'indigènes jusqu'au 8 mai, où près du cap Norton nous arrivâmes à un village de neige contenant trente habitants. Ils vinrent à nous sans la moindre apparence de crainte ou d'hésitation, quoique aucun d'eux n'eût vu des hommes blancs en vie auparavant.

Ils mirent beaucoup d'empressement à nous communiquer tout leur savoir et à échanger leurs

by deaths in [illegible]icers & 15 Men

[illegible]

Captains [illegible] Captain [illegible]

and [illegible] on [illegible]

for Baths [illegible]

of their Command

Eichers.

H. M. S. Ships Erebus and Terror
Wintered in the Ice in
28 of May 1847 Lat. 70°.5' N Long. 98°.23' W
Having wintered in 1846–7 at Beechey Island
in Lat 74° 43'.28" N. Long 91°.39'.15" W. After having
ascended Wellington Channel to Lat 77° and returned
by the West side of Cornwallis Island.

John Franklin commanding the Expedition
All well

WHOEVER finds this paper is requested fo forward it to the Secretary of the Admiralty, London, *with a note of the time and place at which it was found* : or, if more convenient, to deliver it for that purpose to the British Consul at the nearest Port.

QUICONQUE trouvera ce papier est prié d'y marquer le temps et le lieu où il l'aura trouvé, et de le faire parvenir au plus tôt au secrétaire de l'Amirauté britannique à Londres.

CUALQUIERA que hallere este Papel, se le suplica de enviarlo al Secretario del Almirantazgo, en Londrés, con una nota del tiempo y del lugar en donde se halló.

EEN ieder die dit Papier mogt vinden, wordt hiermede verzogt, om het zelve, ten spoedigste, te willen zenden aan den Heer Minister van de Marine der Nederlanden in 's Gravenhage, of wel aan den Secretaris den Britsche Admiraliteit, te London, en daar by te voegen eene Nota, inhoudende de tyd en de plaats alwaar dit Papier is gevonden geworden.

FINDEREN af dette Papiir ombedes, naar Leilighed gives, at sende samme til admiralitets Secretairen i London, eller nærmeste Embedsmand i Danmark, Norge, eller Sverrig. Tiden og Stædit hvor dette er fundet önskes venskabeligt paategnet.

WER diesen Zettel findet, wird hier-durch ersucht denselben an den Secretair des Admiralitets in London einzusenden, mit gefälliger angabe an welchen ort und zu welcher zeit er gefundet worden ist.

Party consisting of 2 Officers and 6 Men
left the Ships on Monday 24th May 1847
G. M. Gore Lieut
Chas F. Des Voeux Mate

Fac-simile du document trouvé à la Pointe-Victory, le 6 mai 1859.

produits, mais ils nous auraient dérobé tout ce que nous possédions si nous n'y eussions pris garde. Nous avons obtenu d'eux beaucoup de reliques de nos compatriotes, et nous aurions pu en acheter beaucoup plus encore, si j'avais eu des moyens suffisants de transport. En indiquant le nord-nord-est, ils nous ont dit qu'à cinq jours de marche dans cette direction, dont un sur la mer glacée, on arriverait au lieu du naufrage.

Aucun d'eux n'y était allé depuis 1857-58, époque à laquelle, suivant eux, il n'y restait plus rien à récolter, leurs compatriotes ayant emporté presque tout.

La plupart de ces informations nous ont été données par une vieille femme très-intelligente, qui n'hésita jamais devant les questions de Petersen, et dont tous les dires furent confirmés par un de ses compatriotes, témoin de ses interrogatoires. Elle nous dit que le bâtiment avait été jeté à la côte, et que plusieurs des hommes blancs avaient succombé sur la route de la Grande-Rivière; mais ce fut seulement pendant l'hiver suivant que leurs cadavres, découverts par les Esquimaux, instruisirent ceux-ci de la destinée des *kablounas*.

Ils nous assurèrent tous que nous trouverions des indigènes sur la rive méridionale de la Grande-Rivière, et peut-être aussi au lieu du naufrage; mais malheureusement il n'en fut pas ainsi : nous

ne trouvâmes qu'une seule famille au-dessous de la pointe Booth, et personne à l'île Montréal et en aucun des lieux visités plus tard.

Nous parcourûmes successivement la pointe Ogle, l'île Montréal et l'entrée de Barrow; mais nous n'y trouvâmes rien, excepté quelques morceaux de cuivre et de fer dans une cachette des Esquimaux. Nous avions alors atteint les limites du champ des recherches exécutées en 1855 par MM. Anderson et Stewart, et n'ayant pas l'espérance de rencontrer de nouveaux indigènes dans cette direction, nous repassâmes sur l'île du Roi-Guillaume, et nous nous fatiguions d'explorer ses rives sud sans aucun succès, lorsque le 24 mai, à environ dix milles à l'est du cap Herschell, nous découvrîmes un squelette blanchi autour duquel étaient quelques fragments de vêtements européens.

Après avoir avec soin écarté la neige, nous trouvâmes aussi un petit portefeuille contenant quelques lettres, qui, bien que détériorées, peuvent encore, néanmoins, se déchiffrer. Nous avons jugé, par les restes de ses vêtements, que cet infortuné jeune homme était un garçon d'hôtel ou un domestique d'officier, et sa position confirmait exactement le dire des Esquimaux, que les *kablounas* avaient succombé l'un après l'autre sur le chemin qu'ils avaient pris.

Le jour suivant, nous atteignîmes le cap Herschell et le cairn élevé par Simpson (en 1839), ou plutôt ce qu'il en reste, car il n'a plus que quatre pieds de haut, et les pierres centrales ont été déplacées, comme si l'on avait voulu cacher quelque chose au-dessous. Mon opinion formée dès le premier abord est que les équipages y avaient déposé quelques objets, enlevés plus tard par les naturels.

Je dois revenir maintenant au lieutenant Hobson, qui, après s'être séparé de moi au cap Victoria, le 28 avril, s'était dirigé sur le cap Félix. A une très-petite distance, il trouva des traces non douteuses de l'expédition de Franklin : un très-large cairn de pierres, et, tout près, une petite tente avec des couvertures, des habits et d'autres effets. Un morceau de papier blanc a été trouvé dans le cairn, ainsi que deux bouteilles cassées qui gisaient au milieu des pierres, mais rien de plus ; bien qu'il fît fouiller le cairn et la terre qui le portait à plus de dix pieds de distance tout autour, le lieutenant n'y trouva aucun document écrit.

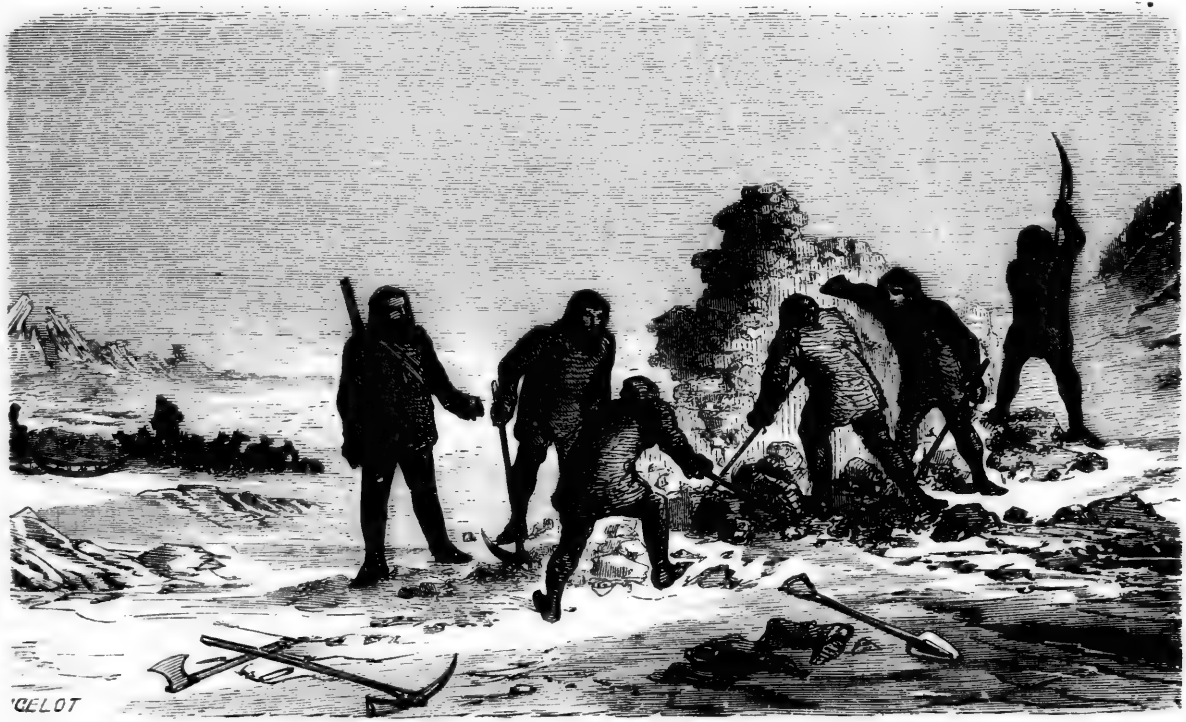
A environ deux milles plus loin, au sud, étaient deux autres petits cairns qui ne contenaient ni traces ni reliques, à l'exception d'une pioche cassée et d'une boîte à thé encore pleine.

On lit dans la relation du second voyage exé-

cuté par sir John Ross à la recherche du passage nord-ouest, que son neveu, aujourd'hui sir James Ross, parvint à la pointe Victory le 29 mai 1831. Ce fut le terme extrême de ses explorations vers le sud-ouest. « Prêt à m'en éloigner, dit-il, j'élevai sur ce promontoire un amas de pierres de six pieds de hauteur, dans l'intérieur duquel je déposai une courte relation de ce que nous avions fait depuis notre départ d'Angleterre. Telle est la coutume, et je m'y conformai, bien qu'il n'y eût pas la moindre apparence que notre petite histoire tombât jamais sous les yeux d'un Européen.... Si cependant une mission de découvertes en conduit un en cet endroit, et qu'il y trouve la preuve de la visite que nous y avons faite, je sais quel prix le voyageur errant dans ces solitudes attache au moindre vestige qui lui rappelle sa patrie et ses amis, et je pourrais presque lui envier ce bonheur imaginaire. »

Dix-huit ans plus tard, sir James Ross, envoyé à la recherche de Franklin, s'efforçait en vain de parvenir jusqu'à cette même pointe Victory, et dix ans encore s'écoulèrent avant que le lieutenant Hobson vînt y dresser sa tente (6 mai 1859), en face du cairn élevé par le premier découvreur.

.... Il s'empressa de faire fouiller ce monument, et parmi les pierres du sommet il trouva une



Les marins du *Fox* découvrant un rapport de l'expédition de Franklin.

boîte de fer-blanc contenant un court rapport, le rapport même de l'expédition perdue.

Ce document, écrit sur parchemin, constatait que le 28 mai 1845 *tout allait bien* à bord de *l'Érèbe* et de *la Terreur;* que dans le courant de la même année 1845, qui avait vu leur départ d'Angleterre, ces deux navires avaient remonté le chenal de Wellington jusqu'à la latitude 77°, et qu'ils étaient revenus par l'ouest de l'île Cornwallis prendre leurs quartiers d'hiver à l'île Beechey. Le 12 septembre de l'année suivante (1846), ils étaient bloqués dans les glaces par 69° 05′ de latitude et 98° 23′ de longitude ouest de Greenwich (100° 47 de Paris), à environ 15 milles des rivages nord-ouest de l'île du Roi-Guillaume. Ce fut là le théâtre de leur second hivernage. Le lieutenant Gore et M. des Veaux, avec un parti de six hommes, vinrent déposer à terre ce précieux document, ainsi qu'un autre exactement semblable qui fut trouvé sous un petit cairn, à une journée de marche plus au sud.

Autour des marges du premier de ces parchemins, on remarque plusieurs observations additionnelles ajoutées onze mois plus tard (25 avril 1848). Les navires, n'ayant fait en vingt mois qu'une quinzaine de milles vers le sud, avaient été abandonnés trois jours auparavant. Sir John Franklin était mort depuis le 11 juin 1847, et

neuf officiers et quinze hommes l'avaient déjà précédé ou suivi dans la tombe.

Les survivants de l'expédition, au nombre de cent cinq, avaient abordé sur ce point sous le commandement du capitaine Crozier, et reconstruit sur l'emplacement du cairn de James Ross, détruit probablement par les Esquimaux, le cairn existant aujourd'hui. Leur intention était de partir le lendemain au matin pour la grande rivière de Back, et ce rapport était signé par Crozier comme capitaine de *la Terreur* et principal officier de l'expédition, et par Fitzjames, capitaine de *l'Érèbe*. Il semble que les trois jours de marche écoulés entre l'abandon des navires et la date de cet écrit, avaient déjà épuisés les forces de ces malheureux, et il paraît qu'en se mettant en marche vers le sud, ils abandonnèrent en cet endroit une grande quantité d'habits, d'effets et de provisions de toutes sortes, comme s'ils avaient eu l'intention de se débarrasser de tous les objets qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité. Après dix ans écoulés, des pioches, des pelles, des ustensiles de cuisine, des cordages, du bois, de la toile, et même un sextant portant le nom gravé de Frédéric Hornby, R. N., étaient encore épars sur le sol ou incrustés dans la glace.

Le lieutenant Hobson continua ses recherches jusqu'à quelques jours de marche du cap Hers-

chell sans trouver aucune trace des naufragés ou des indigènes. Il laissa pour moi un rapport détaillé de ce qu'il avait découvert, de manière que, revenant par l'ouest de l'île du Roi-Guillaume, j'eus l'avantage d'être mis au courant de tout ce que l'on avait trouvé.

Bientôt après avoir laissé le cap Herschell, les traces des indigènes devinrent moins nombreuses et moins récentes, et, plus à l'ouest, elles cessèrent complétement. Cette partie de la terre du Roi-Guillaume est extrêmement basse et dénuée de toute espèce de végétation. De nombreuses petites îles s'étendent en avant, et au delà le détroit de Victoria est couvert d'énormes monceaux de glace.

Parvenus au 69° 09′ de latitude nord, et au 93° 27′ de longitude, nous nous dirigeâmes vers un grand bateau que le lieutenant Hobson avait découvert quelques jours auparavant, ainsi qu'il m'en avait informé. Il paraît que ce bateau, destiné dans le principe, par nos infortunés compatriotes, à remonter la rivière du Grand-Poisson, avait dû être abandonné ensuite. Il mesurait 28 pieds de long sur 7 1/2 de large. Sa construction était très-légère, mais le traîneau sur lequel il était placé était fait de chêne massif, très-solide, et pesait autant que le bateau lui-même.

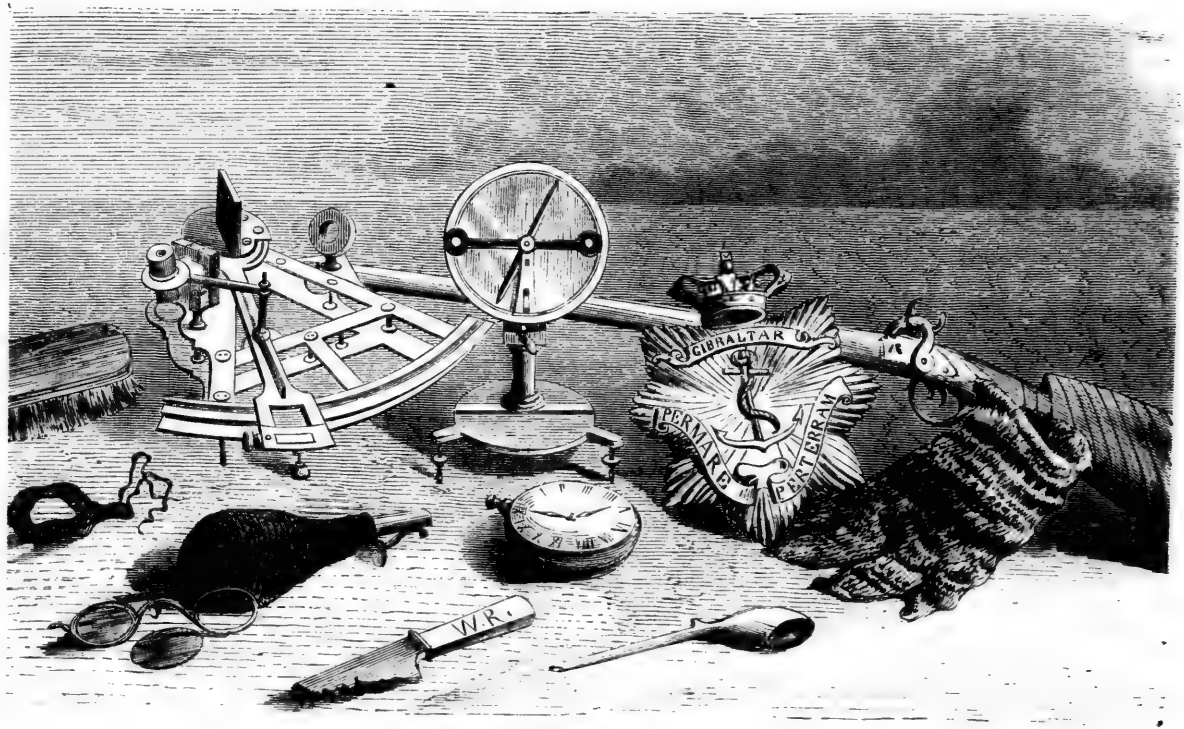
Une grande quantité d'effets fut trouvée en cet

endroit; un squelette même était à l'arrière du bateau, desséché et tapis sous un monceau de vêtements; un autre, plus endommagé, probablement par les animaux, gisait non loin de l'embarcation. Cinq montres de poche, une quantité considérable de cuillers et de fourchettes en argent et plusieurs livres de religion furent recueillis en cet endroit; mais nous n'y pûmes découvrir ni journaux de bord, ni portefeuilles, ni aucun effet portant le nom de son propriétaire.

Deux fusils à deux coups, chargés et amorcés, étaient appuyés sur les côtés du bateau, probablement à la place même où les deux marins dont nous voyions les déplorables restes les avaient déposés onze ans auparavant. Il y avait aussi tout autour des munitions en abondance, trente ou quarante livres de chocolat, du thé et du tabac.

Beaucoup de reliques intéressantes ont été recueillies par le lieutenant Hobson et quelques-unes par moi même. Le 5 juin, j'arrivai à la pointe Victory sans avoir découvert rien de plus. Nous fouillâmes de nouveau avec le plus grand soin les habits et les carnets, dans l'espoir d'obtenir d'autres renseignements, mais cela sans aucun succès.

Il ne m'arriva rien autre de remarquable jusqu'à mon retour au vaisseau, que j'atteignis le



Reliques de l'expédition de Franklin.

19 juin, cinq jours après le lieutenant Hobson. Nous nous sommes assurés que les côtes de la terre du Roi-Guillaume, entre ses deux extrémités nord et sud et les caps Félix et Crozier, n'ont pas été visitées par les Esquimaux depuis l'abandon de *l'Érèbe* et de *la Terreur*, puisque les cabanes et les articles abandonnés n'ont pas été touchés.

Si d'autres vestiges de ce grand naufrage sont encore visibles, il est probable qu'ils doivent se trouver auprès des petites îles situées entre les caps Crozier et Herschell.

Le 28 juin, le capitaine Young et ceux qui l'accompagnaient revinrent, après avoir fait leur part de la tâche commune et s'être assurés que la terre du Prince-de-Galles était une île séparée de la terre Victoria par un détroit, dont ils ont tracé les lignes de côtes, entre les deux points extrêmes atteints en 1851 par les lieutenants Osborne et Browne. Ils ont fait aussi la géographie des côtes comprises entre le détroit de Bellot et la baie des Quatre-Rivières.

Dans la crainte de n'avoir pas assez de provisions, le capitaine Young renvoya quatre de ses hommes; et pendant quarante jours il marcha à travers les brouillards et les tempêtes de neige, accompagné d'un seul homme et de ses chiens, et en bâtissant chaque nuit une cabane de neige;

mais il ne put supporter tant de privations et de fatigues sans altérer profondément ses forces et sa santé.

Le lieutenant Hobson, à son retour à bord, était également dans un triste état. Dès le début du voyage, il était loin de se bien porter, et à la suite de ses fatigues il eut une violente attaque de scorbut. Néanmoins il accomplit courageusement et habilement sa tâche, et de tels faits prouvent de quel espoir nous étions animés dans les recherches particulières que chacun de nous eut à faire.

M. Georges Brands, ingénieur, succomba à une attaque d'apoplexie le 6 novembre 1858. Le matin de ce même jour, il paraissait en bonne santé et s'était livré pendant plusieurs heures à la chasse aux rennes. Le 14 juin 1859, Thomas Blackwell, maître d'hôtel, mourut du scorbut. Cet homme avait servi dans deux précédentes campagnes arctiques.

L'été ayant été très-chaud, la mer était parfaitement libre au nord; en conséquence, le 9 août nous étions prêts à reprendre le chemin de notre patrie, et quoique la mort du mécanicien, en 1857, et celle de l'ingénieur, en 1858, nous eussent laissés avec deux chauffeurs seulement, néanmoins, avec leur aide, je parvins à conduire le steamer à la pointe de la Fury.

Nous restâmes là pendant quelques jours, jusqu'à ce que le vent ayant changé et poussé les glaces, nous pûmes continuer notre voyage, sans aucune autre interruption, jusqu'à Godhaven, où nous arrivâmes le 27 août, et où nous fûmes reçus avec la plus grande cordialité par M. Olick, inspecteur du Groënland du nord, et par les autorités locales, qui eurent l'obligeance de nous faire fournir tout ce dont nous avions besoin.

Là nous congédiâmes nos deux Esquimaux conducteurs de chiens, et le 1er septembre nous reprîmes la mer pour revenir en Angleterre

Ce rapport serait incomplet si je ne parlais pas des obligations que j'ai contractées envers tous mes compagnons de voyage, officiers et marins, pour le zèle qu'ils ont déployé et l'aide efficace qu'ils m'ont constamment donnée.

Un sentiment d'entier dévouement à la cause que lady Franklin a si noblement défendue, et une ferme détermination de faire tout ce qu'il est possible à l'homme, sont les deux mobiles qui nous ont guidés et qui nous ont fait surmonter toutes les difficultés. Avec moins d'enthousiasme et d'obéissance dévouée au commandement, un si petit nombre d'hommes — vingt trois en tout — n'aurait jamais suffi pour conduire à bonne fin une tâche aussi grande et aussi difficile.

ÉPILOGUE.

Le destin de Franklin et de ses compagnons une fois connu, le théâtre de leur désastre délimité et décrit, les passes conduisant des eaux de l'est à celles du couchant étudiées et déclarées impraticables dans l'état actuel de la science et du globe, tout est-il dit sur les parages arctiques, et n'y a-t-il plus, ainsi qu'on a osé l'écrire en Angleterre et sur le continent, qu'à laisser retomber à jamais, sur le sombre génie du pôle, le voile de glace et de brume qui l'a si longtemps dérobé aux regards de l'Europe?

Telle n'est pas notre opinion.

Telle ne peut être non plus celle de quiconque nourrit la ferme croyance que l'humanité n'étant quelque chose dans la création que par sa lutte continue contre la nature brute et contre le repos, ce n'est jamais en pure perte qu'on élève, dans

cette voie, le niveau du courage et du dévouement, et qu'il n'est pas de sol si dur, si ingrat, si déshérité du soleil et de vie, qui, une fois consacré par les labeurs, les souffrances et la mort de généreux martyrs, puisse rester en dehors du cercle, sans cesse élargi, de l'activité humaine.

A côté de ces considérations de l'ordre moral, il en est d'autres que priseront peut-être davantage les *utilitaires* de notre temps.

Si fière que soit l'Europe moderne de son savoir, il y a encore, dans ses cénacles scientifiques, bien des questions pendantes et controversées, beaucoup même à l'état rudimentaire. La climatologie, entre autres, n'a-t-elle plus de secrets pour nous? sommes-nous bien sûrs de la stabilité de l'ordre de nos saisons, et de la permanence de la température moyenne qui fait mûrir nos moissons? Cette science, qui intéresse à un si haut degré l'avenir des grands centres de la civilisation, n'abonde-t-elle pas en problèmes étroitement liés aux mutations de ce pôle magnétique (qui est aussi le pôle de la plus grande intensité du froid), et aux phénomènes qui en dérivent, tels que les déplacements des espaces d'eau libre dans l'océan Glacial et la dérive périodique des glaces à laquelle nous devons, tous les cinq ou dix ans, des étés pluvieux et des hivers d'une rigueur exceptionnelle ?

Et la géologie, cette histoire toujours en action de notre planète et dont les enseignements devraient nous fournir d'utiles inductions sur nos destinées futures, les travaux de trois générations de savants, dont plusieurs furent des hommes de génie, en ont-ils pu extraire autre chose qu'un procès-verbal incomplet et sans dates des bouleversements du sol qui nous porte?... Eh bien! tandis que sous nos pieds ce nécrologe de la nature ne laisse entrevoir que des feuillets épars, mutilés, et que nous épelons à peine, il n'est point sur le pourtour de la mer polaire de rocher nu, de plage déserte, qui n'en étale, à ciel ouvert, des pages entières, que l'œil le moins docte peut déchiffrer couramment [1].

C'est plus qu'il ne faut pour pousser et lier les inquiètes investigations de l'esprit humain à l'étude approfondie des régions polaires.

1. Voir l'Appendice.

APPENDICES.

I

APPENDICE AU VOYAGE DE MAC-CLURE.

(Voir p. 128)

QUELQUES DÉTAILS GÉOLOGIQUES RELATIFS AUX PARAGES POLAIRES.

La géologie des régions polaires est un sujet trop vaste et trop imparfaitement étudié pour être traité *in extenso* dans une compilation comme celle-ci ; il nous suffira d'indiquer les principales formations qui y sont déjà reconnues et l'ordre de leurs gisements : ce sont les granites et les gneiss primitifs, des dépôts siluriens et devoniens, des couches de houille et de lias, enfin des dépôts tertiaires comprenant d'épais lits de charbon et de lignite, surmontés de couches plus récentes de bois alluvien et non encore fossilisé.

Sir Édouard Belcher trouva dans l'île d'Exmouth des ossements d'Ichthyosaure empâtés dans des cou-

ches de calcaires et de grès reposant elles-mêmes sur le granit. Cette formation existe près du cap York, à l'est de la baie de Baffin, et sur les caps Horsburgh et Warrender, à l'ouest.

Une zone de dépôts houillers s'étend depuis l'île Disco, dans le Groënland, jusqu'à l'île du Prince-Patrick, sur plus de 50 degrés de longitude. Les îles de Garry, à l'embouchure du Mackenzie, renferment aussi des mines de houille qui s'enflamment spontanément quand elles viennent en contact avec l'atmosphère. En remontant le Mackenzie, à la jonction de la rivière du lac de l'Ours, sous le 65e degré de latitude, il existe un vaste dépôt tertiaire de charbon de terre de la même qualité que celui des îles de Garry. Les troncs des arbres qui composent ces couches, confusément entassés dans une position horizontale, ont conservé leurs formes et résonnent comme le fer. Dans d'autres couches, passées à l'état de houille, la contexture du bois a totalement disparu.

Des lits de terre de pipe et d'argile plastique, interposés entre les couches de lignite, contiennent, outre des parcelles d'ambre, de délicates impressions de feuilles d'if, de vaccinium, d'érable, de groseillier, de tilleul et de noisetier, indices irrécusables d'une Flore telle que celle qui compose les forêts du nord des États-Unis. Le lignite, au contraire, examiné soigneusement au microscope, paraît provenir uniquement de conifères. Ainsi que nous l'avons dit, il s'enflamme dès qu'il entre en contact avec l'atmosphère, et alors les lits d'argile qu'il renferme,

cuits comme de la brique, prennent une fausse apparence de produits volcaniques. Une semblable formation, en combustion près du cap Bathurst, a été par erreur prise pour un volcan par quelques-unes des récentes expéditions arctiques. Les mines de houille des mers polaires doivent avoir été formées lorsque le climat de ces régions était tout différent de celui d'aujourd'hui; mais les couches de lignite se sont évidemment accumulées lorsque la surface de la terre était peu différente de ce qu'elle est maintenant. Les couches à impressions délicates proviennent certainement de grands amas de feuilles doucement déposées sur de la vase molle dans des eaux dormantes. Si ces feuilles avaient été transportées de loin, leurs nervures, leurs contours, leur duvet surtout, auraient été détruits par les frottements et les courants, longtemps avant d'avoir été déposés dans la matrice où se sont moulées leurs empreintes incontestables. Toutes ces feuilles proviennent sans nul doute de végétaux qui, à l'époque actuelle, ne peuvent croître qu'à 12 degrés au moins, plus au sud, sur le continent américain.

Il existe dans différents endroits des mers polaires des dépôts de bois plus récents. Sur les bords de l'embouchure du Mackenzie, il y a des collines d'une centaine de pieds environ de hauteur, dont les parois, dans les endroits où elles sont rongées par l'action des eaux, laissent apercevoir, dans des sables de couleurs variées, de grandes quantités de bois recouvertes d'une terre végétale noire qui, dans ces

climats, a dû mettre longtemps à se former. Aujourd'hui, les plus hautes marées lavent à peine la base de ces collines, où elles ont mis à jour un lit de troncs de sapins.

Dans une vallée de l'île de Bank, à quelque distance de la côte, le capitaine Mac-Clure a signalé un dépôt de ce genre qui s'élève à plus de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le docteur Armstrong, chirurgien et naturaliste de *l'Investigator*, en parle en ces termes :

« Les extrémités des troncs et des branches de ces arbres font saillie hors de l'argile grasse dans laquelle ils sont empâtés. En creusant à quelque profondeur, nous nous aperçûmes que toute la montagne était d'une formation ligneuse, composée de troncs et de branches d'arbres. Les uns, d'une couleur foncée et un peu ramollis, étaient à moitié carbonisés; les autres, tout frais encore et avec leur forme parfaitement conservée, étaient durs et fermes. Dans quelques endroits, le bois, aplati et écrasé par le temps, ne présentait qu'une surface unie où l'on retrouvait quelques traces de charbon. Il y avait des troncs dont le diamètre était de 26 pouces. D'autres trempaient dans l'eau tout en conservant la contexture du bois. Des glands et des pommes de pin en grande quantité commençaient à se pétrifier. Plusieurs arbres tombaient en poussière sous les coups de nos haches, et, aussi loin que s'étendirent nos fouilles, nous ne pûmes trouver que de l'argile et des arbres, et dans certains endroits la décomposition de ceux-ci

formait le sol même. Nous trouvâmes à la surface de cette colline et de celles qui l'environnent plusieurs fragments isolés pétrifiés. Quelques-uns étaient mêlés de fer et rendaient sous le marteau un son métallique. De petits ruisseaux contenant du fer et du soufre coulaient à la surface du sol. Sur plusieurs des collines voisines, je remarquai diverses stratifications de forme circulaire, formées par les extrémités de troncs auxquels l'écorce était encore adhérente[1]. »

Cette description du docteur Armstrong peut s'appliquer en grande partie au dépôt de lignite du Mackenzie au confluent de la rivière du Grand-Ours, quoique ici le temps ait apporté plus de changements aux végétaux qu'à ceux de l'île de Bank. Le docteur Joseph Hooker a trouvé du bois blanc (*abies alba*) dans les couches inférieures, et le docteur Harvey a remarqué un fossile de la même espèce. Ce bois blanc est l'arbre principal des forêts qui bordent le Mackenzie, et il s'étend très-loin au nord; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est de rencontrer des glands dans cette partie de l'Amérique, puisque les chênes ne poussent pas dans les bassins des fleuves qui se jettent dans les mers polaires, et restent même, d'un grand nombre de milles, au sud de la ligne de partage des eaux.

Malte-Brun mentionne de semblables dépôts en Islande. A côté du bois bitumineux, on en trouve un autre de couleur, d'odeur et de dureté différentes;

1. Armstrong, *Personal narrative*, p. 395.

quelquefois seulement il y a un aplatissement, mais jamais l'apparence de minéralisation. Ce bois se trouve mêlé à l'argile et au sable à quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que les couches de tourbe et de bois bitumineux ne commencent qu'à 25 et même 100 toises au-dessous de ce niveau.

Il y a aussi en Sibérie d'immenses dépôts de bois à une élévation que l'eau ne peut atteindre aujourd'hui. Voici comment M. Erman décrit le sol de Yakutsk, près de la Léna, situé à 270 pieds au-dessus du niveau de la mer, et séparé de l'embouchure de ce fleuve par 8 degrés de latitude. « Ce terrain, suivant les recherches de M. Shergin, se compose, jusqu'à 100 pieds de profondeur, de marne, de sables fins, et de sables contenant de l'aimant. Ces couches ont été déposées par l'eau à une époque où l'on présume qu'elle a recouvert subitement toute la contrée jusqu'aux mers polaires. Dans les plus profondes, on a remarqué des branches et des racines de bouleau et de saule; et les observateurs les moins prévenus peuvent comparer ce phénomène à la formation annuelle des nouveaux bancs et des nouvelles îles formés par la Léna; ces bancs et ces îles consistent en effet en semblables dépôts de vase et de débris de saules, mais ils restent à 110 pieds au-dessus du sol qu'ont recouvert les anciennes eaux. Partout, à travers ces immenses gisements, on découvre des os de quadrupèdes antédiluviens mêlés aux débris végétaux. A mesure que l'on approche des côtes, les dépôts de bois et d'ossements augmentent en nombre

et en étendue. Au-dessous du sol de Yakutsk, des troncs de bouleaux sont disséminés çà et là; mais sur l'autre rive du fleuve, ils forment des couches si riches entre la Yana et l'Indigirka, que les Youkahirs ne se servent pas d'autre combustible que de ce bois fossile. Ils le recueillent sur le bord des lacs, à la surface desquels flottent constamment des troncs d'arbres qui viennent du fond. L'ivoire fossile abonde également sur les bords des mers glaciales. » (*Voyage d'Erman en Sibérie*, p. 279.)

Ces phénomènes peuvent être observés surtout dans les îles de Liakhow, situées sous le 75e degré de latitude au nord de l'Indigirka. Les montagnes ligneuses de la nouvelle Sibérie, selon Hedenström, se voient à 70 milles de distance. Elles se composent de couches horizontales de grès, alternant avec des lits bitumineux de troncs d'arbres jusqu'à une hauteur de 180 pieds. En gravissant ces montagnes, on y rencontre partout du charbon de bois incrusté dans une gangue de la couleur de la cendre, mais si dure qu'on peut à peine l'entamer avec un couteau. Au sommet, il y a une longue rangée de poutres ressemblant aux premières, mais fixées perpendiculairement dans le grès. Leurs extrémités, qui dépassent d'un pied, sont pour la plupart brisées. Le tout présente l'aspect d'une digue en ruines.

Ces poutres verticales furent enfoncées sans doute par des hommes, car c'est encore aujourd'hui l'habitude des Esquimaux. Près du Mackenzie, il y a des parois de roche vive à pic qui semblent être et qui,

en réalité, sont formées de sable incohérent, empâté dans de la glace qui les unit à de vrais rochers. Vers la fin de l'été, cette surface fond assez pour qu'on puisse y planter des poteaux.

Le lieutenant Anjou nous raconte que des montagnes de bois s'étendent à 3 milles et demi le long des côtes méridionales de la nouvelle Sibérie, et s'élèvent à pic à 120 pieds au-dessus de la mer. Elles se composent d'une gangue terreuse dans laquelle sont groupés par cinquantaines des *madriers* dont l'extrémité fait saillie. Les plus grosses de ces planches ont 2 pouces et demi d'épaisseur. Le bois en est cassant, un peu dur, noir; il brûle difficilement, répand une odeur de résine, et ne produit presque pas de flamme en brûlant. Dans un autre passage, M. Anjou remarque que les arbres, quoique couchés horizontalement, sont disposés très-irrégulièrement, et que les plus gros ont un pied de diamètre.

Hedenström a trouvé des arbres semblables enterrés dans les fondrières des Tundras, à l'est de la Yana et bien loin de la limite actuelle des forêts. Les habitants de l'endroit les appellent *les arbres souterrains du temps d'Adam*. Ils brûlent, mais ne flambent pas.

Dès les premières explorations faites par les Russes en Sibérie, les défenses d'éléphant ou de mammouth trouvées le long des mers polaires furent considérées comme un important article de commerce, et l'on en découvrit en grand nombre depuis les bords du Taimura jusqu'à ceux du détroit de Behring. Même au commencement de ce siècle, lorsque Erman visita

le golfe d'Obi, il y a recueilli de grandes quantités de défenses de mammouth. Mais le grand dépôt de ces ossements fut découvert en 1773 dans les îles de Liakhow par le marchand dont elles portent le nom et par son associé Protodiakonow. Ces voyageurs nous rapportent que le sol, méiange de sable et de glace, contient tellement d'os de mammouth que l'on dirait que c'est la principale matière de l'île. On a retrouvé également des têtes et des cornes d'une espèce de bœuf, ainsi que des ossements de rhinocéros; et les défenses de ces derniers, prises par les explorateurs pour des griffes d'immenses oiseaux, leur servirent à fabriquer des arcs. Des têtes de daim, ainsi que des andouillers différant un peu de ceux des rennes sauvages, forment une partie de ce dépôt. Pendant les quatre-vingts ans écoulés depuis la découverte des îles de Liakhow, les chercheurs d'ossements en ont enlevé chaque été sans en diminuer la quantité d'une manière sensible. La gangue solidement gelée où reposent ces os fond chaque année jusqu'à une certaine profondeur, et, les laissant à découvert, permet aux Youkahirs de les emporter. En 1821, on enleva 20000 livres d'ivoire fossile dans les îles de la nouvelle Sibérie; quelques-unes de ces défenses pesaient jusqu'à 480 livres. On a aussi rapporté de là les crânes, la chair et la peau d'un rhinocéros (*Rhinoceros techorhinus*). A l'embouchure de la Léna, on a découvert toute la carcasse d'un mammouth dont la chair était si fraîche que les chiens en mangèrent pendant deux étés. Le squelette de l'animal est conservé à

Saint-Pétersbourg, et il existe en Angleterre des échantillons de son poil. L'histoire de cette remarquable découverte a été consignée dans des ouvrages scientifiques et populaires.

Les dents d'éléphant abondent également sur le côté américain du détroit de Behring, et ont été longtemps l'objet d'un commerce entre les Esquimaux et les Tchutkchis de l'Asie. Dans le *Voyage zoologique du Herald*, on lit que les glaciers fossilifères de la baie d'Eschscholtz ont été d'abord découverts par l'amiral Kotzebue, de la marine russe; et l'on en trouve une vue dans l'ouvrage de M. Bertholdt Seeman, botaniste du *Herald*. Ils sont représentés par quelques voyageurs comme étant entièrement de glace, et par d'autres comme seulement recouverts d'une épaisse couche d'eau congelée. Les fossiles occupent le sommet de ces glaciers, enterrés dedans et recouverts plus ou moins d'une enveloppe sablonneuse ou tourbeuse. Ces os ont peu perdu de leur matière animale; et ceux des mammouths, lorsque la substance terreuse est enlevée par des acides, laissent à découvert des membranes d'une grande beauté. Le poil adhère encore à des crânes d'éléphant, et tout le dépôt exhale une forte odeur de charnier. Les espèces trouvées sont au nombre de huit, savoir :

1. Mammouths.
2. Chevaux.
3. Daim sauvage.
4. Renne sauvage fossile.
5. Bœuf musqué fossile.

6. Bœuf musqué, plus grand que ceux d'aujourd'hui.

7. Bison fossile arctique.

8. Bison fossile à grandes cornes (*B. crassicornis vel antiquus*).

Une quinzaine au moins de différents mammouths sont entrés dans les collections réunies par les amiraux Kotzebue et Beechey et par le capitaine Kellett dans la baie d'Eschscholtz. D'autres endroits de la côte, depuis le détroit de Behring jusqu'à la pointe Barrow, contiennent des dents de mammouth; les Indiens indigènes ont découvert un squelette tout entier de cette espèce dans les terres hautes qui avoisinent la source de l'Youkou. Il est étranger au plan de ce livre de rechercher comment ces amas d'ossements ont pu se former, mais on peut admettre comme probable que la plupart de ces animaux émigraient annuellement en grandes troupes, comme font ceux qui les ont remplacés sur le sol actuel.

Les coquilles de quelques mollusques de la même espèce que ceux des mers environnantes sont dispersées dans les îles arctiques. L'opinion générale des habitants des côtes de la Sibérie, ainsi que des voyageurs qui ont bien étudié le nord de l'Amérique septentrionale, est que les rivages et les îles élèvent peu à peu leur niveau. Le professeur Haughton dit qu'il est évident qne les bords des détroits de Lancaster et de Melville se sont élevés de 500 pieds depuis une période géologique relativement récente. Les habitants des deux continents pensent également que les fondrières et les déserts empiètent journellement sur

les forêts. Quelques sapinettes rabougries rampent sur le sol à bien des lieues en dehors de la limite septentrionale des bois, mais les voyageurs ne rencontrent aucun arbre forestier, vieux ou jeune, sur ce même espace.

Des faits semblables ont été observés en Norwége. « Je fus frappé, écrit le botaniste W. Hooker, de trouver la preuve de l'existence antérieure de grands arbres à Qualoën (île de la Baleine, où est situé Hammerfest), où il ne pousse que quelques bouleaux rabougris. Des troncs d'arbres morts appartenant à la même espèce et d'une dimension considérable sont encore debout; leurs branches encore chargées de menues brindilles et leur écorce encore bien intacte indiquent qu'ils appartiennent au genre *betula* et tendraient à faire supposer que leur destruction est de date comparativement récente. Mais l'air de Qualoën possède une propriété particulière contre la décomposition, de sorte que ces restes d'arbres peuvent très-bien exister depuis des siècles, car de mémoire d'homme on n'a vu croître des arbres d'une telle dimension dans cette île, bien que la tradition rapporte qu'autrefois la terre de Qualoën était couverte de sapins d'une grande beauté[1]. »

Le même écrivain parle aussi d'un squelette entier de baleine qu'on prétend exister au sommet de *Fugle-oe*, île qui s'élève à 4 ou 500 pieds au-dessus de

1. *Notes sur la Norwège*, par W. Dawson-Hooker. Glascow, 1837, p. 19.

la mer. Le temps ne lui a pas permis de vérifier ce récit en gravissant cette hauteur, qui, le 14 juillet, était encore toute couverte de neige.

Du reste, les lecteurs des voyages de Parry n'ont pas oublié que ce navigateur a constaté au fond de la baie Repulse la présence d'un squelette énorme de ce même cétacé, sur un plateau élevé de plus de 100 pieds au-dessus de la mer[1].

Nous ne pouvons, toutefois, séparer l'histoire de ces débris fossilisés d'animaux et de plantes de celle du mammouth dont les restes sont dispersés en Asie et en Amérique. Il est connu maintenant que ce pachyderme était pourvu d'une fourrure et que les plantes qui lui servaient de nourriture ont leurs analogues actuels dans le nord de la Sibérie; aussi la théorie qui prétend que ses ossements ont été amenés là par un cataclysme est-elle aujourd'hui repoussée par les géologues. Plusieurs théories analogues ont donné lieu à de fausses suppositions désormais délaissées, entre autres celle qui rattache au bois flotté l'origine des charbons arctiques. Un examen plus attentif pourra démontrer que l'époque glaciaire fut d'un caractère tout différent, en Europe, de celui qu'elle a en Asie et en Amérique, et que, tandis que des glaciers recouvraient les montagnes des îles Britanniques et les plaines de l'Allemagne, des forêts de pins ombrageaient les îles Parry, et les éléphants

1. *Voyages dans les glaces du pôle arctique.* 2e voy. d Ed. Parry, p. 160-161.

sibériens se multipliaient et pâturaient sur les bords d'un océan dont les vagues ne roulaient aucun glaçon.

Beaucoup de choses nous prouvent que l'Archipel arctique a été submergé dans une période géologique très-récente; en effet, nous savons que des coquillages fossiles, de l'espèce de ceux qui vivent dans les eaux des mers environnantes, se trouvent à des hauteurs considérables sur toutes les îles. Ainsi l'on a trouvé des coquillages de la *Cyprina Islandica* dans l'île de Barring à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer; le capitaine Parry, de son côté, a découvert une variété du même coquillage dans l'ile de Byam-Martin; et dans le dernier voyage du *Fox*, le docteur Walker, chirurgien de l'expédition, a trouvé au port Kennedy, à des hauteurs de 100 à 500 pieds, les dépouilles non fossilisées de non moins de neuf espèces de coquillages habitant encore les mers du cercle polaire.

Au même endroit, on a découvert, à une hauteur de 150 pieds, l'os palatal d'une baleine franche. Tous ces faits prouvent la submersion primitive de l'Archipel arctique, mais cette immersion doit avoir été antérieure à la période où des forêts de pins ont recouvert les rivages bas et sablonneux de ces îles, au fur et à mesure qu'elles surgissaient lentement du sein des eaux; forêts dont les débris se trouvent aujourd'hui à 100 pieds et plus au-dessus de la surface de l'Océan.

II

NOTE SUPPLÉMENTAIRE DU DOCTEUR KANE SUR LE BASSIN DE LA MER POLAIRE.

.... Les voyages que j'ai faits moi-même et les différentes expéditions de mes compagnons ont démontré qu'une surface solide de glace couvre entièrement la mer à l'est, à l'ouest et au sud du canal Kennedy. Depuis la limite méridionale de cette banquise jusqu'à la région mystérieuse de l'eau libre, il y a, à vol d'oiseau, 180 kilomètres. N'eût-ce été la vue des oiseaux et l'affaiblissement de la glace, ni Hans ni Morton n'en auraient cru leurs yeux, n'ayant aucune prévision de ce fait.

Lorsque, prenant terre en cet endroit, ils continuèrent leurs explorations, un nouveau fait les frappa. Ils étaient sur les bords d'un canal si ouvert, qu'une frégate ou une flotte de frégates aurait pu y faire voile. La glace, déjà brisée et fragmentée formait une sorte de plage en fer à cheval, contre laquelle la mer se brisait. En s'avançant vers le nord, le canal formait un miroir bleu et non glacé ; trois ou quatre petits blocs étaient tout ce qu'on pouvait voir sur la surface de l'eau. Vue des falaises, et prenant 36 milles

comme le rayon moyen de l'étendue observée, cette mer libre avait plus de 4000 milles carrés.

La vie animale, qui nous avait fait défaut vers le sud, leur apparut d'une manière saisissante. Au havre Rensselaer, à l'exception du phoque netsik, ou du rare héralda, nous n'avions aucun objet de chasse. Mais là, l'oie de Brent, l'eider, le canard royal, étaient si nombreux que nos voyageurs en tuaient deux d'une simple balle.

L'oie de Brent n'avait pas été vue depuis l'entrée sud du détroit de Smith. Elle est bien connue du voyageur polaire comme un oiseau émigrant du continent américain. Ainsi que ceux de la même famille, il se nourrit de matière végétale, généralement de plantes marines avec les mollusques qui y adhèrent. Il est rarement vu dans l'intérieur, et ces habitudes en font un indice de la présence de l'eau. Les troupes de ces oiseaux qu'on distingue aisément par la ligne triangulaire qu'elles dessinent dans leur vol, traversaient l'eau obliquement, et disparaissaient vers la terre au nord et à l'est. J'ai tué de ces oiseaux sur la côte du canal Wellington ; à la latitude de 74° 50', c'est-à-dire 6 degrés plus au sud, ils volaient dans la même direction.

Les rochers étaient couverts d'hirondelles de mer, oiseaux dont les habitudes demandent l'eau libre, et qui y étaient déjà au moment de la ponte.

Il peut être intéressant pour d'autres personnes que des naturalistes d'établir que tous ces oiseaux occupaient les premiers milles du canal depuis le com-

mencement de l'eau libre, mais qu'ils ne furent plus trouvés plus au nord, où des oiseaux nageurs prenaient leur place. Les mouettes étaient représentées par non moins de quatre espèces. Les kittiwahes (*larus tridactylis*), rappelant à Morton la navigation de la baie de Baffin, étaient encore occupés à enlever le poisson de l'eau, et leurs tristes cousins, les *bourgmestres*, partageaient un dîner qui leur était servi à si peu de frais. L'animation était partout.

De la Flore et de ses indications je dirai peu de chose, et j'oserai encore moins en tirer des conclusions quant à la température. La saison était trop peu avancée pour l'épanouissement de la végétation arctique, et en l'absence d'échantillons, j'hésite à adopter les observations de Morton, qui n'était pas botaniste. Il est évident cependant que beaucoup de plantes à fleurs, au moins aussi développées que celles du havre de Rensselaer, étaient déjà devenues reconnaissables. Et, chose étrange, le seul échantillon rapporté fut une crucifère (*hesperis pygman*) ,dont les siliques, contenant de la semence, avaient survécu à l'hiver, témoignant ainsi de son parfait développement. Cette plante, trouvée au nord du grand Glacier ne m'avait pas été signalée depuis la zone sud du Groënland.

Un autre fait remarquable, c'est que dans la continuation du voyage, la glace qui avait servi de sentier pour les chiens, se rompait, se fondait, et à la fin disparaissait complétement, de sorte que le traîneau

devint inutile, et Morton se trouva obligé de gravir des rochers le long de la plage d'une mer qui, comme les eaux familières du sud, venait briser ses vagues à ses pieds.

Là, pour la première fois, il remarqua le pétrel arctique (*procellaria glacialis*), un fait qui montre la régularité de son observation, quoiqu'il n'en connût point l'importance. L'oiseau n'avait pas été vu depuis que nous avions quitté les eaux hantées par les baleiniers anglais, à plus de 200 milles au sud. Sa nourriture, essentiellement marine, consiste en acalèphes, etc.; il s'attroupe rarement, excepté dans les parages fréquentés par les baleines et les plus grands animaux de l'Océan. Ici des troupes de ces pétrels se balançaient au-dessus de la crête des vagues, comme le font les représentants de la même espèce dans les climats plus doux : les pigeons du cap de Bonne-Espérance, les poulets de la mer Carey et autres.

Morton, quittant Hans et ses chiens, passa entre l'île de sir John Franklin et une plage étroite dont la côte, semblable à une muraille, était formée de sombres masses de porphyre allant se perdre dans la mer. Avec des difficultés croissantes, il entreprit de grimper de rocher en rocher, dans l'espérance de doubler le promontoire et d'apercevoir la côte au delà, mais l'eau entravait de plus en plus le chemin.

Ce dut être un spectacle imposant que la vue de la vaste étendue d'eau étalée devant lui ; au moment

où il était au plus haut point de son ascension, pas un atome de glace ne flottait. Là, d'une hauteur de 480 pieds, avec un horizon de 40 milles, ses oreilles furent réjouies de la nouvelle musique des vagues; un ressac se brisant à ses pieds au milieu des rochers arrêta sa marche.

Au delà de ce cap tout est supposition. Les hauts sommets du nord-ouest s'évanouissaient en gradins de plus en plus bleus jusqu'à se confondre avec le ciel. Morton baptisa le cap qui arrêta sa marche vers le nord du nom de son commandant, mais je lui ai donné le nom plus durable de cap de la Constitution.

Le voyage de retour, employé à compléter ses observations, ne fut signalé par aucun fait nouveau; je n'en parlerai pas. Mais je ne veux point terminer ma notice sur cette mer libre de glaces, sans ajouter que les détails de Morton concordent pleinement avec les observations de tout notre parti. Et maintenant, sans discuter les causes de ce phénomène, sans rechercher à quelle distance cette mer s'étend, soit comme une particularité de cette région, soit comme partie de la grande arène encore inexplorée du bassin polaire, toutes questions du ressort des hommes scientifiques, je me contenterai de l'humble tâche de rapporter ce que nous avons vu. Se présentant ainsi au milieu des plaines de glace, cet élément fluide était de nature à soulever les émotions de l'ordre le plus élevé ; il n'y avait pas un de nous qui ne fût animé du désir de s'embarquer sur ces eaux resplen-

dissantes et solitaires. Mais on sait comment nous fûmes forcés de renoncer à ce désir

Une mer libre près du pôle, ou même un bassin polaire, a été un sujet de théories débattues longtemps ; nous venons de le raviver par nos découvertes. Déjà à l'époque de Barentz, en 1590, sans mentionner de plus incertaines chroniques, l'eau fut aperçue à l'est du cap nord de la Nouvelle-Zemble ; et jusqu'à ce que son étendue fut déterminée par des observations directes, elle fut prise pour la mer elle-même. Les pêcheurs hollandais autour du Spitzberg poussèrent leurs croisières aventureuses à travers la glace dans des espaces libres, variant en étendue et en forme suivant la saison et les vents ; et le docteur Scoresby, une respectable autorité, fait allusion à ces ouvertures dans la banquise comme une induction à une eau libre dans le voisinage du pôle. Le baron de Wrangell, à 40 milles de la côte de l'Asie arctique, vit, il le crut du moins, un océan sans limites, oubliant pour l'instant combien sont bornées les limites de la vision humaine sur une sphère. Plus récemment, le capitaine Penny proclama une mer libre dans le détroit de Wellington, à l'endroit même où sir Edward Belcher a depuis été contraint d'abandonner ses navires pris dans les glaces. Enfin mon prédécesseur, le capitaine Inglefield, du haut du mât de son petit navire, annonça un bassin polaire à 15 milles de la glace qui arrêta notre marche l'année suivante.

Toutes ces découvertes illusoires ont sans doute

été notées avec une parfaite intégrité, et d'autres peuvent penser que mon observation, quoique sur une plus grande échelle, se rangera dans la même catégorie. Toutefois, la mer que je me suis hasardé à appeler libre a été suivie pendant nombre de milles le long de la côte, et vue d'une élévation de 580 pieds, toujours sans limite et sans glace, se soulevant et se brisant contre les rochers du rivage.

Il est impossible, en rappelant les faits relatifs à cette découverte, — la neige fondue sur les rochers, les troupes d'oiseaux marins, la végétation augmentant de plus en plus, l'élévation du thermomètre dans l'eau, — de ne pas être frappé de la probabilité d'un climat plus doux vers le pôle. Mais signaler les modifications de température au voisinage de la mer libre, ce n'est pas résoudre la question, qui reste non résolue : Quelle est la cause de la mer libre?

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion. Il n'y a pas de doute pour moi qu'à une époque encore dans la limite des temps historiques, le climat de cette région était plus doux que maintenant. Je pourrais baser cette opinion sur le fait, mis en relief par notre expédition, du soulèvement séculaire de la ligne de côte. Mais indépendamment des anciennes plages et terrasses, et d'autres marques géologiques qui montrent que le rivage s'est élevé, des huttes de pierres sont éparpillées tout le long de ces parages, dans des lieux maintenant entourés de glace, au point d'exclure la possibilité de la chasse,

et par conséquent, pour les peuplades qui en vivent, la possibilité d'y demeurer.

La tradition signale ces parages comme ayant été autrefois des champs favoris de chasse. Au havre Rensselaer, appelé par les indigènes *Aunatok* ou *la place du dégel*, nous rencontrâmes des huttes en bon état de conservation, avec des assises de pierre pour soutenir les carcasses de phoques et de walrus.

A Lanny Georges et dans la grande coupure de la baie Dallos, sont les restes d'un village, entourés d'os de phoques et de baleines, le tout maintenant enfermé dans la glace. En connexion avec ces faits, attestant non-seulement l'extension antérieure de la race des Esquimaux plus au nord, mais encore les changements du climat, il faut ranger le patin tro par M. Morton sur les bords de la baie Morris, a une latitude de 81°. Il était fait d'un os de baleine très-habilement travaillé.

Dans cette récapitulation de faits, je laisse de côté la question de savoir si le climat plus chaud de cette région dépend d'une loi physique applicable aux lignes isothermes actuelles. Encore moins suis-je disposé à exprimer une opinion touchant l'influence que les courants peuvent exercer sur la température de ces contrées; je laisse cette discussion à ceux qui font leur étude spéciale de la physique du globe. C'est à ceux-là que je proposerai humblement d'examiner si le courant du golfe, déjà suivi jusqu'à la côte de la Nouvelle-Zemble, ne se propage pas le long de cette île jusqu'auprès du pôle. Une différence

de quelques degrés dans la température moyenne de l'été suffirait pour amener le renouvellement périodique de l'eau libre, ou, comme disent les Russes, d'une grande *Polinia*.

Les lois qui limitent la ligne de la neige perpétuelle et les glaciers sont certainement liées au problème de ces espaces d'eau dans le voisinage du pôle.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE..... VII

CHAPITRE I.

SIR JOHN FRANKLIN.

DERNIÈRE EXPÉDITION (1845) ET RECHERCHES QUI ONT SUIVI (1848-1853.)

Franklin quitte l'Angleterre avec *l'Érèbe* et *la Terreur*. — Il mouille à l'île de Disco. — Dernières nouvelles. — Rapport du docteur Richardson, envoyé à sa recherche sur les côtes du continent américain. — Rapport du capitaine James Ross sur le même objet. — Périlleuse campagne de *l'Entreprise* et de *l'Investigator*. — Anxiété générale. — Croisière de 1850 à 1851 dans le détroit de Barrow. — Découvertes de traces de Franklin sur l'île Beechey. — Esprit chevaleresque des croisés arctiques; leurs pavillons et leurs devises. — Grandes acquisitions géographiques. — Détails curieux de quelques expéditions. — L'ours visiteur. — Traces de Parry à l'île Melville. — Chasse au bœuf musqué, etc. — Position sans exemple des navires américains..... 1

CHAPITRE II.

TROISIÈME CROISIÈRE.

(1851-1853.)

Le lieutenant Bellot et le capitaine Kennedy, 1851-1852. — Les capitaines Belcher et Inglefield. — Campagne de 1852. — Mort de Bellot. — Rapport de M. de Bray..... 55

CHAPITRE III.

EXPÉDITION DU COMMANDER MAC CLURE.

DU DÉTROIT DE BEHRING A L'ARCHIPEL DE PARRY.

(1850-1853.)

Station navale du détroit de Behring. — Campagnes des capitaines Kellett et Moore. — Arrivée du commander Mac Clure sur *l'Investigator*. — Sa confiance et sa résolution. — Il s'engage à l'est, le long du continent américain dans un chenal où des barques seules avaient passé avant lui. — Rapports fréquents avec les Esquimaux. — Découverte de l'île Baring, du détroit du Prince-de-Galles, de la terre du Prince-Albert. — Lutte et dangers dans le détroit. — Hivernage dans les glaces. — Excursions et chasses sur les terres nouvellement découvertes. — Voyage par terre au détroit de Bank et constatation de l'existence du passage *nord-ouest*. — Les Esquimaux de la terre de Wollaston. — Vaine tentative pour déboucher au nord du détroit. — Navigation périlleuse autour de l'île Baring. — La mine dans les glaces. — Arrivée dans le détroit de Bank. — Hivernage à la baie de Merci. — Voyage en traîneaux à l'île Melville. — Cruelle déception. — Craintes et projets pour l'avenir. — Troisième hiver. — Apparition inattendue d'un sauveur..... 83

CHAPITRE IV.

FIN DE LA TROISIÈME CROISIÈRE.

Pointe de sir Edward Belcher au nord du détroit de Wellington. — Abandon de cinq navires. — Retour en Angleterre. — Rapports du docteur J. Rae. — Premières et funèbres nouvelles de l'expédition perdue..... 153

CHAPITRE V

VOYAGE DU DOCTEUR ÉLISHA KANE.

(1853-1855.)

De New-York au Groënland danois. — Le détroit de Smith. — Barrière de glace. — Le havre de Rensselaer. — Premier

hivernage. — Esquimaux. — Visites faites et rendues. — Étah ; mœurs et coutumes. — Excursions. — Le glacier de Humboldt. — Voyage de Morton. — Les ours blancs. — L'eau libre. — La mer Polaire. — Le drapeau américain. — Deuxième hivernage. — Adieux et départ. — Quatre cents lieues dans ou sur la glace 171

CHAPITRE VI.

VOYAGE DU CAPITAINE MAC CLINTOCK SUR *le Fox*. (1857-1859.)

Lady Franklin; achat, équipement, armement et équipage du *Fox*. — Départ d'Angleterre. — Les établissements danois du Groënland — Huit mois de prison et de dérive dans la glace. — Retour au Groënland. — Les Highlandais arctiques. — Le détroit de Pond. — L'île Beechey, monument funèbre. — Le détroit de Bellot, hivernage. — Esquimaux de Boothia. — Recherches sur l'île du Roi-Guillaume. — Cadavres, documents et reliques. — Retour en Angleterre 241

ÉPILOGUE 285

APPENDICES.

I. Appendice au voyage de Mac Clure 289

II. Note supplémentaire du docteur Kane sur le bassin de la mer Polaire 303

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

1170. — Paris. Imp. Laloux fils et Guillot, 7, rue des Canettes.